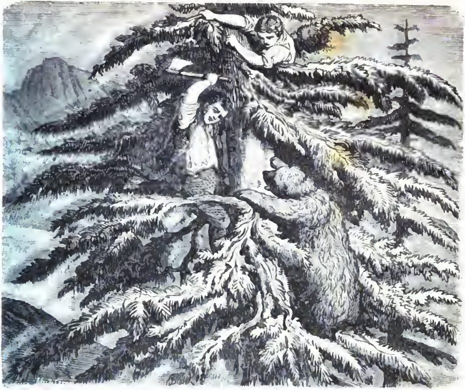


LE FILS DU SUPPLICIÉ

PAR JULES BOULABERT.

BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI

PROLOGUE

I

Au bal du Casino.

Ceux de mes lecteurs qui ont parcouru, soit en touriste, soit pour leurs affaires, les Hautes-Pyrénées, ne sont pas sans avoir rapporté quelques gracieux et pittoresques souvenirs de leurs excursions dans ce délicieux et poétique pays, où la nature se montre sous toutes ses formes, où elle met à chaque instant en opposition ses contrastes les plus surprenants. En leur parlant de Bagnères, de Saint-Sauveur, de la vallée de Campan, du mont Perdu, de la cascade de Gavarni, de pont d'Espagne et de bien d'autres lieux, on fera certainement naître chez eux le désir, si facile à comprendre, de revoir ces attrayantes contrées, dont les sites enchanteurs fourniront toujours d'inépuisables sujets aux peintres et aux poètes de toutes les nations.

Rien de plus pittoresque peut-être que la position de Bagnères de Bigorre. Nous n'essaierons pas de la décrire; on l'a fait déjà si souvent, et certains écrivains avec tant de talent et de vérité, que tout le monde en sait autant qu'il en faut, sur ce sujet, pour l'intelligence du récit qui va suivre.

C'était donc à Bagnères de Bigorre, au Casino des Eaux, par une belle soirée du mois de juillet de l'année 1825. Au mois de juillet; c'est assez dire qu'il y avait élégante et nombreuse société aux bains.

La mode n'avait pas encore amené la vogue de Spa, de Baden Baden et autres lieux de rendez-vous allemands et suisses, qui datent surtout leurs succès du jour où les loteries ont été défendues en France, ce qui impliquerait une passion assez vive du jeu chez la plupart de nos baigneurs *d'outre-frontières*. Vichy était à peine connu. Les malades, les oisifs, les heureux de ce monde, qui ne raffolent pas de la poussière parisienne au mois de juillet; les artistes, désireux de repos, venaient donc aux Pyrénées, et nous osons dire qu'ils n'avaient pas sujet de s'en repentir.

On était alors en pleine paix. Depuis la chute du colosse qui, de sa main puissante, avait ébranlé l'univers en secouant ses vieilles habitudes, en transformant profondément ses croyances décrépites, en renversant ses antiques et injustes préjugés; depuis la chute du soldat-empereur, l'Europe se reposait, encore haletante des efforts qu'il lui avait fallu faire pour étouffer le géant dans ses bras, — ce qu'elle n'eût pu accomplir sans l'aide de la lâcheté, du parjure et de la trahison, sans Waterloo et Hudson Lowe. L'Espagne royaliste contre l'Espagne constitutionnelle avait bien eu encore une crise terrible, que rappellent le siége et la défense de Sarragosse; mais, grâce à l'intervention française, depuis 1823 tout était calme aussi de ce côté.

On avait besoin de se distraire, alors, ne fût-ce que pour oublier les douleurs produites par le séjour des *alliés* au foyer de la patrie; on voyageait donc beaucoup, et l'on voyageait vite, de même qu'on se liait facilement sans se connaître.

Se connaît-on davantage aux eaux aujourd'hui qu'autrefois? Non, la princesse russe y coudoie toujours la *petite dame* de la rue Bréda, l'hidalgo râpé s'y croise encore avec le marchand de savons enrichi, le lord avec le chevalier d'industrie, le Vénitien de la Venise esclave avec l'Américain fièrement drapé dans le manteau de son indépendance; cette indépendance si imbue de *personnalisme*, qu'elle ne peut le décider à abolir l'esclavage dans le cercle de ses rayonnements.

Quoi qu'il en soit, elle était curieuse, animée et joyeuse la société qui se pressait et se déroulait le 6 juillet 1825, dans les salons et dans les jardins du Casino de Bagnères. Le maître du Casino, voulant répondre à l'empressement de ses nombreux visiteurs, s'était réellement surpassé; la soirée était superbe, une recette magnifique semblait assurée; il donnait donc un grand bal qu'il avait la prétention de rendre resplendissant. Des jardins immenses admirablement plantés, pittoresquement arrosés par cent cascades et mille petits ruisseaux, en quelque sorte aériens, tant ils sont singulièrement disposés sur la montagne, lui rendaient la tâche facile. De plus notre homme avait cette habileté des intelligents qui savent quand et comment il faut risquer le grain de mil pour récolter le sac de grain.

A neuf heures le Casino, vu de loin ou de près, avait un aspect vraiment féerique. De loin, c'était comme un jardin suspendu des Mille et une Nuits. On en distinguait les ombreux et sombres massifs, et l'éclat des milliers de lumières qui s'y jouaient, était si étincelant qu'il faisait paraître noir un beau ciel chargé d'étoiles; du milieu de cette opposition savamment combinée de larges ombres et de vives clartés, s'échappaient des sons mélodieux, des accords pleins d'harmonie qu'épanchait à flots un orchestre de première classe, dirigé par une des célébrités du temps. De loin, et si loin qu'on fût, on sentait de vagues parfums, de suaves effluves qui vous attiraient invinciblement; de près, l'aspect des fleurs, des cascades, des girandoles et des faisceaux de lumière se reflétant sur les glaces, les soieries et les dorures; le contact d'une foule de jolies femmes, toutes plus parées les unes que les autres, vous séduisait, vous enivrait. Ici régnait la valse avec ses fougueux entraînements qui semblent peindre à la fois toutes les passions et tous leurs caractères; là, sur un tapis vert trônait ce fatal démon dont un râteau est le sceptre: le démon du jeu. Partout, en un mot, c'était, avec son sans-gêne et sa légèreté, le plaisir à *tant par tête* pris en commun par des gens qui ne se connaissaient pas hier, qui se sourient et se serrent la main aujourd'hui, et qui peut-être se seront oubliés demain.

Au milieu de l'entrain, et nous pourrions dire : du tohu bohu de cette fête, un observateur attentif n'eût pas été sans remarquer la physionomie et les allures de deux promeneurs qui exploraient le Casino dans tous ses sens. Ce n'est pas que leur mise jurât au milieu de toilettes brillantes. Au contraire, tous deux étaient habillés avec ce soin qui frise la recherche, et portaient cette mise, l'un comme un vrai gentleman, l'autre comme un habitué du boulevard de Gand; ce qui frappait en eux, c'est qu'ils semblaient errer comme deux âmes en peine au sein de la foule. A leurs gestes d'impatience, à chaque instant répétés, il était facile de voir que s'ils ne cherchaient pas ils attendaient au moins, fort impatiemment, quelqu'un. Tous deux, d'ailleurs, ne pouvaient se rencontrer; l'Anglais attendait dans les jardins, et le Parisien s'ennuyait dans les salons.

Nos deux personnages avaient à peu près le même âge, c'est-à-dire de trente à trente-cinq ans. L'Anglais avait cette figure calme, froide et flegmatique qui est l'apanage presque exclusif de la physionomie britannique; son front semblait abriter une profonde intelligence, ses yeux vifs, son regard brillant, limpide et fixe s'éclairaient par moment de cette flamme phosphorescente qui trahit l'ambition ou l'audace : l'ambition de l'homme avide de gloire, l'audace de l'homme avide d'argent. Deux choses qui se ressemblent bien comme on voit. Notre Anglais avait la bouche vermeille, le teint frais rutilant sous d'énormes favoris blonds; la taille et la carrure de l'Hercule Farnèse. Il s'appelait sir Edward Godsingel, parlait parfaitement le français et possédait deux maisons de banque, l'une à Londres dans Régent-Street; l'autre à Paris, rue du Helder; il était donc riche, très-riche même. Cependant, il était facile de voir qu'il n'était pas venu au Casino pour seulement se servir de sa richesse en y cherchant le plaisir.

Le Français, lui, était un de ces hommes dont la nature et les instincts échappent à l'œil du plus savant physionomiste. Il était élégant, gracieux, l'expression de ses traits, bien que pétillante d'esprit et d'intelligence, était de celles sur lesquelles on n'ose se prononcer, car elles trahissent aussi bien toutes les qualités que tous les défauts; c'est-à-dire un être dépravé aussi bien qu'un parfait galant homme. Il s'appelait le comte Francis de Merinval. Aux eaux, on le disait riche; à Paris, ses amis, s'il en avait encore, disaient, eux, que le jeu, les chevaux et les femmes avaient jeté aux quatre vents le patrimoine du gentilhomme, qui s'était un jour vu forcé d'accepter pour vivre une place d'ingénieur des mines dans les montagnes des Pyrénées. Et malheureusement pour le comte, c'étaient ses anciens amis de Paris qui avaient raison contre ses nouveaux amis des eaux, qui ne le croyaient ingénieur que par amour de la science et par ambition.

Ajoutons à cette courte biographie que Francis, après avoir dépensé huit cent mille francs qui lui appartenaient, s'était amusé, — sans doute pour compléter le million, — à faire deux cent mille francs de dettes, et que cette somme, il la devait à sir Edward de Godsingel, qui cependant n'avait pour toute garantie que la probité de Francis, avec lequel il était en quelque sorte de moitié dans un projet dont nous aurons bientôt le secret.

Quand neuf heures et demie sonnèrent, sir Edward sembla vouloir quitter les jardins, et Francis parut décidé à abandonner les salons. Tous deux, et comme d'un commun accord, s'acheminèrent donc l'un vers l'autre; mais en obliquant un peu, l'un à droite, l'autre à gauche dans la direction de l'orchestre.

Ils arrivèrent ensemble au pied de l'estrade, et s'abordèrent la main ouverte et le sourire sur les lèvres. Deux amis n'eussent pas mieux fait.

— Eh bien! Francis? commença l'Anglais.

— Eh bien! répondit le comte, il y a une heure que je suis ici.

— Sans m'attendre toutefois, car le rendez-vous n'était qu'à neuf heures et demie.

— Aussi n'ai-je que des compliments à vous faire de votre exactitude.

— Elle n'est guère méritoire, car, moi aussi, depuis une heure je me promène dans les jardins du Casino.

— Vous rêviez millions, fit le comte en riant; quant à moi j'errais dans les salons...

— Où vous tâchiez de faire mieux que de rêver jolies femmes! répliqua Edward avec bonne humeur.

— Peuh!... fit nonchalamment le comte.

— Parlons sérieusement. A quel propos vous trouvez-vous tant en avance? ne m'aviez-vous pas dit que vous ne pourriez pas être ici avant neuf heures et demie.

— Non pas... puisque j'avais rendez-vous avec Gasparo, notre contrebandier, à huit heures.

— Eh bien?

— Je n'ai pas vu Gasparo.

— Diable!

— Mais il m'a écrit qu'il serait ici à dix heures, au fond des jardins, près de la grotte des Aloès.

— Dix heures! fit vivement l'Anglais, ne le faisons pas attendre. Venez.

Et ils prirent ensemble le chemin des jardins.

Ces jardins étaient si vastes, que malgré la foule, qui ce soir-là assiégeait le Casino, certains endroits éloignés des salons où l'on dansait étaient à peu près déserts. Quand nos promeneurs mystérieux furent arrivés dans les zones abandonnées et silencieuses, Edward dit à demi-voix à son compagnon, — comme si, malgré le silence et la solitude, il eût redouté encore d'être entendu par quelque oreille indiscrète :

— Francis, êtes-vous bien sûr de votre affaire au moins? Ne m'avez-vous pas fait faire pour rien ce voyage, qui peut me porter un grand préjudice, indépendamment du dérangement qu'il m'occasionne?

— Allons donc! Edward, répondit en riant Francis, croyez-vous que je veuille prendre l'habitude de travailler et de faire travailler les autres pour le roi de Prusse? que non pas! Assez de pauvres diables suent sang et eau pour ce maître avare, sans que je lui donne aussi ma sueur et mes peines! Avez-vous confiance dans mes capacités?

— Oh! oui, tout le monde les exalte et moi, qui en sais un peu plus long que tout le monde, j'ai d'autant plus foi en vous, que je vous sais très-ambitieux et que je crois que vous avez une envie démesurée de refaire votre fortune.

— Dans un an, Edward, ma fortune et la vôtre seront semblables! répondit Francis avec assurance.

— En cela, permettez-moi de douter encore.

— Eh bien! nouveau saint Thomas, demain, pas plus tard, vous verrez de vos yeux, vous toucherez de vos mains. Est-ce clair?

— Ainsi nous partons demain?

— Oui, et le plus tôt possible; car la journée sera longue et fatigante, nous avons quatorze lieues à faire dans les montagnes.

— Une misère, quand la fortune est au bout.

— C'est vrai, mais dites-moi, avez-vous apporté les fonds nécessaires pour l'acquisition des terrains?

— Oui, j'ai ici trois cent mille francs dans mon secrétaire, et à Paris un million qui ne demande que de l'occupation.

— Crésus!

— Que voulez-vous? on fait ce qu'on peut.

— Êtes vous bien sûr que personne n'a remarqué notre intimité ici?

— Je le crois.

— C'est très-important; car que penserait-on d'un spéculateur qui achèterait un terrain dans lequel des mines seraient découvertes peu de temps après l'acquisition, quand on réfléchirait que ce capitaliste était en intimité avec l'ingénieur des mines entretenu dans le pays par l'État?

— On penserait que l'État pourrait bien reprendre son terrain, sans autre forme de procès, et faire un mauvais parti aux deux compères, capitaliste et ingénieur.

— C'est aussi mon avis, soyons prudents.

— Est-ce par prudence, Francis, que vous avez introduit Gasparo dans cette affaire?

— Je ne pouvais agir autrement, car sans qu'il se soit jamais bien rendu compte de l'importance de sa trouvaille, c'est lui, Gasparo, qui a fait la découverte; et si après l'avoir évincé nous eussions exploité la mine, il nous eût trahis; car il est aussi ambitieux que nous relativement.

— Bien, mais viendra-t-il ce soir, au moins? Croyez-vous?

— J'en suis sûr.

Les deux hommes étaient arrivés à la grotte ou à la fontaine des Aloès.

II

A la fontaine des Aloès.

On devine facilement d'où l'endroit où nous avons conduit le lecteur tirait son nom. Qu'on se figure l'angle le plus isolé et le plus élevé sur la montagne des jardins du Casino. C'était quelque chose de moins grand qu'un bois et de plus touffu qu'un taillis. En plein jour c'était bien l'endroit le plus charmant du jardin; outre la disposition pittoresque de ce *retiro*, comme disent les Italiens, du point culminant qu'il occupait on découvrait une vue magnifique. L'œil pouvait aisément s'égarer sur les plaines qui entourent Tarbes d'une ceinture fleurie ou jaunissante d'épis, ou bien sur les grands bois qui bordent le Gave du côté de Lourdes, Viscens et Saint-Pé; ou bien encore sur le cours tumultueux et bruyant de l'Adour, remontant vers la vallée de Campan, ou descendant sur Maubourguet. La nuit, la fontaine des Aloès n'avait de charme que pour quelques rares intrépides; c'était si loin des salons, et il y avait tant d'autres lieux où se promener pour goûter les douceurs d'une belle nuit; puis on y entendait des bruissements dans l'herbe qui faisaient penser aux couleuvres, et des cris dans les bois qui faisaient songer aux tristes oiseaux de nuit.

La fontaine, qui venait de la montagne, jaillissait d'une belle roche au fond d'une grotte naturelle toute couverte de mousse, de lierres et d'aloès.

Quelle main avait planté ces derniers? nous ne le saurions dire; mais ce qui est certain, c'est qu'ils avaient très-bien pris et s'étaient développés magnifiquement.

En dépit de la présence des couleuvres, des orfraies ou des chouettes, rien de plus poétique que les environs de la fontaine qui murmurait, en s'élançant par mille chemins, une éternelle et joyeuse chanson.

Mais Francis et Edward n'avaient guère l'esprit plus porté à la poésie que les autres bêtes du Casino, et n'eût été Gasparo, la lune ne les eût pas trouvés où ils étaient, attendant avec une sorte d'anxiété et prêtant l'oreille au moindre bruit.

Personne ne pouvait les voir, par cette double raison que cette retraite était aussi complètement déserte qu'obscure.

En la ménageant ainsi, le maître du Casino avait peut-être voulu faire la part de ceux qui, même au milieu d'une fête, aiment et recherchent l'ombre, le mystère et la solitude.

Edward et Francis attendaient en vain depuis vingt minutes; dix heures venaient de sonner, quand ils entendirent un bruit de broussailles froissées, et de pierres s'écroulant sous un poids quelconque.

Un homme venait de descendre dans le bois en escaladant le mur du Casino.

— C'est lui! dit Francis à son compagnon.

— Tant mieux!

Le jeune ingénieur siffla d'une façon particulière; un sifflement pareil lui répondit deux fois.

Deux minutes plus tard, Gasparo était auprès de Francis et d'Edward.

— Est-ce toi? lui demanda le premier.

— Oui, *Diou bibas*!

La lune se dégageant d'un nuage éclaira Gasparo de la tête aux pieds. Le contrebandier avait un aspect effrayant qui fit reculer sir Edward d'un pas.

Qu'on se représente un homme de taille moyenne, mais assez vigoureusement prise pour qu'on ne se méprît pas une seconde sur ce qu'elle valait de vigueur et de souplesse. Gasparo devait être fort comme un taureau, agile comme un chamois et infatigable comme tous les Basques élevés dans la montagne. Sa figure était belle, l'expression en était rude et énergique, les traits étaient nettement accusés, le teint était bistré, les yeux étincelaient comme ceux d'un chat sauvage, les dents avaient la blancheur des crocs d'un jeune chacal; le tout encadré ou couvert de longs cheveux et d'une forte barbe noirs. Une vraie tête de brigand Calabrais, digne de servir de modèle à Salvator Rosa.

Gasparo était coiffé d'un long bonnet rouge, il ne portait qu'une veste et un pantalon de velours, ce pantalon disparaissant dans des guêtres montant jusqu'aux genoux et s'emboîtant aux pieds sur d'énormes souliers ferrés. Sous sa veste, il avait les flancs entourés d'une ceinture dans les plis de laquelle on voyait briller les crosses et les canons d'une paire de pistolets, et le manche d'un poignard. Sous son bras il serrait sa cape, une sorte de plaid en laine rouge; à la main il tenait une carabine qui avait plus d'un point de ressemblance avec ces terribles espingoles qui nous firent tant de mal, lors de nos désastreuses campagnes en Espagne.

Aux pieds du Basque, s'était couché un grand et beau chien des Pyrénées. Comment se trouvait-il là? personne n'eût su le dire, mais Roland était l'ami inséparable de Gasparo. Ensemble ils avaient chassé l'ours, combattu le taureau et déniché l'aigle. Ensemble ils faisaient la contrebande.

Ce n'était pas la rude physionomie et les armes de Gasparo qui avaient effrayé sir Edward, en éveillant un sentiment de curiosité dans l'esprit de Francis; c'était la poussière, le sang, les déchirures qui faisaient un haillon dégoûtant et ensanglanté des vêtements du montagnard, c'était l'odeur de la poudre qui s'échappait encore de ses armes déchargées depuis peu.

Cet homme était-il blessé? venait-il de commettre un crime? ou bien encore avait-il rencontré un ours qu'il avait été forcé de combattre? Telles étaient les questions qu'on pouvait se faire en voyant le rude personnage.

— Que t'est-il arrivé, Gasparo? demanda Francis.

Le contrebandier ne répondit d'abord pas, son front s'assombrit, ses sourcils se froncèrent, enfin il murmura presque sans desserrer les dents :

— Une mauvaise affaire.

— Mais enfin?

— Eh bien! Diou biban! voici le fait : si ce soir je n'ai pu me trouver au rendez-vous de huit heures, c'est que j'avais une expédition importante à faire. Au moins vingt mille francs de soieries à introduire. Je pars donc, mais tonnerre! sans doute que j'avais été trahi, car en revenant, mon compagnon et moi, nous nous trouvons tout à coup entourés par les douaniers. Quand Josepha, mon camarade, vit que le combat allait commencer, — car il me sait homme à ne jamais me rendre, — il abandonna ses marchandises et prit la fuite, non par lâcheté, c'est un brave et il est mon ami, il n'hésiterait pas à attaquer une bande d'ours; mais il ne se résoudra jamais à tuer un douanier pour sauver sa fortune et donner du pain à sa femme et à ses enfants. Plût à Dieu que je fusse comme lui peut-être!...

Sur ce souhait, le contrebandier parut vouloir retomber dans ses réflexions; il garda un silence de quelques instants, que Francis rompit par ces paroles :

— Achève ton histoire, Gasparo?

— Eh bien! le combat eut lieu et il fut terrible et sanglant; si les balles se sont contentées de me siffler aux oreilles, les coups de baïonnette ne m'ont pas laissé entier, j'en ai un dans la cuisse, un autre dans le bras; mais mon chien et moi nous nous sommes bien défendus, Diou biban!... Trop bien peut-être... car je n'ai pu m'échapper qu'en laissant trois douaniers sur le carreau, et s'il y en a un mort parmi eux, je ne me vois pas dans de beaux draps, surtout si ceux qui ont pris la fuite m'ont reconnu, ce qui est presque inévitable; car de Bayonne à Perpignan, il n'y a qu'un Gasparo et qu'un Roland sur la frontière.

— Tu en seras quitte pour te cacher quelques semaines en Espagne.

— Ma réputation ne vaut pas mieux en Espagne qu'en France, en deçà ou au-delà du pic du Midi et du Canigou, et si je fais tant que m'expatrier je veux aller loin, en Amérique peut-être. Il me faut un pays neuf [illegible] les poissons, les forêts et le gibier soient à tout le monde, où toutes les industries soient libres.

— C'est une idée, firent ensemble sir Edward et Francis.

Tous deux avaient pensé sans doute, que Gasparo allait les débarrasser de sa collaboration dans l'affaire des mines.

— Tout beau! mes maîtres, reprit le contrebandier; avant de mettre mon idée, si belle qu'elle soit, à exécution, est-il bon que nous réglions nos comptes.

— Quels comptes? demanda effrontément, Francis.

Gasparo fronça les sourcils et jeta un regard fixe, clair et profond sur le jeune ingénieur, puis il continua sur un ton railleur :

— Quels comptes! dites-vous, monsieur Francis? Et l'affaire qui nous réunit ici ce soir, l'affaire de la mine, croyez-vous que je l'aie oubliée? S'il en est ainsi, détrompez-vous; Gasparo a trop de mémoire pour négliger une affaire de cette valeur; mais écoutez, avec vous je veux être franc et jouer cartes sur table. En ferez-vous autant?

— Parle.

— Eh bien! en raison de ce qui m'arrive, et des projets que j'ai de quitter la France, je veux bien renoncer à notre association pour l'exploitation de la mine. Mais ne vous figurez pas que je consente à m'en aller en Amérique ou ailleurs, nu comme un *petit Saint Jean*, pendant que je vous laisserai ici des millions que vous remuerez bientôt à la pelle. Ne vous illusionnez pas : si bête farouche que j'aie l'air, je suis parfaitement fixé sur la valeur de ma découverte, et je sais que la mine est une mine d'or. Maintenant, combien me donnez-vous pour mes frais de voyage? Je vous préviens que j'ai une femme et cinq enfants; deux garçons et trois filles.

— Cinquante mille francs... hasarda sir Edward.

— C'est bien peu! reprit dédaigneusement Gasparo; j'aurai plus de bénéfice en faisant part de ma découverte au gouvernement, qui, en récompense de ce service, me pardonnera facilement d'avoir tué un ou deux douaniers.

Sir Edward, qui était seul en position de pouvoir vider la question d'argent, réfléchit quelques minutes, puis il dit au montagnard :

— Écoutez, Gasparo, je suis loin de dire que la mine ne soit pas une mine d'or; mais je ne l'ai pas encore vue. Nous devons y aller demain, eh bien! attendons que cette visite soit faite pour fixer la somme à vous donner.

— Soit, alors à demain; mais comment partons-nous?

— Comme vous voudrez.

— Quant à moi, reprit Gasparo, je ne puis partir avec vous, ni me faire voir dans le pays; car les gendarmes et les douaniers sont sans doute à ma recherche, je vais vous quitter : en marchant toute la nuit, je puis, quoiqu'en faisant un grand détour, me trouver demain à dix heures du matin dans les environs de Saint-Pé. Je vous attendrai couché dans quelque buisson au bord du Gave, sur le côté gauche du torrent en allant de Lourdes à Saint-Pé, et non loin d'un vieux pont qui d'un côté donne sur la route, et de l'autre conduit dans la forêt et dans la montagne. Au reste, j'observerai et vous verrai venir, alors je vous préviendrai que je suis-là, en sifflant comme j'ai fait ce soir. Quant à vous, en partant demain au point du jour et sur de bons chevaux, il vous est facile de vous trouver à l'endroit que je viens de vous indiquer, à l'heure convenue.

— Nous y serons, fit Francis.

— Alors à demain, répondit Gasparo.

— Mais, j'y pense, mon chien va m'embarrasser. De plus, il peut mettre les gendarmes sur ma piste ou me faire reconnaître. Allons, Roland, mon vieil ami, il s'agit de nous quitter pour quelques heures.

L'intelligent animal avait compris son maître, il s'était levé et regardait Gasparo d'un air triste et résigné. Le contrebandier le caressa quelques instants, puis il étendit le bras dans la direction de la montagne en prononçant ces paroles :

— Dépêchons, Roland, dépêchons; à la maison! les enfants vous attendent.

L'oreille basse, et comme indécis, Roland s'éloigna de son maître, puis il disparut; deux secondes plus tard on avait cessé d'entendre le bruit de sa marche dans les broussailles.

Alors, les trois hommes se séparèrent. Gasparo pour gagner la forêt, Francis pour rentrer dans les salons, et sir Edward pour aller prosaïquement se coucher.

Il était onze heures, et le lendemain on devait se lever avec l'aurore d'un jour de juillet.

Dans cette courte nuit, Francis perdit au jeu cinq mille francs sur parole; cependant, il rentra chez lui sans un souci dans l'esprit; n'avait-il pas la certitude de réparer largement cette perte le lendemain.

III

A deux pas du vieux pont.

Le lendemain, à la pointe du jour, deux cavaliers quittaient Bagnères par deux routes différentes. On sait quels étaient ces deux cavaliers. Pour éviter qu'on ne les vît ensemble et qu'on ne les accusât plus tard de connivence, Edward et Francis étaient convenus la veille avant de se quitter de ne se rejoindre le lendemain que sur la route de Lourdes à Saint-Pé, le plus près possible du vieux pont, où Gasparo devait les attendre, c'est-à-dire au moment d'entrer dans la forêt.

Francis, qui ne s'était pas couché, partit un quart d'heure plus tôt que sir Edward. Avant de monter à cheval, il avait pris soin de placer dans les fontes de sa selle une paire de pistolets soigneusement chargés et amorcés; puis, une fois hors de la ville, comme il connaissait très-bien le pays, il s'était engagé dans un sentier boisé qui devait raccourcir la distance qu'il avait à parcourir. Aussitôt dans ces parages complètement déserts à une heure aussi peu avancée, il mit sa monture au galop, comme s'il eût été pressé d'arriver au rendez-vous et même de s'y trouver avant l'heure.

De son côté, Edward sachant qu'il avait le temps pour arriver, suivait paisiblement la grande route de Bagnères à Lourdes. Il laissait aller son cheval à un trot très-modéré sans songer à lui faire allonger ou ralentir son allure. Comme cette pauvre Perrette du bon Lafontaine, il supputait déjà peut-être par avance ce que la mine d'or rapporterait par année, quand elle serait en pleine exploitation

Hélas! quel est celui d'entre nous qui, dans ses rêves, dans ses espérances n'a pas un peu vendu la peau de l'ours avant de l'avoir tué!

Francis aussi réfléchissait. N'était-il pas à cet âge où nos passions nous dominent. Était-ce un rêve d'amour qui l'occupait, et, tout en se rappelant quelque jolie tête brune ou blonde, ne se disait-il pas : « Allons, il est temps d'en finir avec cette vie de garçon ?

Non, à coup sûr, ce n'était pas une pensée rieuse qui ridait le front et plissait les lèvres du jeune ingénieur. Et ses armes ne semblaient-elles pas indiquer vaguement quelque sinistre projet? Francis de Mérinval allait à une découverte, comme l'assassin va tendre le guet-apens qui doit aboutir au crime.

Deux mots, du reste, expliqueront la position du gentilhomme.

La réputation de capacité de Francis n'était pas une réputation usurpée. Francis était très-capable ; aussi depuis longtemps savait-il à quoi s'en tenir sur la prétendue mine découverte par Gasparo. Combien de fois s'était-il dit, après de nombreuses et savantes recherches, après de fiévreuses expériences, en présence des difficultés qui se présenteraient et des millions qu'il faudrait engloutir avant d'avoir mis la mine en cours d'exploitation, dans un pays couvert de neige pendant huit mois de l'année : « Décidément je renonce à cette idée, le jeu n'y vaudrait pas la chandelle ! »

Que Gasparo crût à sa découverte, lui, c'était naturel ; que sir Edward, qui n'avait encore rien vu, ne demandât qu'à croire, dans la douce espérance de posséder un pactole en lingots, très-bien ! Mais que le savant ingénieur eût encore l'ombre d'un doute, impossible.

Mais alors, qu'allait faire Francis à ce rendez-vous près du vieux pont ! Pourquoi avait-il fait venir sir Edward, tout exprès, de Paris ? Pourquoi avait-il parlé, la veille, comme il avait parlé ?

Parce que, pour Francis il n'y avait qu'une chose de réelle, c'est qu'il devait deux cent mille francs à sir Edward, que celui-ci en venant de Paris apporterait des fonds. Parce que l'oiseau de proie endort, parce que le serpent fascine la victime sur laquelle ils vont se précipiter.

Il fallait de l'or à Francis, engagé dans un mariage qui lui souriait sous tous les rapports ; à Francis qui, par crainte d'être repoussé, n'avait pu se résoudre à avouer sa ruine complète aux parents de celle qu'il devait épouser.

Le lecteur devine sans doute quels projets ruminait Francis, quand, tout à coup, au détour d'un chemin, il entendit une voix partant du bois lui jeter cet avertissement ou cette menace :

— Halte là ! cavalier ; un pas de plus et vous êtes mort.

En même temps Francis entendit le bruit sec d'une batterie de fusil qu'on armait à deux pas de lui.

Il regarda dans la direction d'où venait le bruit ; il vit au bord du chemin, au milieu des aigrettes d'un genévrier en fleurs, briller le canon d'une carabine. Un homme, ou plutôt une masse noire était accroupie au pied de l'arbuste, qui, lui-même était entouré d'un rideau de broussailles...

Francis était doué de sang-froid et de courage; mais que peut le courage contre une arme chargée, braquée sur vous à bout portant ? Quant au sang-froid, il lui servit du moins à bien juger de sa situation. Prendre un de ses pistolets, l'armer et tirer, il n'en avait pas le temps; fuir au galop de son cheval eût été une imprudence, et puis, la fuite répugnait au caractère d'un homme tel que M. de Mérinval.

Il se contenta donc d'arrêter son cheval et de demander d'une voix qui ne dénotait aucune émotion :

— Que me voulez-vous?

A peine avait il achevé sa phrase, qu'un homme tomba sur la route. Quand cet homme se releva, Francis reconnut Gasparo.

— Voyons, Gasparo, que signifie?...

— Cela signifie, interrompit le contrebandier, que si j'avais pu vous voir hier soir, nous nous serions expliqués, et alors je ne vous eusse pas causé cette peur !

— Mais je n'ai pas eu peur.

— Bien, on sait que vous êtes brave ; mais, si vous le voulez bien, faites avancer votre cheval, de façon à ce que je puisse le suivre en marchant bon pas et causons.

Francis fit ce que demandait le bandit, en s'avouant ne rien comprendre à ce qui lui arrivait.

Une fois en marche, le piéton allant au pas de course à côté du cavalier, Gasparo reprit :

— Dites-moi, monsieur Francis, me permettez-vous de vous faire deux questions?

— Que diable veux-tu que l'on refuse à un gaillard de ton acabit, toujours prêt à vous coucher en joue et à vous demander la bourse ou la vie?

— Il est vrai que j'ai une manière à moi de demander aux gens deux minutes d'entretien.

— Voyons tes deux questions?

— D'abord, croyez-vous beaucoup à l'existence de notre mine et à sa fécondité dans le cas où, malgré les difficultés du pays, il serait possible de l'exploiter, avec la permission de l'Etat, — que d'avance je suppose octroyée?

A cette question si peu attendue, Francis jeta sans répondre un regard scrutateur sur Gasparo.

— Vous vous taisez, reprit celui-ci ; eh bien, je vais parler pour vous. Cette affaire de mine est un conte bleu, ou un rêve irréalisable quand bien même la mine existerait. A ce sujet, nous pensons de même, je suppose; mais alors pourquoi avez-vous fourré cet Anglais dans l'affaire? Quand il aura vu ce qu'il en est, il nous considérera comme deux fripons et ne nous donnera pas un sou. En agissant comme vous l'avez fait, vous aviez donc une arrière-pensée?

Cette fois, c'était le bandit qui arrêtait son regard fauve et étincelant sur le gentilhomme. Une légère rougeur passa comme un éclair sur les joues de ce dernier.

— Cette pensée, nous y reviendrons dans un instant, reprit Gasparo, car je crois la deviner ; mais, auparavant, permettez-moi de vous poser ma seconde question.

— Parle.

— Aimez-vous beaucoup mademoiselle de Palami?

— Pourquoi cette question ?

— Parce que si vous aimez cette jeune fille, je vais vous indiquer le seul moyen à employer pour vous procurer les deux cent mille francs qu'on exige pour le moins que vous possédiez avant de vous la donner en mariage Et vous le savez comme moi, quand il s'agit d'argent, les Palami père et mère ne démordent jamais d'une syllabe, c'est-à-dire d'un denier.

Francis, quoique fort étonné que Gasparo, qui était presque toujours dans la montagne, connût si bien ses affaires, ne put s'empêcher de répondre avec un accent qui dénotait une légère satisfaction ; — car il voyait Gasparo venir au devant de ses projets, pour jouer un rôle actif, dans un attentat médité depuis longtemps :

— Voyons ton moyen de me procurer les deux cent mille francs.

— Oh ! ceci rentre trop bien dans vos propres idées, pour que vous ne m'ayez pas compris à demi-mot. Du reste je vais m'expliquer : car, bien que nous comprenant parfaitement, faut-il encore que nous décidions comment les choses se passeront; mais, baissons le ton, parfois ces feuilles ont des oreilles.

Sur cette conclusion, Francis mit pied à terre, passa la bride de son cheval dans son bras et se mit à marcher près du contrebandier, de façon à ne pas perdre un mot de ce que celui-ci allait lui dire, en parlant même à voix très-basse. Aussitôt la conversation s'engagea entr'eux. Elle fut longue et animée; un moment même elle tourna à la discussion ; mais à neuf heures, quand les deux hommes arrivèrent au vieux pont, tout était parfaitement convenu, Francis et Gasparo étaient d'accord, le guet-apens était tendu, il ne manquait plus que la victime.

Francis et Gasparo n'attendirent pas longtemps. A neuf heures et demie, sir Edward parut sur la route de droite, de l'autre côté du Gave et à cinquante pas du vieux pont. Gasparo fit entendre le signal, sir Edward mit aussitôt son cheval au trot et deux minutes plus tard il serrait la main à Francis en lui disant :

— Mais par quel chemin avez-vous donc pris, pour être arrivé avant moi sans que je vous aie vu sur la route? Je suis cependant parti au point du jour, comme il était convenu.

— Connaissant le pays, je suis venu par les bois.

— Parfaitement; maintenant que nous sommes réunis, je serais d'avis qu'avant la grande chaleur, nous fassions le plus de chemin possible.

— Oh! quant à la chaleur, nous n'aurons guère à en souffrir, nous n'avons que des sentiers très-ombragés à parcourir, répondit Francis.

— Quant à moi, ajouta Gasparo, j'ai voyagé toute la nuit, et il est bientôt dix heures, je sens le besoin de me reposer et surtout celui de déjeuner; j'ai dans mon bissac un quartier d'agneau rôti et une gourde pleine de vin d'Espagne; si l'air du matin vous a mis en appétit, et que vous ne soyez pas trop difficiles, je vous invite à me tenir compagnie, messieurs.

— Volontiers! répondit Edward, l'air de ces montagnes est vif, et mon dîner d'hier est loin.

Et il se mit en mesure de mettre pied à terre; en accomplissant ce mouvement il tournait le dos à Gasparo, qui fit un pas pour se rapprocher de l'endroit où le banquier devait toucher le sol; en même temps, d'un geste aussi rapide que la pensée, il avait tiré un long poignard de sa ceinture et il se tenait prêt à frapper sa victime aussitôt qu'elle serait arrivée à portée.

Francis, à quelques pas derrière Gasparo, était occupé à surveiller les environs; mais sous un léger vêtement de flanelle blanche, il serrait dans une de ses mains crispées un de ses pistolets tout armé.

Pour lui l'heure du crime allait sonner; de la crosse du pistolet qu'il tenait, il allait briser son blason de gentilhomme. Il était temps encore de revenir sur ses pas, mais le profil aimable, souriant et adoré de mademoiselle Palami traversa la pensée de l'assassin. Tout fut dit.

Après avoir touché à terre, sir Edward n'eut pas le temps de se retourner vers ses compagnons : d'un coup de poignard, fortement lancé entre les deux épaules, Gasparo l'abattit à ses pieds.

— Au secours! Francis, au secours! s'écriait l'Anglais, qui, quoique mortellement blessé, se débattait énergiquement sous l'étreinte du contrebandier, qui continuait à frapper de son poignard, sans pouvoir toucher le cœur.

Francis s'approcha froidement, et son pistolet armé, des deux combattants; sans doute qu'il allait achever celui dont il s'était longtemps dit l'ami.

Telle n'était cependant pas son intention; quand il fut auprès de Gasparo, et sans que celui-ci pût le voir, il l'ajusta à bout portant à la tête. Le coup partit : sans qu'il eut jeté un cri, le contrebandier tomba sur sa victime.

— Maintenant, à moi la fortune et Emilia! plus de complice pour me trahir!... murmura Francis avec un mauvais sourire, et en jetant son pistolet désarmé à portée d'une des mains de sir Edward, qui rendait le dernier soupir.

De cette façon, ceux qui relèveraient les deux cadavres supposeraient nécessairement une lutte dans laquelle le bandit et le voyageur s'étaient réciproquement tués.

Francis s'était élancé d'un bond sur son cheval, qu'il mit au galop. En traversant le vieux pont, il jeta son second pistolet dans le torrent; dix minutes plus tard, après avoir tourné Lourdes par un sentier désert, il galopait sur la route de Tarbes. Aux environs de cette ville se trouvait la villa dans laquelle mademoiselle Palami et ses parents venaient tous les ans passer la belle saison.

Francis passa une heure à la villa, puis revint promptement à Bagnères, où on ignorait encore le meurtre du banquier anglais; il était cependant dix heures du soir.

Grâce à l'obscurité, Francis parvint à s'introduire, sans réveiller le domestique, dans la petite maison de campagne assez isolée qu'Edward avait louée tout entière pour lui seul. Là, il parvint assez facilement à s'emparer des trois cent mille francs que le banquier avait apportés pour mettre dans l'exploitation commune. Le lendemain, quand l'assassinat fut connu, on ne soupçonna même pas ce vol important.

Riche de trois cent mille francs, les mains encore fumantes du sang versé, Francis alla terminer sa nuit au Casino.

Il était radieux, souriant; jamais il n'avait eu la repartie si vive et si spirituelle. Pour comble de *bonheur*, le hasard lui fit gagner dix mille francs!

Les jours se suivent et ne se ressemblent pas.,

IV

Josepha.

Ce que Gasparo avait dit la veille à Edward et à Francis de son combat avec les douaniers, n'était pas un conte inventé à plaisir par le contrebandier pour se rendre intéressant. C'était même cette première affaire qui l'avait déterminé à commettre l'assassinat que nous venons de raconter. Après le meurtre des douaniers, le Basque avait compris que, pour fuir les poursuites de la justice, il devait s'expatrier. Mais pour quitter la France et aller planter sa tente en pays étranger, il fallait de l'argent; pour s'en procurer, et après bien des hésitations, — car Gasparo n'avait encore détroussé aucun voyageur, et le métier de bandit lui répugnait; — il s'était cependant décidé à commettre un nouveau crime.

Une fois ce parti pris, et comme les yeux obscurcis par une implacable fatalité, le montagnard s'était laissé aller vers l'abîme.

Sans Francis, cependant, jamais, peut-être, Gasparo ne fût devenu un assassin; mais il avait pénétré les desseins de l'ingénieur, et cela l'avait engagé à s'associer au crime afin de pouvoir en partager le sanglant produit.

Mais dans son affaire contre les douaniers, Gasparo avait un compagnon, qui était à la fois son ami. Cet homme s'appelait Josepha.

S'il est en ce monde des hommes dont l'existence est fatalement entachée par le malheur, qui semble les prendre au berceau pour les conduire par le chemin le plus difficile et le plus épineux jusqu'au tombeau, à coup sûr Josepha était un de ces hommes. Doué de grandes qualités, ne possédant presqu'aucun défaut, il avait toujours été malheureux dans ses affections, dans ses affaires, dans ses moindres entreprises; jamais le bonheur ni le plaisir n'avaient eu pour lui le moindre sourire. Né dans la montagne, la mort de ses parents, de bien pauvres gens, l'avait laissé orphelin à l'âge de quatre ans, sans toit pour abri, sans pain pour se nourrir; quelques haillons seuls composaient sa fortune. Pendant huit ou dix ans, comment vécut le pauvre petit malheureux? Ceci est encore un de ces mystères dont Dieu seul a le secret. A trente ans, Josepha lui-même n'eût certes pas pu l'expliquer. Savait-il au juste où et quand il était né?...

Quoi qu'il en fût, à quatorze ans, Josepha était un garçon grand, fort et robuste pour son âge; il avait surtout cette folle hardiesse, cette incroyable agilité, cette adresse si sûre des petits chevriers des Pyrénées, qui, bien souvent, nous ont fait trembler pour leur vie quand nous les regardions escalader des rochers à pic avec des abîmes à donner le vertige aux plus braves sous leurs pieds.

A quatorze ans, Josepha se crut sauvé; il gardait les moutons, il servait de guide aux voyageurs, il dénichait des aiglons; ces trois professions le faisaient vivre facilement; il lui fallait si peu de chose; ses goûts étaient aussi simples que son caractère était doux et inoffensif. Un jour il fut pris par les éclaireurs d'une guérilla espagnole qui avaient poussé une pointe jusque sur nos frontières du côté d'Oloron. On le prit pour un espion, et on allait le traiter comme tel, c'est-à-dire le fusiller, quand il parvint à s'échapper. La mort ne voulait pas de lui, n'était-il pas la propriété du malheur, qui, quelquefois, est bien plus cruel que la mort même?...

Josepha était resté pendant cinq ou six ans en Espagne, à mener une vie errante et vagabonde, il y avait fait plus de vingt métiers pour vivre sans en apprendre aucun; poussé par la nécessité, avait-il du temps à donner pour faire un long apprentissage? Enfin, en 1815, âgé d'environ vingt ans, il rentra en France, et parvint à se placer comme berger du troupeau commun d'une petite commune située dans la montagne, entre Oloron et Saint-Sauveur.

Pendant deux ans, Josepha vécut tranquille, et comme la tranquillité était le bonheur pour lui, il était donc heureux; quand un amour passionné, et qu'il croyait partagé, vint lui inspirer des idées de mariage. Il épousa une jeune montagnarde, n'ayant guère plus de parents, ni de fortune que lui; mais, si la fortune avait déshérité Mariana, la nature l'avait richement favorisée : pour le malheur de Josepha, sa jeune épouse était aussi belle qu'elle était pauvre. Avec son vêtement basque, elle eût certes pu poser devant nos plus grands peintres, et certes, plus d'un se fût follement épris de son modèle.

Après un an de mariage, Mariana donna le jour à un fils, qui eut dû resserrer encore les liens qui unissaient les deux jeunes époux, il n'en fût rien. Josepha, en été surtout, quand il allait faire paître ses troupeaux sur la montagne, faisait de longues absences de chez lui; quoiqu'il lui en coûtât beaucoup, il restait parfois huit jours sans embrasser sa femme et son enfant, deux êtres qu'il chérissait avec une égale tendresse, et qui pour lui représentaient le monde tout entier.

Depuis longtemps déjà, Mariana regrettait vivement d'avoir épousé Josepha. La vie nomade du berger ne lui avait pas plu deux mois, elle s'était ennuyée à mourir, forcée de rester presque toujours seule. De plus, sans les avoir puisées dans des livres, Mariana avait des idées romanesques et se sachant très-jolie, de grandes propensions à la coquetterie; il n'en fallait pas plus pour la perdre.

Aveuglé par son amour, Josepha ne s'apercevait de rien. Sans doute aussi qu'en sa présence Mariana dissimulait. Pouvait-elle se plaindre? près d'elle il était aux petits soins; dans la montagne, il se contentait de pain noir et dur, de lait et d'eau afin que sa femme ne manquât de rien.

Un jour, jour de malheur, Mariana quitta le pays sans qu'on sût ce qu'elle était devenue; elle avait laissé à une voisine son enfant, alors âgé d'un an, en lui disant qu'elle allait laver à la fontaine. Quand on fût certain de sa disparition, on se souvint d'un contrebandier espagnol, qu'on avait vu rôder deux ou trois jours aux environs; ce fut lui que l'opinion publique accusa d'avoir enlevé Mariana, et l'opinion publique ne s'abusa point.

Déjà, à cette époque, Gasparo faisait la contrebande, on le citait même comme un des plus hardis parmi les célèbres dans sa partie. Gasparo et Josepha étaient voisins, une étroite et solide amitié les unissait; et, si le contrebandier continuait son rude et pénible métier, ce n'était pas que Gasparo lui épargnât de sages conseils. De son côté, bien des fois ce dernier avait voulu entraîner Josepha avec lui, en lui vantant les douceurs de sa vie périlleuse, mais indépendante. Cependant, jusque-là, jamais Josepha n'avait consenti à le suivre.

Le lendemain de le la disparition de Mariana, Gasparo rentra d'expédition; quand il vit le fils de son voisin installé chez lui, et quand il eut appris ce qui s'était passé pendant son absence, il commença à maudire toutes les femmes et tous les Espagnols, puis il prit le seul parti qu'il y avait à prendre.

Il gagna la montagne pour aller prévenir Josepha du nouveau malheur qui lui arrivait.

Nous renonçons à peindre le désespoir du pâtre.

Dès qu'il se fût un peu calmé, Gasparo lui dit :

— Que vas-tu faire maintenant?

— Me jeter dans le Gave! répondit Josepha.

— Tu es un sot; d'abord tu as un enfant que tu aimes et pour lequel tu es forcé de vivre. Ensuite quand on est homme et Basque surtout, et qu'il vous arrive un malheur comme celui qui te frappe, on se venge; en pareille occasion le suicide n'est que le fait d'un lâche, et je crois que tu as du cœur. Écoute, si depuis longtemps tu avais suivi mes conseils, aujourd'hui Mariana ne t'aurait pas quitté. Oui; si tu avais été, toi-même, un contrebandier, ta femme ne t'aurait pas trahi pour del Mona le contrebandier. C'est ton triste et vil métier de berger qui l'a dégoûtée, et bien d'autres femmes eussent fait comme elle. Vois-tu, ami, à une jeune et jolie femme, il faut tout ce que tu ne pouvais pas donner à la tienne avec ton misérable salaire. Voilà la vérité, foi de Gasparo!

Les paroles du contrebandier avaient remué profondément Josepha :

— Gasparo, dit-il, les dents serrées par la rage, à son ami, connais-tu ce del Mona?

— Parfaitement, j'ai même pratiqué maint échange avec lui.

— Et il est contrebandier?

— Et riche, il vient encore de faire passer cent chevaux en Espagne, il a dû gagner au moins cent cinquante francs par tête d'animal.

— Bien; me promets-tu de me faire trouver en face de del Mona?

— Je te le promets.

— Je compte sur toi, Gasparo, ta main?

Le contrebandier tendit sa main droite au berger.

Josepha prit cette main, la serra rudement en abandonnant le quartier de roche sur lequel sa première émotion l'avait forcé de s'asseoir, puis :

— Gasparo, reprit-il d'une voix qui ne tremblait plus que de colère, tu as raison; dans ma position on ne se tue pas on se venge, et je me vengerai. A compter d'aujourd'hui, je ne te quitte plus, tu m'apprendras le métier et le pays, et tu pourras compter sur moi. Cependant je te déclare que je ne me fais pas contrebandier pour m'enrichir; mais pour tuer del Mona et Mariana. Le jour où ils auront cessé de vivre, je reviendrai ici garder mon troupeau.

— As-tu des armes?

— Je n'en ai pas besoin; je ne veux être que ta bête de somme. Mon couteau me suffit pour ce que j'ai dessein de faire.

— Et les douaniers?

— Jamais je n'engagerai aucun combat avec eux.

— Mais s'ils t'attaquent?

— Je fuirai.

— S'ils te prennent?

— Je me laisserai prendre.

— Tu es fou!

— C'est ainsi : à prendre ou à laisser.

Gasparo connaissait son ami; il le savait très-tenace dans ses idées, il n'insista pas, comptant sur le temps pour changer ses résolutions. Puis Josepha, même à titre de bête de somme, comme il s'était qualifié lui-même, pouvait lui être d'une grande utilité.

— Eh bien! soit, dit-il, j'accepte.

— Mais mon enfant? fit Josepha.

— Ne te tourmente pas à son sujet. Si je deviens ton frère, ma femme devient ta sœur; il y a déjà trois gamins à la maison, un de plus, un de moins qu'importe! on n'en mettra pas un pain de plus ni de moins au four.

Les deux hommes descendirent la montagne pour prendre le chemin du village.

Josepha chassait devant lui le troupeau du soin duquel il voulait se décharger, avant d'entrer dans ses nouvelles fonctions. Et puis il avait hâte de s'éloigner de son fils; tout ce qui lui rappelait Mariana lui faisait une sorte d'horreur. On peut se consoler de la mort de la femme qu'on aime; mais on ne lui pardonne jamais de vous avoir trompé. Enfin, il était dévoré du désir de joindre del Mona.

La Providence n'exauça pas ses vœux, quoi qu'il fît. En 1825, au jour où commence cette histoire, Josepha n'avait pas encore pu rencontrer ni sa femme ni son amant; tous deux semblaient avoir quitté le pays. Cette disparition complète avait même encore augmenté la rage du misérable; que, sans l'espérance qu'il conservait de punir tôt ou tard, il se fût tué le premier.

Inutile de dire que Gasparo et Josepha, ne se quittant jamais, étaient devenus plus intimes que jamais. Dans une rencontre le dernier sauvait les marchandises pendant que le premier, aidé de Roland, tenait tête à l'ennemi. Ces rencontres avaient été rares, la prudence de celui-ci ayant souvent tempéré l'intrépide audace de celui-là. Dans tous les cas, Josepha avait tenu son serment, jamais il n'avait fait feu ni élevé son couteau sur un douanier, il avait même empêché Gasparo d'en blesser ou d'en tuer plusieurs.

Quant à celui-ci, il disait souvent :

— L'idée de m'en aller dans le trou au premier jour m'effraye moins depuis que Josepha est avec moi; en mourant j'aurai du moins la consolation de laisser un soutien à ma femme et un père à mes enfants.

V

Dans lequel un chien se bat comme un tigre.

Pendant que Gasparo faisait avec le succès que nous avons dit plus haut le coup de feu contre les douaniers, Josepha, chargé des deux ballots de marchandises, fuyait rapidement dans la direction d'une grotte située au fond d'un ravin et dont lui, son compagnon et quelques contrebandiers possédaient seuls le secret.

Comme cette grotte doit avoir une certaine importance dans le cours de ce récit, nous en ferons immédiatement la description.

Elle se nommait la grotte du *Grand Ours*. La légende assurait qu'elle avait été autrefois hantée par un ours d'une taille extraordinaire, qui en avait fait sa résidence d'été, afin d'y trouver la fraicheur qui lui convenait quand les neiges faisaient place au soleil dans la montagne. Le nombre de voyageurs, de douaniers, de contrebandiers, d'enfants et de moutons dévorés par ce solitaire et sa famille s'accroissant tous les jours, le pays tout entier s'émut ; les bergers n'osaient plus s'aventurer, même avec de bons chiens, dans la montagne ; contrebandier ou non, on ne se hasardait plus à sortir de chez soi qu'armé jusqu'aux dents surtout si l'on avait à passer près du torrent du *Pic roux* et par conséquent près de cette grotte que personne ne connaissait encore et qui servait de refuge à la bête carnassière.

L'autorité ordonna des battues et comme il y allait de l'intérêt de tous, les chasseurs se présentèrent en foule, Dans nombre d'excursions qui eurent lieu, on tua une dizaine d'ours et quelques loups, bien qu'ils soient rares dans les Pyrénées ; mais on ne put parvenir à abattre le féroce maraudeur contre lequel on s'était mis en campagne.

Plusieurs chasseurs cependant certifiaient l'avoir vu et reconnu, quelques-uns même se vantaient de lui avoir roussi les oreilles ; mais toujours l'animal avait disparu comme par enchantement au moment d'une décharge générale et décisive.

L'effroi qu'inspirait l'animal, mêlé à la superstition qui se glisse toujours chez un peuple naïf et ignorant, fit bientôt croire à un être surnaturel, et on ne s'occupa bientôt plus de lui que pour en avoir peur et faire tout son possible pour l'éviter.

Quand un jour Gasparo, encore enfant, accompagna son père, qui, à son métier de contrebandier, joignait celui de bûcheron, pour l'aider à abattre quelques arbres plantés sur les bords du torrent du *Pic roux*.

L'homme et l'enfant étaient à l'œuvre depuis quelques instants, quand Gasparo aperçut au fond du torrent et au milieu d'un massif de broussailles la tête et le haut du corps de l'ours, qui sortait de sa tanière, attiré sans doute comme l'ogre du conte, par l'odeur de la chair fraiche.

— Père, vois donc l'ours ! fit l'enfant sans trop s'effrayer et en désignant du doigt l'animal commençant à gravir la berge escarpée, d'une allure qui dénotait le vide de son ventre.

— Monte à ce sapin, et quand tu seras en haut tiens-toi bien et n'aie pas peur, petiot, dit le bûcheron.

Gasparo grimpait comme un chat sauvage, quant à la peur c'était un sentiment inconnu pour lui; en quelques secondes il fut à son poste au sommet du sapin, se demandant ce que son père allait faire et tout prêt à prendre une leçon qui pourrait lui servir plus tard.

Le bûcheron pour toute arme n'avait que sa hache, il en examina le taillant puis la replaça à ceinture et s'élança à son tour sur le sapin aux côtés de son fils.

L'ours était au pied de l'arbre et en faisait le tour en poussant de petits grognements joyeux, comme s'il se fût dit :

— Maintenant vous ne pouvez plus m'échapper ; je n'ai qu'à allonger la patte pour vous prendre.

— Père, comme il est gros ! s'exclama Gasparo.

— Oui, je le reconnais, c'est le grand ours.

— Mais comment vas-tu t'y prendre pour le tuer?

Gasparo ne doutait pas un instant que son père ne tuât le monstre.

— Tu le verras; mais tu peux être certain de te régaler ce soir d'un des pieds de ce trouble-fête.

Pendant ce court dialogue, l'ours s'était décidé enfin à l'assaut, et, la disposition des branches du sapin aidant, il y montait comme sur une échelle.

Il n'était plus qu'à un mètre au-dessous du bûcheron, celui-ci se tenait accroupi les deux pieds sur la même branche; de sa main gauche il se cramponnait à une branche supérieure, de la droite il dégaina sa hache, et son regard chercha d'avance l'endroit où il frapperait son ennemi quand celui-ci arriverait à portée.

Si certain qu'on soit du résultat d'une pareille chasse, on conviendra qu'il faut un grand sang-froid pour l'exécuter. On n'a qu'un coup à frapper, si on le manque on est perdu !

Gasparo père ne manqua pas le sien. Quand l'ours posa une de ses pattes de devant sur la branche choisie par le contrebandier, celui-ci abattit sa hache d'un coup vigoureux; la branche et la patte de l'ours tombèrent en même temps. L'ours poussa un rugissement terrible; ce fut le dernier. Aussi gêné pour descendre que pour monter, avant qu'il n'eût pris un parti, un second coup de hache lui ouvrait le crâne, il roula à terre. Le grand ours était vaincu et mort.

Le père et le fils descendirent de l'arbre, et en cherchant à l'endroit où le monstre leur était apparu, ils découvrirent sa tanière.

— Tu vois cette grotte, dit le père à son fils, personne ne la connait, elle nous servira pour notre contrebande, ainsi tâche de ne pas en bavarder.

Gasparo, son fils et ses amis gardèrent le secret. Ce ne fut qu'en 1847 qu'un hasard fit découvrir la grotte à un voyageur. Cette découverte expliqua les mystérieuses disparitions du grand ours, dont quelques vieillards se souvenaient encore. On lui donna le nom de son premier habitant.

Après avoir dit que Gasparo père et fils furent presque portés en triomphe en récompense de leur victoire, revenons à la grotte où nous avons laissé Josepha.

Cette grotte, l'hiver, ou lors de la fonte des neiges, quand le torrent roulait en grondant ses eaux furieuses, était complètement inondée; l'été, l'eau venait à peine baigner son seuil étroit et que cachait complètement un réseau de lianes, de lierres et de viornes. Les contrebandiers initiés au secret de la grotte, écartaient pour passer ces broussailles, comme ils eussent fait d'une tapisserie. La grotte était spacieuse, d'ailleurs, et, comme pour mieux se prêter aux besoins de ceux à qui elle servait, elle avait une seconde issue dans la forêt, issue que les contrebandiers avaient su rendre introuvable en la masquant du tronc d'un arbre mort, duquel on sortait comme d'une sorte de placard.

Pour plus de sûreté, Gasparo et ses compagnons avaient encore creusé des fosses dans lesquelles ils pouvaient faire disparaitre leurs armes, leurs marchandises, et, au besoin, se cacher eux-mêmes.

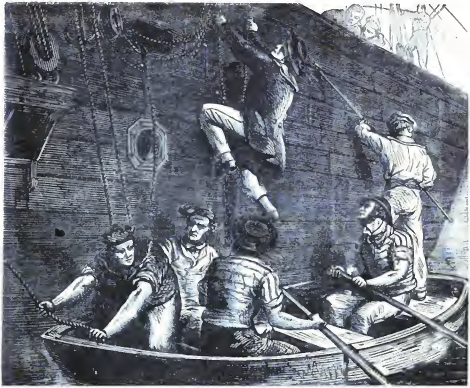
Comme la contrebande dans les Pyrénées ne se fait pas l'hiver, parce que tous les passages sont interceptés par les neiges, la grotte était justement libre au moment où elle pouvait être utilisée.

Josepha, en arrivant dans sa retraite, commença par se débarrasser de ses marchandises qu'il cacha dans une des fosses dont nous avons parlé, puis il s'étendit sur un peu de paille jetée dans un coin, et finit par s'endormir, après avoir pensé longtemps, et non sans inquiétude, à Gasparo qui lui avait dit :

— Je te rejoindrai dans la nuit à la grotte de l'Ours, ou je serai tué.

Vers minuit, Josepha fut réveillé par un bruit de broussailles, un contrebandier doit avoir le sommeil léger; quelqu'un entrait dans la grotte. Etait-ce Gasparo?

Josepha n'eut pas le temps de s'en assurer, Roland le ca-



ressait déjà en bondissant. Au lieu de retourner à la maison, comme le lui avait ordonné son maitre, Roland avait trouvé bien simple, et surtout beaucoup plus court, d'aller à la grotte voir s'il n'y trouverait pas quelqu'ami.

L'arrivée de Roland tranquillisa un peu Josepha. Il savait que si Gasparo avait été tué, Roland se serait fait massacrer sur le cadavre de son maitre.

Mais la nuit se passa sans ramener le contrebandier. Si Josepha eût pu soupçonner les sinistres projets que formait en ce moment son ami, bien certainement que le lendemain il l'eût détourné de leur exécution.

Le lendemain, au lever de l'aurore, Josepha siffla Roland et quitta la grotte, sans emporter aucune marchandise; il craignait, qu'en raison de l'affaire de la veille, le pays ne fût partout surveillé. Il partait avec l'intention de se rendre au domicile commun, c'est-à-dire près de Saint-Pé, où il demeurait depuis deux ou trois ans avec son inséparable.

De toute nécessité il devait passer sur le vieux pont du Gave, il n'y avait que celui-là pour traverser le torrent; il était donc forcé de s'arrêter sur le théâtre où le crime avait été commis.

Quand Josepha fut arrivé à un kilomètre du pont, il fut fort étonné de voir Roland bondir tout d'un coup en aboyant avec fureur. Enfin, le chien partit comme une flèche à travers le bois, Josepha, quoiqu'en courant, ne put le suivre que de loin. Pour son malheur, il devait toujours arriver trop tôt.

Les deux victimes étaient encore dans la position que nous avons dite, étendues l'une sur l'autre et presque face contre face dans une mare de sang. A côté de la main de l'Anglais, un pistolet déchargé qui lui avait sans doute servi à se venger de son assassin; quant à Gasparo, il serrait encore dans sa main crispée son poignard.

C'était un spectacle hideux!

Insoucieux de s'expliquer comment les choses s'étaient passées, et surmontant l'horreur qu'il éprouvait, Josepha ne songea qu'à s'assurer s'il n'avait bien que deux cadavres sous les yeux.

A première vue, il jugea Gasparo perdu. Le contrebandier était horriblement blessé à la tête; il passa alors à sir Edward, laissant Roland lécher le visage de son maitre. L'Anglais pouvait n'être que blessé; Josepha s'agenouilla dans le sang, sans remarquer qu'il en couvrait ses vêtements et ses mains, et se mit en devoir de s'assurer si le cœur de celui qu'il espérait sauver battait encore.

En ce moment, Roland fit entendre un grondement menaçant; Josepha releva la tête. Il vit à cinq pas de lui deux douaniers, l'un le tenait couché en joue avec sa carabine.

— Si tu fais un mouvement, cria l'autre douanier à Josepha, tu es mort.

Roland gronda plus fort.

Roland, le compagnon de Gasparo, le brave chien qui portait les cicatrices de sept ou huit blessures reçues dans différents combats, Roland ne devait pas porter les douaniers dans son cœur; si ce n'eût été la préoccupation que lui causait l'état de son maitre, il n'eût certes pas laissé les deux douaniers s'approcher si près de Josepha sans leur courir dessus. Aussitôt qu'il les vit, supposant sans doute que c'étaient eux qui avaient tué son maitre, il s'élança d'un bond furieux sur le premier qui s'avançait avec deux pistolets dans les mains, et le saisit à la gorge avant qu'il n'eût prévu cette soudaine et furibonde attaque.

Le malheureux lâcha successivement ses deux coups de pistolet presque au hasard, et ne fit que blesser Roland légèrement. Aussi fort, aussi redoutable qu'un ours des montagnes, le chien renversa son ennemi à demi étranglé à terre; le second douanier ne savait que faire: craignant que Josepha ne profitât de ce moment pour s'échapper, il n'osait porter secours à son camarade; d'un autre côté, la crainte de tuer ce dernier l'empêchait également de tirer sur le chien.

Il prit un moyen terme:

— Rappelle ton chien! cria-t-il à Josepha, ou je te brûle la cervelle.

Non par crainte, mais par humanité, le contrebandier céda; il cria en grossissant sa voix à chaque appel:

— Roland!... Roland!... Roland!... ici, ici bien vite!

Ce ne fut qu'à la troisième sommation que le chien se décida à obéir; à regret, il vint en rampant et l'oreille basse à Josepha. Mais le douanier, qui n'attendait que cet instant, fit feu sur Roland, et le brave chien roula auprès du maître qu'il avait si vaillamment défendu.

Alors, le douanier rejeta son fusil, mit précipitamment le sabre à la main et se rua sur Josepha qu'il saisit au collet, en lui disant:

— Au nom de la loi, je vous arrête.

Josepha n'avait pas même eu l'idée de fuir; pouvait-il supposer qu'on l'arrêtât parce qu'il essayait de porter secours à deux malheureux? il ne songea pas davantage à se défendre, seulement il arrêta un regard étonné sur le douanier, en lui disant:

— Vous m'arrêtez! pourquoi?

— Vos juges vous le diront...

Ce mot: *vos juges*, éclaira subitement l'esprit de Josepha, surpris, couvert de sang, auprès de deux cadavres; on le soupçonnait d'un double crime. La présence de Roland, la scène de la veille, dont il ignorait cependant les sanglants détails; ses antécédents fâcheux, achevaient de jeter de sinistres couleurs sur la situation.

Il se vit perdu, et cependant il se laissa arrêter sans faire la moindre résistance.

Le douanier terrassé par Roland, quoique assez gravement blessé à la gorge, s'était relevé:

— Où le conduisons-nous? s'écria-t-il.

— Au plus près, à Saint-Pé.

— Mais comment faire? ces cadavres...

— Oh! pour ceux-là ils ne s'en iront pas; et pour que le prisonnier ne nous échappe pas, conduisons-le tous deux, une demi-heure nous suffit pour le mettre sous bonne garde, et revenir ici avec deux ou trois paysans qui relèveront les corps.

Ce projet fut exécuté, et vingt minutes plus tard, Josepha, les fers aux pieds et aux mains, était enfermé dans un cabanon de la prison de Saint-Pé. Pour plus de sûreté, un gendarme, le sabre nu à la main, gardait la porte du cabanon.

Chose étrange, quand on retourna au vieux pont pour enlever les cadavres, celui de Gasparo avait disparu, et jamais on n'entendit reparler du terrible contrebandier. On pensa, si impossible que parût la chose, qu'un ours affamé et attiré par l'odeur du sang, s'était risqué à descendre jusqu'au vieux pont et avait emporté le corps fraîchement tué dans la montagne.

Josepha fut transféré à Tarbes, son procès fut instruit, il fut jugé aux assises suivantes. Rien, pas le moindre témoignage en sa faveur; tout, au contraire, contre lui: le malheureux fut condamné à l'unanimité, la peine de mort fut prononcée contre lui; et son pourvoi en commutation de peine rejeté.

Il fut exécuté à Tarbes, le 26 octobre 1825. Son fils avait alors sept ans. Que devait devenir le fils du supplicié au milieu d'une société qui a le tort de faire rejaillir sur le fils les fautes du père? C'est ce que nous nous réservons de vous apprendre.

Le jour même de l'exécution de Josepha, M. Francis, comte de Mériaval, épousa la belle et riche mademoiselle de Palami.

Ce jour fut encore marqué par un événement inexplicable, et qui resta longtemps inexpliqué. Un des garçons de Gasparo disparut mystérieusement, sans qu'on pût le retrouver. Cet enfant était juste du même âge que le petit Josepha.

Encore une fois, l'opinion publique mit cette disparition sur le compte de la voracité d'un maraudeur de la montagne.

Les ours et les aigles ont bon dos dans les Pyrénées!...

FIN DU PROLOGUE.

PREMIÈRE PARTIE

PAUL PIERREBUFF.

I

L'émérillon.

Que le lecteur veuille bien nous suivre dans cette vieille province de Normandie, que le voisinage de la mer et son commerce rendent à la fois si belle et si riche. N'est-ce pas dans ce pays plantureux que l'immortel chansonnier a fait régner son bon roi d'Yvetot de joyeuse et sarcastique mémoire? Entre tous les petits ports, toutes les villes coquettes qui se dressent, fières et pimpantes, sur les côtes de la Normandie Granville est peut-être la plus jolie que nous connaissions. La fertilité du pays qui l'environne, son industrie, lui donnent à la fois l'aspect d'un port et d'une ville manufacturière. Quant au paysage, nous ne le décrirons pas; depuis que les chemins de fer ont mis la Manche et Cherbourg aux portes de Paris, depuis l'invention des trains de plaisir, qui n'a vu le flux et le reflux, contemplé Cherbourg, Dieppe ou le Havre; qui n'est pas allé à Londres et ne s'est pas égaré, au risque de s'y rompre le cou, sur les hautes falaises d'où l'on domine l'immense et sublime spectacle de la pleine mer.

Un matin donc du mois de juin 1846, par un temps superbe, le promeneur qui se fût trouvé sur le port de Granville eût vu un petit lougre jeter l'ancre à l'écart de tout bâtiment et assez loin de la plage, comme si son commandant n'eût eu l'intention que de marquer là un temps d'arrêt. La manœuvre pour le mouillage fut exécutée avec une rare promptitude; en un instant les focs et la grande voile furent cargués, le navire entièrement paré, et bientôt le lougre se balança gracieusement sur ses ancres, comme ces jeunes et folles danseuses que la musique de l'orchestre enlève et transporte déjà, avant que le signal de la valse ne soit donné.

C'était une jolie coquille de noix que le nouvel arrivant, propre, coquette, bien tenue, mirant son élégante silhouette dans un flot transparent, on éprouvait du plaisir à la voir; cependant, sur un examen plus détaillé, l'observateur se fût demandé à quelle nation appartenait ce lougre, et dans quel pays il avait été construit; il n'avait ni la rotondité, ni la hauteur de l'avant des bâtiments du Nord; mais il n'avait pas non plus cette carène élancée des tartanes ou des balancelles du Midi, sa taille était celle d'un caboteur; il se présentait sous le pavillon français, et portait ce nom: l'*Émérillon*. Par hasard, quelque oiseau de proie l'avait-il tenu sur les fonts de baptême?

Ses deux mâts étaient hauts, fins, et avaient cette flexibilité que les Américains affectionnent, ses enfléchures étaient raides et bien tendues, ses bordages un peu élevés, de façon à cacher le pont, on eût dit les remparts d'une forteresse, ses agrès, ses cordages, tous était rangé comme sur un vaisseau école, pas un bout de grelin ne pendait au hasard.

Quant à sa manœuvre, s'il fallait en juger sur la manière dont le mouillage s'était opéré, on devait supposer qu'elle était dirigée par un véritable loup de mer commandant à un équipage de marins consommés. La patache de la douane, qui se détacha du rivage pour aller reconnaître ce nouveau venu, revint sans que rien, dans son allure, indiquât qu'elle venait de faire la moindre découverte suspecte.

Imitons la patache, et quitte à sentir la serre de l'oiseau de proie, transportons-nous à bord de l'*Émérillon*.

Le pont était presque désert. Quelques matelots au torse vigoureux, aux membres robustes y reposaient seuls, paresseusement étendus comme des lézards au soleil, en fumant leur pipe sans même jeter un regard d'envie vers la plage; le timonier, debout près de la barre du gouvernail, regardait, lui, de temps à autre, le patron qui se promenait à l'arrière, comme absorbé dans ses réflexions et son regard semblait dire alors :

— Que diable sommes-nous venus faire ici ?

Le patron du lougre était de haute taille ; il pouvait avoir cinquante ans ; mais à sa tournure, au moindre de ses mouvements, on devinait tout de suite que les années avaient laissé à cet homme la force, la vigueur et l'agilité de la jeunesse. Un front haut, de grands yeux gris-vert et pleins d'éclat, un nez aquilin, un teint bruni, une forte barbe, d'épais sourcils, de longs cheveux encore parfaitement noirs, donnaient à sa figure l'aspect le plus mâle et le plus énergique qu'on puisse imaginer. Son vêtement simple, large, sombre et sévère s'harmoniait parfaitement avec l'expression de sa physionomie.

Cet homme s'appelait ou se faisait appeler Paul Pierrebuff; en réalité c'était Gasparo l'ancien contrebandier, l'assassin de sir Edward. Le lecteur saura bientôt comment Gasparo s'était relevé de ses blessures ; mais désormais nous n'appellerons le marin que par son nouveau nom de Pierrebuff ; dont nous allons vous esquisser, d'après les bruits qui couraient sur lui, la biographie.

Pierrebuff était d'abord reputé comme le meilleur pilote de la côte ; on prétendait que de Dunkerque à Nantes, peut-être même plus loin il n'y avait pas une rade, pas un port, pas une falaise, pas une roche, pas un banc de sable, pas un courant que ne connût Pierrebuff. Par la nuit la plus noire, par la plus affreuse tempête et fût-ce sur les mauvais parages de la côte qu'il exploitait depuis dix ans, on assurait qu'il était capable de sauver son lougre ; tout haut, enfin on disait le plus grand bien de Paul, qui, cent fois, au péril de sa vie, avait guidé et ramené au port des navires qu'on considérait comme perdus et c'était vrai. Tout bas, et derrière lui, on pensait et on disait que c'était un contrebandier et un pirate, que plus d'une fois, quand son lougre gagnait la haute mer, c'était pour attaquer quelque brick ou quelque goëlette, on disait encore, mais quand il était bien loin, qu'à terre ses matelots n'étaient que des voleurs et des bandits, qu'avec leur capitaine en tête ils avaient incendié et pillé telle ferme ou tel château isolés ; arrêté, assassiné, dévalisé tel voyageur. Ces bruits étaient-ils fondés ? C'est ce que nous saurons plus tard ; mais un fait certain c'est que bien des navires marchands n'eussent pas osé mettre à la voile, sachant l'*Émérillon* en rade derrière eux.

Pierrebuff connaissait-il les propos qui couraient sur son compte ? C'est probable, mais que lui importait ? Il possédait dans sa cabine un cadre renfermant au moins vingt médailles de sauvetage, tant en or qu'en argent, et il portait à sa boutonnière un vieux ruban rouge qui semblait destiné à être alternativement lavé par l'eau de la rafale et noirci par la fumée de la poudre. — Paul avait été décoré pour avoir sauvé, dans des circonstances très-périlleuses, une corvette de premier rang de la marine de guerre.

Quant à sa fortune, on savait que son navire lui appartenait, qu'il était marié et avait des enfants ; mais Pierrebuff n'avait jamais dit à personne où résidait sa famille, seul son second était au courant de ce secret.

Après une pause d'une heure environ, Pierrebuff porta un œil attentif sur la plage, puis, laissant échapper un geste d'impatience et de mauvaise humeur, tout en se rapprochant du timonier :

— Le Warleck, quelle heure ? demanda-t-il.

— Dix heures, mais sans vous commander, capitaine, pourriez-vous me dire ce que nous faisons ici, par une belle brise aussi carabinée que celle qui se joue dans nos enfléchures ?

— Tu le vois, nous attendons.

— Ce n'est pas un chargement, toujours.

— Non, c'est une recrue.

— Un nouveau matelot ?

— Je ne sais pas ; peut-être ne sera-ce qu'un passager.

— Un passager ! s'écria le Warlek au comble de la stupéfaction.

— Oui, un passager, reprit Paul d'un ton rude, que vois-tu d'extraordinaire à cela ? et qu'as-tu à dire ?

— Rien, capitaine.

— Mais enfin ?...

— Eh bien ! dame, je suppose... je suppose que vous ne connaissez pas celui que vous allez embarquer.

— Non, je ne le connais pas, je ne sais même pas son nom et je ne l'ai jamais vu.

Cette fois, le vieux timonier hocha la tête d'un air qui signifiait bien des choses peu flatteuses pour Pierrebuff.

— Voyons, vieux marsouin, reprit ce dernier que son impatience mettait en veine de s'emporter contre quelqu'un, aurais-tu la prétention de croire que je deviens fou et que je ne sais pas ce que je fais ?

— Voulez-vous que je vous parle franchement, capitaine ? répondit le Warlek en croisant froidement les bras sur sa large poitrine.

— Parle.

— Eh bien ! ça m'en a tout l'air que vous perdez l'esprit en effet.

Sans répliquer, Pierrebuff allait tourner le dos à son second, mais celui-ci le retint par le pan de son caban.

— Encore un mot, capitaine.

— Un seul, et dépêche.

— C'est un conseil.

— Donne-le donc vite.

— Méfiez-vous de prendre à bord le rat qui fait un trou dans la quille du bâtiment, tant et si bien qu'un beau jour la coquille de noix dit bonsoir aux amis.

— Que veux-tu dire ?

— Un inconnu peut nous trahir.

— Eh bien ! après ?...

— Après, après... et le Warlek commença à se gratter le front, signe évident chez lui d'une forte préoccupation.

— Tiens, tu déraisonnes, vieux, reprit le capitaine, et au lieu de te fourrer de sottes chimères dans la tête, tu ferais bien mieux de voir cette barque qui vient sur tribord, de la héler, et de lui demander à qui elle en a ; on dirait qu'elle cherche quelque chose.

Ainsi que venait de le dire Pierrebuff, un canot s'avançait à tribord de l'*Émérillon* : il avait d'abord paru hésiter en approchant du lougre, puis, prenant son parti, il arrivait à force d rames.

Ce canot était monté par deux matelots pêcheurs ; un jeune homme tenait le gouvernail ; quand il fut à quelques brasses du lougre, il rangea doucement son esquif près du flanc du navire.

— Que veut-on du canot ? demanda le Warlek.

— Parler au capitaine de l'*Émérillon*, répondit le jeune homme de la barque.

— Mon inconnu, fit Pierrebuff.

— Le rat, murmura le Warlek.

— Fais monter, ordonna le capitaine.

On jeta un cordage dans le canot, en deux bonds le jeune homme fut sur le pont.

— Dans tous les cas, le gaillard a le pied marin, grommela le vieux timonier. S'il est du métier, raison de plus pour ne pas s'y fier ; mais avant qu'il ne dévide nos écheveaux, nous lui donnerons du fil à retordre.

Pendant que le Warlek se parlait ainsi à lui-même, Pierrebuff était allé au-devant de l'inconnu.

— Monsieur, lui dit ce dernier, vous savez...

— Je ne sais rien, interrompit le capitaine ; mais vous êtes recommandé par une personne qui m'est chère ; il suffit.

— Je puis donc me considérer ici comme le bienvenu ?

— Oui.

— J'y servirai comme marin ?

— Vous y commanderez après moi.

— Oh ! monsieur.

— C'est entendu.

Et Pierrebuff fit signe au canot de regagner le rivage, l'étranger n'avait plus aucun moyen de quitter l'*Émérillon*.

— Maintenant, mon vieux Warlek, reprit le capitaine en se retournant vers son second, tu peux profiter autant que tu voudras de cette belle brise carabinée dont tu parlais tout à l'heure : commande l'appareillage, déroule de la toile, et surtout que nous ne couchions pas ici ce soir.

Cet ordre donné, le capitaine fit descendre dans sa cabine l'inconnu, afin de pouvoir causer plus commodément.

D'un coup de sifflet, Warick appela ses douze matelots sur le pont, et une demi-heure plus tard, l'*Émérillon* n'apparaissait plus à l'horizon que comme l'aile blanche d'un oiseau de mer.

II.

Les deux lettres.

La position de l'inconnu et de Pierrebuff vis-à-vis l'un de l'autre était assez singulière, ils ne s'étaient jamais vus, ou s'ils s'étaient vus, il y avait si longtemps qu'ils s'étaient certainement oubliés. Celui-là était recommandé à celui-ci par une personne que le capitaine de l'*Émérillon* connaissait seul. L'inconnu avait été poussé au rendez-vous par une simple lettre anonyme dont il ne pouvait cependant contester la bonne intention.

C'était un jeune homme de vingt-cinq ans que cet étranger, un jeune homme qui n'avait en lui rien de ce que les romanciers prêtent généralement à leurs héros sous les rapports physiques. Sans être un Adonis, ce n'était pas non plus un Quasimodo. Ce qui équivaut à dire qu'il n'était ni mieux, ni plus mal que tout le monde. A son front haut, large et toujours couvert d'un nuage de mélancolie, on comprenait pourtant qu'il avait déjà connu le malheur. Une sorte de souffrance cruelle et latente dominait dans l'expression de sa physionomie; mais une souffrance qui ne devait pas prendre sa source dans le remords. Il avait l'air doux; sa parole était mélodieuse, ses manières étaient distinguées, son costume, sinon élégant au moins convenable.

Quel contraste entre Pierrebuff et son futur second !

Tous deux s'observèrent un instant, puis le regard de l'étranger, après avoir erré sur les parois de la cabine, s'arrêta sur un vieux caban bleu de ciel accroché à un clou.

— Vous regardez cette loque, fit Pierrebuff, en auriez-vous entendu parler?

— L'anonyme qui me recommande à vous m'en a dit deux mots dans sa lettre.

— Comment, on vous a parlé de mon caban d'abordage ? s'écria précipitamment Paul.

Le mot *abordage* fit faire un soubresaut à l'inconnu; et il se demanda soudain sur quel genre de navire il était réellement.

Alors il se souvint d'avoir remarqué, en approchant du navire, cette cambrure de carène, cette exiguïté de formes, cette ténuité des mâts qui devaient permettre à l'*Émérillon* de donner la chasse au plus fin voilier, et de fuir avec succès devant un croiseur de l'État. Puis la propreté, la tenue du bord étaient toute militaires; les matelots, c'était facile à voir, avaient plus l'habitude de se trouver en face d'une pièce de canon que d'un ballot de marchandises. Enfin le navire ne portait ni chargement, ni passagers, et certains panneaux habilement rapportés, et dont les jointures eussent échappé à tout autre œil qu'à celui d'un marin, semblaient bien être les sabords de canons invisibles, les embrasures de la flottante redoute.

On conviendra qu'un pareil état de choses devenait inquiétant pour un homme qui sortait de l'école de Lorient. Un officier de la marine de guerre, que l'État pouvait rappeler à tout instant, se faire écumeur de mer ! Dans toutes les nations c'eût été se mettre dans un cas pendable. En France, on se contente de fusiller, c'est moins dégradant, et peut-être moins douloureux; mais le résultat est le même.

L'inconnu réfléchissait donc; il essayait vainement de repousser les soupçons qu'avait soulevés ce mot *abordage*, il se disait : « Ce marin, qui a mérité la croix, ne saurait être un corsaire ! »

Pierrebuff, qui lisait dans la pensée du jeune homme comme dans un livre ouvert, restait impassible, attendant une question pour s'expliquer, comme un maître d'escrime attend la première *botte* de son élève pour la parer.

L'inconnu se décida enfin.

— Pardonnez-moi, monsieur, dit-il, auriez-vous la bonté me dire quel genre de cabotage ou de transport vous fait

— Je ne fais ni l'un, ni l'autre.

— Mais, alors?...

— Alors, monsieur, reprit Pierrebuff froidement, quoique avec une exquise politesse, je vais vous dire ce que je puis strictement vous dire sur moi et sur mon navire. Ce que nous faisons, mes hommes et moi, est un secret entre Dieu et nous. Une seule personne, celle qui vous a recommandé, connaît ce secret, et c'est tout...

— Mais, monsieur, dit l'aspirant peu satisfait d'une telle explication.

— Vous pensez peut-être que je fais la piraterie? continua Pierrebuff.

— Dame !...

— Que m'importe, après tout, ce que vous pensez ! s'écria le capitaine d'un ton moins poli.

Une légère rougeur monta aux joues et au front du jeune homme; mais elle ne fit qu'y passer; il reprit avec le plus grand calme :

— Enfin, monsieur, avant de vous prêter mon concours comme second, il m'importe, à moi, de savoir à quel métier se livre le bâtiment sur lequel je m'engage.

— Pensez ce que vous voudrez, encore une fois; et, si vous voulez, considérez-vous comme un simple passager à mon bord.

— Comme simple passager... du tout. J'entends, au contraire, retourner immédiatement à terre.

— Impossible, nous en sommes trop loin, et j'ai des affaires ailleurs.

— Alors, monsieur, enfermez-moi dans cette cabine, laissez-y une paire de pistolets, que je puisse me brûler la cervelle, aussitôt que j'aurai acquis la certitude que je suis sur un corsaire.

Cette phrase fut dite avec un froid et sombre désespoir.

Pierrebuff devina-t-il ce qui se passait dans le cœur de l'inconnu ? Quoi qu'il en soit, il arrêta sur lui un regard attendri et lui dit en jetant une lettre sur la table près de laquelle avait eu lieu l'entretien :

— Enfant, je ne puis m'expliquer, mais lisez cette lettre qui vous recommande à moi ; quand vous aurez vu la signature, vous saurez si Paul Pierrebuff est un contrebandier ou un pirate et si vous devez monter sur le pont lui donner un coup de main; car, à la couleur du ciel, et à la façon dont s'est levé le soleil, je gagerais que la journée ne se passera pas sans que nous essuyions un grain.

Sur ces mots, Pierrebuff sortit et monta près du timonier.

Le jeune élève était resté dans la cabine, fort étonné de l'aventure; et tournant et retournant dans ses mains la lettre que lui avait laissée le capitaine. Lirait-il cette lettre? Ne la lirait-il pas? La lire, n'était-ce pas en quelque sorte montrer qu'on doutait de la parole du marin. D'un autre côté, la curiosité, son intérêt même l'excitaient...

Cédant à ces derniers sentiments il ouvrit la lettre et lut ce qui suit :

« A M. Pierrebuff, capitaine de l'*Émérillon*.

« Vous vous trouverez, je vous prie, à Granville le 7 juin courant, vous mouillerez votre bâtiment au large de façon à le faire facilement reconnaître. De neuf heures à onze heures du matin, vous recevrez un jeune homme de vingt-cinq ans à votre bord; traitez-le comme s'il était votre fils.

« Ce jeune homme sort de l'école de Lorient, où il jouissait d'un excellente réputation; un duel avec le fils d'un grand personnage qu'il a blessé grièvement a été cause de son exclusion. Il n'a aucune ressource. Comme il ne veut pas abandonner la carrière qu'il a choisie, je vous l'envoie, apprenez-lui le métier que vous connaissez si bien, fortifiez-le jusqu'à ce que nous puissions le faire passer capitaine au long cours.

« Je ne puis, ni ne dois vous en dire davantage; il vous fera lui-même les confidences qu'il jugera convenables. Donnez-moi de temps à autres de ses nouvelles. Votre fils se porte bien, on est content de lui.

« Votre sœur en Jésus-Christ

« Ursule. »

Sœur de Saint-Vincent-de-Paul, supérieure de l'hospice maritime de Lorient. »

Que penser de cette singulière recommandation. L'inconnu comprit tout de suite que Pierrebuff n'était pas ce qu'il avait d'abord pensé. Toute relation n'était-elle pas impossible entre une sœur de charité et un pirate? Au timbre de la poste il vit que le capitaine de l'*Emérillon* avait reçu la lettre à Dunkerque. De plus, l'écriture de cette lettre était bien identique avec celle du billet anonyme qu'il avait reçu lui-même et qui ne contenait que ces mots :

« Monsieur,

« Trouvez-vous le 7 juin courant à Granville, de neuf à onze heures du matin. Cherchez sur la rade le lougre l'*Emérillon*, un emploi selon vos goûts vous attend sur ce bâtiment. On s'occupera de vous. Votre nouveau capitaine ne sait même pas votre nom, vous ne lui direz de vos affaires que ce que vous voudrez bien.

« Espérance et courage. »

Cette comparaison faite, l'inconnu monta sur le pont sans hésiter, il était enfin bien décidé à servir de second au capitaine de l'*Emérillon*.

Préoccupé de sa situation il n'avait pu remarquer jusque-là que la prédiction de ce dernier, concernant le temps, commençait à se réaliser; le navire, obéissant à un mouvement très-prononcé de tangage, filait ses douze nœuds à l'heure avec un vigoureux vent-arrière qui menaçait de tourner à chaque instant; mais qu'importait à Pierrebuff? Il ne suivait aucune direction distincte, semblant au contraire flairer et chercher une aventure. Était-ce une proie à saisir ou un sauvetage hardi à opérer? Nul autre que lui n'eût su le dire.

Paul, enveloppé dans son vieux caban bleu, se promenait pensif sur le gaillard d'arrière. Son regard sondait l'horizon qui s'assombrissait de plus en plus illuminé de temps à autre par de fauves éclairs; la tempête était loin encore, mais sur mer elle marcha à pas de géant.

— Je crois que nous danserons furieusement dans deux heures, fit Paul à le Warlek.

— C'est aussi mon opinion, repartit le vieux marin en retirant de sa bouche une pipe magnifiquement culottée; mais ce n'est pas cela qui me tourmente, on en a vu bien d'autres, mordieu!

Le Warlek se gratta l'oreille, on sait ce que cela signifiait chez le timonier.

— Et qu'est-ce qui te tourmente?

— Et votre jeune homme, ce blanc-bec?

— Ce blanc-bec sera second à bord de l'*Emérillon!* dit sèchement Paul Pierrebuff.

La foudre tombant tout à coup sur le navire n'eût pas fait plus d'effet sur le Warlek que la réponse du capitaine; d'étonnement il laissa tomber sa pipe qui se brisa en miettes.

— M'as-tu compris? continua le capitaine.

— Pas bien.

— Faut-il répéter?

— Non, répliqua le vieux marin d'un air sombre.

En ce moment l'inconnu arrivait sur le pont. Pierrebuff alla au-devant de lui.

— Eh bien! qu'avez-vous décidé.

— Je suis tout à votre service.

Et l'ancien élève tendit la main au capitaine; une cordiale étreinte scella ce simple traité; puis Paul reprit la lettre de sœur Ursule que son second lui présentait.

— Et maintenant, dites-moi, êtes-vous assez marin pour conduire l'*Emérillon* pendant la tempête qui se prépare?

— Je ferai de mon mieux.

— C'est qu'à mon bord, tous ces vieux matelots savent leur métier; et, en entrant aujourd'hui en fonctions, si vous pouviez débuter par un coup de maître ce serait d'un bon effet.

— Mettez-moi à l'épreuve.

— Dans tous les cas je serai là.

— Mais où allons-nous?

— Partout et nulle part; nous en recauserons suivant ce qu'ordonnera le vent.

— Quel homme bizarre! murmura l'élève pendant que Pierrebuff disait à le Warlek :

— Un coup de sifflet pour réunir tout l'équipage sur le pont, j'ai deux mots à lui dire.

Le Warlek obéit. Deux minutes plus tard, douze matelots étaient rangés sur deux lignes à tribord et bâbord. C'étaient tous de rudes gaillards au teint bronzé, à la carrure robuste; presque tous avaient une ou deux cicatrices sur la figure. « Des grouins, comme disait Pierrebuff, qui avaient fait plus d'une fois connaissance avec une hache ou un sabre d'abordage. »

Un silence solennel régnait à bord; on n'entendait que le déferlement de la lame et la voix aigre du vent.

— Matelots et compagnons de l'*Emérillon*, dit le capitaine d'une voix sonore, je vous présente mon second, ici à mon côté; à partir d'aujourd'hui, vous lui obéirez et lui serez aussi dévoués qu'à moi-même.

Prévenus par le Warlek, les matelots firent entendre un murmure désapprobateur.

— Qu'est-ce? reprit Pierrebuff en promenant lentement son regard d'aigle autour de lui. S'en trouve-t-il parmi vous qui aient envie de ne jamais revoir madame la terre!

Le silence se fit de nouveau, Paul reprit :

— Pour que nous puissions juger notre nouveau camarade, je lui confie la direction de l'*Emérillon* pendant le grain que nous allons essuyer. Chacun à son poste et surtout pas de mauvais vouloir; je veille.

L'équipage tout entier s'inclina.

— Sur ce, monsieur, votre nom, demanda Pierrebuff au jeune élève, afin que je sache comment vous appeler?

— Josepha, capitaine.

Pierrebuff devint livide; son émotion était si grande qu'il fut forcé de s'appuyer contre le bastingage pour se soutenir.

Josepha! quel nom avait frappé son oreille!

III

De Gasparo à Pierrebuff.

Paul Pierrebuff fut quelques instants avant de se remettre, puis d'une voix altérée :

— De quel pays êtes-vous? demanda-t-il au jeune homme.

— Je suis Béarnais, capitaine; — mais vous semblez ému; auriez-vous connu ma famille?

— Oui, répondit Paul. Vous êtes bien de Saint-Pé?

— Oui.

— Votre père était contrebandier?

— Malheureusement! Aussi, puisque vous connaissez la fin tragique de mon père, ne serez-vous pas étonné de la répugnance que j'éprouvais, en entrant ici, en me croyant à bord d'un contrebandier ou d'un pirate.

— Grâce à Dieu! je ne suis ni l'un ni l'autre. Enfin, brisons sur cette conversation qui nous est pénible à tous deux; mais, croyez-moi, un jour viendra, et qui n'est peut-être pas éloigné, où vous absoudrez la mémoire de votre père d'un crime qu'il a expié si cher et dont il n'était pas l'auteur.

- Que dites-vous, monsieur?

— La vérité.

— La vérité! Oh! expliquez-vous alors

— Pas encore; car mon secret, c'est ma force, et ma force, c'est ma vengeance; mais, je vous le répète, un jour vous saurez tout. Espérez...

Josepha sentait qu'avec un homme comme Pierrebuff il était inutile d'insister; mais les paroles du capitaine l'avaient remué profondément, et quoiqu'il y eût vingt ans que le crime avait été commis, il songeait déjà à une réhabilitation, quand

Pierrebuff vint le tirer de ses réflexions en lui disant :

— Prenez garde ! le vent change, nous chassons trop à bâbord.

— Mais, où allons-nous? demanda pour la seconde fois Josepha, sortant de sa rêverie.

— Serrez le vent au plus près, de façon à nous tenir à portée des côtes, elles sont dangereuses; la tempête va devenir très-violente, nous pourrons peut-être faire un abordage.

— Un sauvetage, vous voulez dire?

— Pour moi, c'est même chose.

— Et votre lougre ?

— Dieu le conduit, et sœur Ursule prie pour lui et pour ceux qui le montent.

Sur cette réponse, Pierrebuff s'enveloppa dans son caban bleu, s'appuya sur le bastingage, et se laissa aller à ses réflexions, tout en ayant un œil sur la tempête et l'autre sur la manœuvre.

— Amenez deux ris dans la voile de misaine, et parez la grande voile. Amenez le foc ! commanda Josepha.

Ses ordres furent habilement executés, et l'*Émerillon* se redressa sur tribord, il serrait si bien le vent, qu'il conservait toujours la même distance de la côte; malgré la vague, un roulis et un tangage affreux, il courait avec une rare rapidité se jeter au fort de la tempête, et dans des parages où les côtes sont mauvaises : entre Saint-Malo et Saint-Brieuc.

Nous pensons que le moment est enfin venu d'apprendre au lecteur, comment Gasparo avait disparu du champ de carnage, après l'arrestation du pauvre Josepha, et par quel concours de circonstances il avait laissé exécuter son ami, et était devenu capitaine de l'*Émerillon* sous le nom de Pierrebuff.

Josepha, escorté de deux douaniers, en se rendant à la prison de Saint-Pé, croisa une très-modeste carriole, trainée par un pauvre bidet et conduite par un bon gros paysan de dix-huit ans qui avait fort bonne mine, mais que l'intelligence ne semblait pas embarrasser. Il était difficile de trouver une tête plus naïvement niaise que cette figure, celle du bon Piquelot, sorte d'idiot, d'*innocent*, que les sœurs de l'hospice de Pau avaient recueilli enfant. Piquelot était presque muet, les sons qui s'échappaient de sa bouche ne formaient qu'une sorte de grognement inintelligible; par signes il se faisait comprendre des sœurs et il les comprenait à peu près, c'était tout. Au demeurant, il était fort doux; il avait appris à faucher, à faner, il savait conduire un cheval; c'était plus qu'il n'en fallait pour l'utiliser dans un hospice, qui avait plus d'un point de ressemblance avec une métairie.

Ce jour-là, Piquelot ramenait deux sœurs de Saint-Sauveur, où elles étaient allées pour une affaire très-importante concernant la communauté. Sœur Ursule, la supérieure, était accompagnée de la sœur chargée de la pharmacie; qui, en toutes choses, et sans doute en raison d'une certaine instruction, lui tenait lieu de confidente et de secrétaire intime.

En passant près du vieux pont, les sœurs de charité virent un malheureux qui se trainait tout ensanglanté sur le pont; c'était Gasparo, qui déjà ranimé par les caresses de son chien, était revenu tout à fait à lui peu après le départ des douaniers et de Josepha; il essayait de s'éloigner du lieu où le crime avait été commis et de gagner quelque asile.

Les sœurs et Piquelot descendirent de voiture, et la supérieure interrogea Gasparo.

Les cadavres de sir Edward et de Roland étaient sur un sentier caché par l'épaisseur du taillis.

Le contrebandier, qui pouvait à peine parler, fit comprendre qu'en descendant la montagne il avait trébuché contre une racine d'arbre et qu'il était tombé très-violemment sur une pierre aigue et tranchante.

Quand on lui demanda s'il était du pays et où il fallait le conduire, désireux de s'éloigner d'une localité où il courait les plus grands dangers, il répondit qu'il était de Bayonne et qu'il ne connaissait âme qui vive dans le pays où il se trouvait; qu'il revenait d'Espagne, où il avait été conduire des chevaux pour le compte d'un riche particulier.

— Mais nous suivons la même route que ce malheureux, fit la supérieure; emmenons-le avec nous; il restera à l'hospice jusqu'à son rétablissement.

La sœur pharmacienne pansa de son mieux le blessé, et tout le monde aidant, Gasparo fut hissé dans la carriole. La peur de tomber entre les mains des douaniers lui avait donné la force de supporter cette douloureuse opération; mais aussitôt assis sur la banquette de derrière de la voiture, il s'affaissa et s'évanouit.

On mit onze heures pour arriver à Pau; le blessé était alors dans un état pitoyable. Pendant un mois il resta entre la vie et la mort; si bien que lors du procès du malheureux Josepha, il ne put rien en entendre dire. Du reste, ces événements firent peu de bruit; tout au plus en parla-t-on un peu dans les villes, et point du tout chez les saintes femmes renfermées dans l'hospice de Pau.

Guéri, Gasparo pensa à revoir sa femme, ses enfants et Josepha, aussi M. Francis de Mérinval, sur lequel, on l'avouera, il avait bien quelques droits comme vengeance.

Il se mit donc en route, voyageant seulement la nuit, avec de grandes précautions et sous un déguisement qui le rendait méconnaissable; la cicatrice encore fraiche de sa blessure le défigurait d'ailleurs entièrement.

Ce fut pendant une nuit obscure et orageuse que Gasparo frappa à la porte de sa maison. Une voix, — celle de sa femme, — lui cria :

— Qui est là? Qui que vous soyez, allez plus loin, cette maison est maudite.

Depuis que Marie avait perdu son enfant, son mari, depuis qu'elle avait appris la mort de Josepha, qu'elle devinait, d'instinct, innocent, elle était devenue presque folle de désespoir. Elle succombait lentement dans l'abandon.

— C'est moi, femme, fit Gasparo. Ouvre.

Marie ne reconnut pas la voix de son mari.

— Qui, vous?

— Moi, Gasparo.

— Lui! Oh! mon Dieu! s'écria la pauvre femme; lui, ici, mais il veut donc se faire prendre et mourir comme...

Elle s'était hâtée d'ouvrir, cependant.

Dépeindre l'impression des deux époux en se retrouvant est impossible. Ils s'aimaient encore comme au premier jour de leur mariage. L'émotion de Marie surtout tenait du délire, elle serrait dans ses bras celui qu'elle avait si longtemps cru mort.

Quand le premier mouvement d'expansion fut passé, Marie dit à Gasparo en cherchant à l'entrainer :

— Viens dans la chambre de Josepha; ici les enfants pourraient nous entendre, et la moindre parole inconséquente de leur part te perdrait.

— Mais Josepha, où est-il? demanda Gasparo.

— Comment, tu ne sais pas!... s'écria Marie terrifiée, — elle savait que son mari aimait tant Josepha. Elle redoutait de lui révéler la terrible vérité.

— Je ne sais pas quoi? dit Gasparo.

Et un soupçon, qui était cependant bien loin encore de la réalité, traversa son esprit.

— Viens donc, reprit Marie, et réunis tout ton courage.

Les deux époux étaient montés dans la chambre de Josepha; ils commencèrent par échanger un long regard, il semblait qu'ils eussent désiré se comprendre et s'expliquer sans parler.

— Eh bien, parleras-tu, Marie, dit enfin Gasparo d'une voix sourde.

— Oh! mon Dieu! que lui dire? murmurait Marie en sanglotant.

— Josepha est mort? reprit Gasparo, qui l'a tué, que je le venge?

— Qui l'a tué? Le bourreau.

— Le bourreau! répéta Gasparo épouvanté

— Oui, le bourreau.

— Mais comment cela? c'est impossible! Josepha était incapable de commettre un crime. Ce n'est qu'avec peine qu'il s'était décidé à faire la plus timide des contrebandes.

— Alors, dis-moi donc qui a tué cet Anglais il y a six mois, près du vieux pont de Saint-Pé?

Gasparo frissonna, il commençait à comprendre.

— C'est moi, répondit-il avec assurance; pardonne-moi cette mauvaise action, je venais de tuer deux douaniers; j'ai voulu faire notre fortune d'un coup, avant de nous expatrier.

— Etais-tu seul?

— Non, pour mon malheur.

— Josepha était donc avec toi?

— Non, je l'avais quitté, Josepha, depuis la veille. Celui qui était avec moi est le plus coupable de nous deux, et il vit, sans doute, et mon crime l'a sans doute enrichi! C'est lui qui m'a frappé pour se débarrasser d'un complice. — Oh! mais je le retrouverai! — Mais Josepha, achève?

— Eh bien, Josepha, par quel concours de circonstances, je l'ignore, fut trouvé sur le lieu où le crime avait été commis; arrêté, accusé, il a été jugé, condamné et exécuté.

— Mais il était innocent autant que l'enfant qui vient de naître! s'écria Gasparo en tombant anéanti sur un siége.

Pendant huit jours, à son tour, Gasparo fut comme fou, il voulait se livrer à la justice, tuer le bourreau, les juges, se laisser mourir de faim. Les projets les plus insensés lui traversaient l'esprit. La tendresse, la pitié de Marie le sauvèrent de son désespoir.

— Moi, l'assassin! s'écriait-il parfois avec rage, je vis, et lui, mon ami, mon frère, lui, l'innocent, il a payé mon crime de sa tête, son nom et sa race sont à jamais déshonorés!

Le neuvième jour, Gasparo semblait plus calme. Les quelques exhortations religieuses et morales que les sœurs lui avaient souvent adressées pendant son séjour à l'hospice devaient porter leurs fruits.

— Ecoute, Marie, dit-il à sa femme, je suis un misérable, un grand coupable, mes mauvais instincts, mes vues ambitieuses m'ont fait commettre ce crime affreux, qu'un malheureux a expié pour moi. Ce malheureux, je ne puis le rappeler à la vie... et je le regrette du fond de mon âme... pour le ressusciter, je donnerais mon sang et je subirais mille tortures, mais il est un moyen encore de réparer le passé... et ce moyen le voici : je fais serment d'employer le reste des jours que j'ai à vivre à sauver tous les gens en danger de mort qui se trouveront sur mon chemin.

— Mais tu succomberas à la peine.

— Tant mieux!

— Et moi, et tes enfants?

— Un infâme comme moi n'est plus digne de savourer les joies de la famille. Je vous laisse de quoi vivre à l'abri du besoin, il y a encore pour quelques milliers de francs de marchandises dans une des fosses de la grotte de l'Ours, tu sais où c'est, va les chercher et attends de mes nouvelles pour prendre une détermination, car tu ne peux rester dans ce pays où tout le monde doit te mépriser et te montrer au doigt.

— On m'appelle la veuve de l'assassin.

Gasparo fronça ses noirs sourcils, puis il courba tristement la tête comme s'il se fût dit : « C'est justice. »

— Une dernière recommandation, femme, reprit-il, aie bien soin surtout du fils de Josepha. Cet enfant doit t'être plus cher que tes propres enfants! les tiens peuvent souffrir de la faim, du froid, être mal vêtus, ce sont les enfants d'un assassin; lui, ne doit manquer de rien, c'est le fils d'un martyr, tu m'entends, Marie?

— Oui, je te jure de t'obéir; mais toi, que vas-tu devenir?

— Je ne sais, il faut que je consulte quelqu'un avant de prendre une décision.

— Qui?

— La personne qui m'a sauvé.

Depuis longtemps, Marie savait que Gasparo était inébranlable dans ses résolutions, elle se résigna en pleurant, et ne fit rien pour le détourner de son projet.

Le soir même, Gasparo jeta une chemise et un morceau de pain dans son bissac, prit son bâton de voyage, embrassa sa femme et s'éloigna à grands pas de la chaumière, sous le toit de laquelle le bonheur et l'amour lui avaient donné des heures si douces.

Il n'avait pas voulu revoir ses enfants pour s'éviter la douleur de s'arracher de leurs bras, peut-être aussi craignait-il de faiblir sous leurs caresses.

L'ancien contrebandier marcha toute la nuit, de nombreuses réflexions l'affermirent dans son projet, son serment, si périlleux qu'il fût à tenir, lui avait déjà mis du calme dans la conscience.

— Oui, se disait-il en s'approchant de l'hospice de Pau, désormais je serai honnête homme; ma vie sera un long sacrifice d'expiation, et puisse un jour la satisfaction que j'éprouverai d'avoir sauvé bien des malheureux, apaiser les remords que je ressens d'avoir été cause de la mort d'un innocent!...

A neuf heures du matin, Gasparo frappait à la porte de l'oratoire de la sœur supérieure, à laquelle il avait voué une affection et une reconnaissance sans bornes.

— Entrez! fit la sœur Ursule.

Et elle ne put retenir une exclamation de surprise en revoyant celui qu'elle croyait au seuil de sa famille.

— Que voulez-vous, Gasparo?

— Ma sœur, j'ai une confession bien pénible à vous faire, et un conseil à vous demander.

— J'écoute.

Gasparo raconta sa vie, ses malheurs, ses crimes et ses projets à sœur Ursule; il n'omit rien, et termina ainsi :

— Mon dessein ne m'a pas été inspiré, croyez-le bien, par la crainte de l'échafaud. Dites un mot, et je vais de ce pas me dénoncer au procureur du roi.

— Non, attendez...

La sœur supérieure se consulta avec plusieurs personnes sûres, et l'on décida qu'il était juste de pousser Gasparo dans la voie d'expiation et de repentir qu'il s'était décidé à suivre.

Quelques jours plus tard, Gasparo partait pour les Alpes, et bientôt il entrait comme aide chez les religieux du mont Saint-Bernard, dont l'héroïque dévouement est un sujet d'admiration pour l'univers entier.

Chez les religieux du mont Saint-Bernard, Gasparo fut magnifique d'héroïsme et de dévouement. Jeune, d'une intrépidité sans bornes, d'une constitution robuste, d'une force herculéenne, d'une agilité rare, habitué à la vie des montagnes, en deux années qu'il resta au couvent, il fit plus de sauvetages à lui seul que tous les révérends pères de la communauté. Il était dehors nuit et jour, accompagné de deux chiens de son choix, aussitôt que l'hiver avait étendu ses frimas sur les monts, on ne voyait presque plus l'infatigable chercheur au couvent. Combien de fois l'avait-on cru perdu, quand tout à coup il reparaissait avec un nouveau voyageur arraché par lui à la mort.

Quand les vieux moines lui reprochaient doucement de trop s'exposer et de ne pas prendre assez de repos, Gasparo leur répondait :

— Je suis un grand criminel et un grand coupable, ma vie ne m'appartient pas, elle est à Dieu et aux hommes.

On ne comprenait pas, car on ne savait rien là de l'histoire de Gasparo; mais on se taisait et on le laissait faire.

Un jour, il advint une aventure assez singulière au nouveau réfugié du Saint-Bernard; comme c'est de cette aventure que date la connaissance de Gasparo et de la Warick, nous croyons devoir la raconter au lecteur.

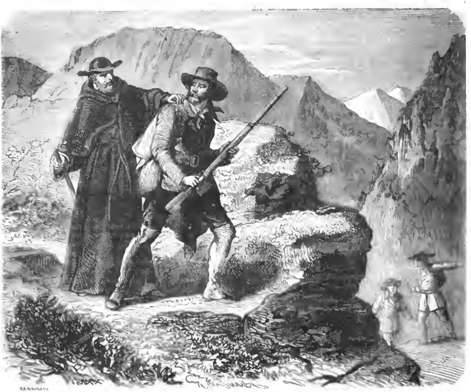
IV

Dans lequel la Warick commence à se montrer.

Quelques années avant l'époque où se passe notre récit, on ne parlait dans tous les départements du midi que de Gaspard de Besse, ce rude bandit qui s'était surnommé le *Justicier d'aventure*, et dont la mémoire rappelle ces terribles et sanglants exploits des Cartouche et des Mandrin. Gaspard s'était établi aux environs du village d'Oriolle; mais le lieu qu'il choisissait de préférence pour théâtre à ses déprédations, était les gorges d'Ollioules, la route de Toulon à Aix, presque à la porte de la première de ces deux villes. La forêt de Cuges située entre Roquevert, Aubagne et le Beausset, lui servait de repaire. La forêt de Cuges était vaste, bien boisée, très-accidentée, Dieu sait si le bandit et sa troupe savaient tirer parti de cette position. Pas un voyageur explorant le Midi, ou allant demander la santé au doux climat de la Provence, des îles d'Hyères ou de l'Italie, qui ne fût arrêté et dévalisé. Rarement Gaspard versait le sang, mais il faisait souvent des prisonniers qu'il gardait jusqu'à ce qu'on lui eût payé une forte rançon.

Cet homme était d'autant plus difficile à saisir, que les petits fermiers et les pauvres habitants de la campagne étaient pour lui contre l'autorité; chez eux, au besoin, il était toujours certain de trouver un asile.

Car ce n'était pas un vain titre, que son titre de Justicier d'aventure. Dans un but sans doute plus politique qu'humain,



le bandit ne s'attaquait qu'aux gens riches, tandis qu'il protégeait au contraire les malheureux des environs. Un paysan avait-il sa cabane brûlée, Gaspard lui envoyait mystérieusement l'argent nécessaire pour la reconstruire. Un fermier était-il tracassé pour ses loyers par son propriétaire, Gaspard s'emparait de ce dernier, le mettait à rançon, et cette rançon envoyée au fermier lui servait à s'acquitter. Un mariage ne se faisait-il pas parce que le futur était riche et la fiancée pauvre, à la première occasion les parents du futur étaient pillés, la fiancée recevait une dot, et les deux amoureux, unis, chantaient en secret les louanges de Gaspard de Besse.

Gaspard de Besse demeurait donc impuni, et pour cause, disons-le : la Restauration qui possédait de si nombreux agens, de si fins limiers pour poursuivre à outrance tout ce qui semblait entaché de bonapartiste, n'en avait sans doute pas pour traquer un misérable voleur.

Quoi qu'il en soit, Gaspard finit un jour par être pris, et l'on connait sa triste fin. Sa bande n'ayant pu s'entendre sur l'élection d'un chef se dispersa, chacun opéra pour son compte et succomba à tour de rôle. Le Warlek était un des lieutenants de Gaspard ; il échappa à la destinée commune à ses anciens compagnons, grâce à sa rencontre avec Gasparo.

Le Warlek était Breton d'origine, jamais, dans son enfance, il n'avait su ce que c'était que le crime. Elevé religieusement, il croyait en Dieu et en sa sainte religion. Il se rappelait bien confusément avoir vu, étant tout enfant, son père sortir avec son fusil et rentrer ses vêtements ensanglantés ; on lui avait dit depuis que c'était au service du roi que son père se couvrait de sang, il n'en avait pas demandé davantage ; il eût même volontiers *chouanné* si son père le lui eût demandé.

Le voisinage de la mer, l'exemple de plusieurs de ses camarades, décidèrent le jeune Breton à se faire marin, son père y consentit, et le Warlek partit comme mousse. Six ans plus tard, en 1814, c'était un rude marin qui n'avait pas tremblé à Trafalgar ; mais son caractère était toujours le même, c'est-à-dire qu'il était toujours aussi entêté que dix de ses compatriotes réunis. Et puis il aimait l'empereur, et la chute de l'empereur avait rendu le Warlek sombre et violent.

Un jour, il commit un acte de grave insubordination, il s'oublia jusqu'à frapper un officier. On le fit passer devant un conseil de guerre, il fut condamné à mort.

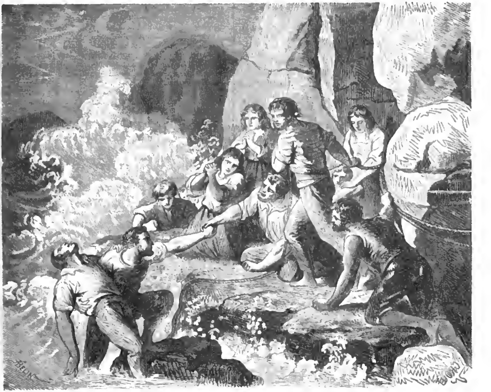
Le bâtiment de le Warlek stationnait alors dans la rade de Toulon, le Breton était très-aimé de ses camarades ; ils brisèrent ses fers et l'aidèrent à s'évader en gagnant terre à la nage.

Le Warlek tomba entre les mains des hommes de Gaspard de Besse. Si la capture n'était pas riche, elle était bonne. Placé hors la loi par sa condamnation, sans instruction, mécontent du gouvernement, de ses chefs et de la société, le Warlek ne se fit pas trop prier pour s'armer d'un fusil et courir les embuscades. Le premier sang qu'il vit verser lui souleva bien un peu le cœur ; mais ce fut tout. Quand il comprit la manière d'opérer de son patron contre le riche au profit du pauvre, il se fit une gloire de servir sous les ordres du *justicier d'aventure*, qui le nomma son lieutenant.

Après la mort de Gaspard, si le Warlek ne fut pas désigné pour commander, c'est que les bandits ne lui trouvèrent pas assez de cruauté et d'avidité.

LE FILS DU SUPPLICIÉ

Par Jules Boulabert



Il était temps, car ses forces commençaient à l'abandonner.

— Plus de sang! avait-il dit. Soyons justiciers, mais pas assassins, menaçons pour faire rendre gorge à celui-ci, afin de soulager celui-là ; mais ne tuons personne.

Les bandits avaient ri au nez du lieutenant philantrope, et celui-ci leur avait tourné le dos pour aller s'installer dans les Alpes.

Le hasard se réservait de mettre en présence deux hommes comme Gasparo et le Warick. Le crime et le remords.

Par une belle nuit du mois de janvier 1827, Gasparo parcourait la montagne avec ses deux chiens; il pensait, le malheureux abandonné, à sa femme et à ses enfants, sur sa tête le ciel était pur et étoilé, infini comme la pensée du rêveur, sous ses pieds la blanche neige; le vent de bise sifflait âprement entre les pics des rochers et dans la cime des noirs sapins. La gelée avait fait un épais miroir de l'onde du torrent, et on le voyait scintiller çà et là au fond de quelque précipice effrayant, sous un rayon égaré de la lune. Pas un bruit, pas un murmure nulle part ; de temps à autre seulement le cri aigu d'un aigle passant dans les airs, ou le grognement lugubre d'un ours éventant Gasparo et ses chiens.

Dans ce dernier cas, Gasparo, s'arrêtait, et brandissait l'espèce de javelot en forme de gaffe, dont il était armé et qui lui servait également à se défendre des dangereux animaux, et à sonder le dangereux terrain sur lequel il s'aventurait, ses chiens hurlaient comme pour défier le terrible habitant des montagnes, et le plus souvent le grognement cessait aussitôt. L'ours devinait-il qu'il ne serait pas le plus fort ?

Entraîné par ses réflexions, Gasparo s'était éloigné cette nuit-là du couvent plus qu'il n'avait coutume de le faire; il côtoyait alors une route tortueuse qui conduit de Turin à Briançon, en passant par la chaîne des Alpes. Tout à coup, chose extraordinaire, en hiver, il aperçut des voyageurs sur cette route; à la clarté de la lune, il les distinguait parfaitement; ils étaient deux, marchaient lentement et comme égarés, avec précautions, deux ombres noires sur un terrain blanc. Plus superstitieux, l'ex-contrebandier eût pu les prendre pour des spectres.

Qu'était-ce pourtant que ces deux voyageurs?

C'était deux Anglais, touristes, — et fantaisistes, — qui, depuis un mois profitaient de l'hiver pour explorer les Alpes. Bien armés et bien pourvus d'argent, les deux gentlemen s'en allaient, comme s'ils se fussent promenés dans les allées de Hyde-Park, au couvent des moines du mont Saint-Bernard, où ils comptaient passer huit jours à se reposer de leurs fatigues. Le matin ils avaient pris un guide; qui, après s'être assuré de leur position financière, les avait égarés de son mieux puis s'était enfui; mais ce guide n'était pas loin, pourtant, la carabine au poing, il surveillait les deux Anglais. Ce guide, c'était le Warick le justicier, qui s'était fait cette réflexion : que par un temps pareil, bien des malheureux souffraient, et que les deux Anglais étaient trop riches et qu'il y avait donc là un équilibre à rétablir.

A cet effet, le Warick s'était donc aposté derrière un énorme rocher, placé sur la route où devaient passer les deux voyageurs; et il les attendait.

L'ex-contrebandier s'avançait résolûment au-devant des Anglais, afin de leur offrir des secours s'ils en avaient besoin;

ses chiens le suivaient quêtant ici, et là; tout à coup, tous deux à la fois aspirèrent le vent en grondant :

— Qu'avez-vous? Mira! Bella! dit Gasparo d'une voix contenue, car il comprenait à l'attitude de ses bêtes qu'il s'agissait de toute autre chose que d'un voyageur enseveli sous l'avalanche. En pareil cas, les chiens aboyaient et fouillaient la neige avec une sorte de furie.

Était-ce un danger? Gasparo était homme à s'en rire, mais le péril inconnu cause toujours une sorte d'appréhension, même aux plus vaillants; aussi, Gasparo ne perdait il pas de vue les deux voyageurs. Tout à coup, à moitié à peu près de la distance qui le séparait d'eux, il vit un homme se dresser, une carabine à la main derrière, un rocher.

— Un bandit! un assassin! murmura Gasparo, il faut *les* sauver et le sauver aussi, *lui !...*

Et élevant la voix :

— Paix, Mira! paix, Bella! couchez-vous.

Les deux chiens obéirent; ils allongèrent leurs museaux sur leurs fortes pattes, l'oreille tendue et l'œil fixé dans la direction où ils sentaient le Warlek.

— Attendez-moi, leur dit Gasparo.

Puis il s'éloigna avec précaution, en se dirigeant en rampant derrière les arbres sur le justicier, qui voyant les deux voyageurs se rapprocher avait armé sa carabine, sans supposer qu'on épiait tous ses mouvements.

Le Warlek n'avait pas l'intention de tirer sur les voyageurs; il les savait sans défense, — le matin, pendant que les deux gentlemen regardaient ailleurs, il avait prudemment retiré les amorces de leurs pistolets; — il voulait seulement les contraindre à se laisser dépouiller.

Mais au moment où, levant son arme, il allait crier le fameux : « Halte-là! la bourse ou la vie! » une main vigoureuse s'abattit sur sa carabine et la lui arracha.

La chose était si inattendue, et s'était exécutée avec tant de promptitude, que le Warlek, qui comme Breton encore était assez enclin à la superstition, crut à une intervention surnaturelle, et considéra avec effroi l'étrange personnage surgi à ses côtés.

Gasparo portait le vêtement des religieux du Saint-Bernard. Le Warlek eut un vague ressouvenir de son enfance; il se rappela quel respect il portait autrefois au service de Dieu. Puis la subite apparition de ce moine, à une pareille heure, dans un tel lieu et de semblables circonstances, enfin sa figure austère et énergique, son attitude déterminée, tout impressionna singulièrement le Warlek :

— Tu voulais tuer ces hommes? dit Gasparo.

— Non, les voler seulement.

— Tu ne feras ni l'un ni l'autre.

Le Warlek regarda le moine en fronçant les sourcils; la colère commençait à lui revenir, non par ce qu'il ne pouvait dévaliser les voyageurs, le Warlek tenait peu à l'argent; mais parce qu'il rencontrait une volonté devant laquelle il était forcé de plier.

— Mais qui êtes-vous?

— Viens; tu le sauras.

Le Warlek hésitait... d'un coup de sifflet Gasparo appela ses deux chiens, et le bandit le suivit. En passant près d'un précipice, le moine dit à son compagnon :

— Jette tes pistolets et ton poignard dans ce gouffre.

— Pour que je sois à votre discrétion et que vous me livriez à la justice?

— Gasparo ne livre personne à la justice, ce n'est pas un sbire, il ne veut que t'arracher à une vie criminelle, aux remords qui ne tarderaient pas à s'emparer de toi si tu continuais, et à une mort ignominieuse; car tôt ou tard tu ferais connaissance avec le couperet du bourreau.

— Vous êtes prêtre? demanda le Warlek.

— Non.

— Vous croyez en Jésus-Christ?

— Oui.

— Eh bien! jurez-moi par le Christ que vous avez dit la vérité en m'avouant vos intentions, et j'obéirai.

— Je le jure, fit Gasparo.

Le Warlek jeta ses pistolets et son poignard dans le torrent; Gasparo l'imita en se débarrassant de sa carabine, puis il se retourna vers la route pour voir ce que les deux voyageurs étaient devenus. Ceux-ci avaient aperçu le groupe formé par Gasparo, le Warlek et les chiens, et faisaient des efforts pour le joindre; le moine les attendit. En retrouvant leur guide, les Anglais furent bien un peu étonnés; mais comme le Warlek était sans armes, ils ne soupçonnèrent rien et crurent ce que leur dit Gasparo, que leur guide s'était lui-même égaré en allant à la découverte.

Dans la nuit même, nos voyageurs arrivèrent harassés de fatigue au couvent du mont Saint-Bernard, et le lendemain le Warlek causait avec Gasparo, enfermé dans la petite cellule des derniers; c'est-à-dire que celui-ci racontait son histoire à un auditeur attentif, qui devait bientôt devenir son inséparable compagnon.

Nos deux hommes étaient bien faits d'ailleurs pour se comprendre et s'aimer. Doués tous deux d'une nature primitive, nés tous deux dans ces contrées exceptionnelles et poétiques, où l'esprit de civilisation et l'instruction ne sont pas encore parvenus, et qui semblent réunir tout ce qu'il faut pour vous pousser vers une vie d'aventure, à tous deux leur jeunesse avait été à peu près la même, leurs écarts sans avoir les mêmes motifs avaient eu les mêmes résultats; leur retour au bien devait s'opérer de la même façon, c'est-à-dire avec promptitude, il devait plutôt être instinctif que raisonné. Enfin, Gasparo sentait le besoin d'avoir un ami, à qui il pût confier ses secrets, et le Warlek s'ennuyait d'être seul au monde.

Quand le moine eut terminé son récit, le bandit lui tendit la main en lui disant :

— Gasparo, consentez-vous à ce que je sois pour vous un autre Jusepha?

— Oui; mais à une condition.

— Laquelle?

— C'est que vous serez mon second, dans la tâche que je me suis proposé de remplir.

— J'accepte.

Les deux hommes se serrèrent cordialement la main et tout fut dit : ce pacte était scellé simplement, franchement. Nul des deux contractants ne devait le parjurer.

Trois mois plus tard, le printemps qui, tous les ans en ramenant la belle saison, était aussi l'époque où les religieux du mont Saint-Bernard avaient nécessairement à se relâcher de leur zèle, le printemps faisait étinceler son radieux soleil sur les cimes rosées des Alpes, sur les vallées verdoyantes et fleuries, sur les forêts; rien comme ces premiers jours du renouveau pour causer de vagues tristesses, et d'incessants désirs dans le cœur du prisonnier ou de l'exilé. Et pour l'exilé, si au pays, il a laissé une mère, une femme ou des enfants chéris, ces tristesses, ces désirs se changent bientôt en une morne souffrance.

Gasparo avait déjà éprouvé ce que nous venons de dire; mais alors il était seul. Cette fois, le Warlek était auprès de lui; et si l'un pensait à ses Pyrénées, le second pensait à sa Bretagne.

Cette année-là aussi la saison s'annonçait peut-être plus belle que les années précédentes; les cieux plus purs, le soleil plus chaud et plus brillant, le feuillage plus vert, les fleurs plus fraîches et plus parfumées; le chant des oiseaux plus mélodieux!..

Quoi qu'il en soit, un matin, Gasparo et le Warlek eurent ensemble un long entretien. Une heure après, ils prenaient congé des bons moines, qui, tout en appréciant les motifs de leur départ, ne regrettaient pas moins de perdre deux auxiliaires intrépides.

A Gap, Gasparo dit à le Warlek :

— Condamnés tous deux à mort, nous ne pouvons retourner, toi en Bretagne et moi dans les Pyrénées. Va à Saint-Pé me chercher ma femme et mes enfants; moi, je vais à Quiberon savoir ce que ta vieille mère est devenue.

— Mais où nous retrouverons-nous?

— Où tu voudras.

— Eh bien! dans un mois à Lorient, sur le port.

— Bien! Adieu, le Warlek!

— Adieu, Gasparo! bon voyage.

Et les deux amis se séparèrent; l'un se dirigeant vers la Bretagne, l'autre vers le pays Béarnais.

V

A Lorient.

Gasparo fut nécessairement arrivé le premier au rendez-vous; il avait quelque argent, cinq ou six jours lui suffirent pour faire la route. A Quiberon, au lieu de trouver la mère de le Warick, il n'avait trouvé qu'une pauvre tombe bien simple et déjà presque cachée dans les hautes herbes. Gasparo s'agenouilla, fit une prière, cueillit quelques brins de lierre sur un vieux mur en ruines et en tressa de son mieux une couronne qu'il plaça sur la tombe, en sortant du cimetière il s'achemina sur Lorient. Fidèle au serment qu'il avait fait, il s'était inspiré d'un nouveau projet. L'ex-contrebandier habitait une cabane de pêcheurs que les propriétaires avaient abandonnée, sans doute en raison des difficultés d'approcher du rivage même avec une légère embarcation et par une simple houle. Qu'on se figure une petite crique formée par une haute falaise de rochers formant à peu près le croissant, les deux pointes tombant sur l'Océan. Mais cette falaise, comme un arbre gigantesque avait d'én[illegible]mes racines, et ces racines de pierre formaient autant d'écueil dangereux, les uns sous-marins les autres à fleur d'eau. Quand le vent soufflait de la haute mer, les navires passant dans ces parages s'éloignaient au plus vite, et par une tempête les matelots faisaient dévotement un signe de croix en passant devant la *Baie maudite!* c'était son nom.

La cabane de Gasparo était assez éloignée de Lorient, les environs en étaient nus et désolés; aussi loin que le regard pouvait s'étendre, des rochers noirs au milieu d'une plaine blanchâtre composée d'une terre calcaire et marneuse que le soleil ardent de juillet écaillait; çà et là, de rares genêts, quelques bruyères sauvages, des genévriers rabougris; et c'était tout. Pas un arbre pour abri, pas un voisin, pas un animal domestique pour société. Comme on le voit, si Gasparo avait quitté le couvent des moines du mont Saint-Bernard, ce n'était pas pour venir s'endormir dans les délices d'une nouvelle Capoue. Il s'était fait ce raisonnement!

« Si dans la saison des neiges, les Alpes ont des voyageurs égarés et exposés à mourir sous les débris de l'avalanche, ou dans les précipices, ces parages, aux jours de tempête, doivent voir aussi plus d'un malheureux que l'Océan menace d'engloutir. Ici, comme là-bas, il y a donc à se dévouer, et j'aime mieux être ici; au moins je pourrai y avoir ma femme et mes enfants avec moi. »

Gasparo ne s'était pas trompé; la Providence devait bientôt mettre sa bonne volonté à une rude épreuve. Il n'y avait pas de phare pour indiquer aux navigateurs les périls qu'ils couraient aux environs de la Baie maudite; mais toutes les nuits où la mer était mauvaise notre intrépide solitaire montait sur la plus haute falaise et allumait un grand feu. Ce phare improvisé fut bientôt connu des pilotes, des patrons au cabotage et des pêcheurs, et chacun sans savoir à qui elle appartenait rendit grâce à la bienfaisante main du veilleur nocturne.

Par une nuit obscure et d'affreuse tempête, Gasparo était à son poste; assis sur la crête du rocher et les pieds pendant au-dessus d'un abîme qui eût donné le vertige à tout autre que lui, il regardait au loin tout en fumant sa pipe, la seule habitude qu'il eût conservée de sa vie d'autrefois; à une distance dont il ne pouvait pas bien se rendre compte, il distinguait une lumière qui ne devait être que le fanal d'un navire, un pressentiment peut-être lui disait-il que la nuit ne se passerait pas sans qu'on eût besoin de son aide.

La tempête redoublait de rage; la mer mugissait et la vague s'élevait parfois à une si grande hauteur en se brisant sur les rochers, qu'elle faisait jaillir des flocons d'écume jusque sur les pieds du veilleur de nuit.

Tout à coup un cri d'effroi lui échappa.

— Ils sont perdus!... fit-il.

Et au risque de se rompre mille fois le cou, il s'élança de rocher en rocher vers sa hutte.

Voici ce qu'il avait vu, ce qu'il pouvait voir encore.

La lumière qu'il observait depuis longtemps déjà et qu'il avait prise pour un fanal, avait soudain pris de si grandes proportions qu'on eût dit un immense brasier de pourpre surgissant au milieu de l'Océan. Un incendie pouvait seul être la cause de cette lumière ou plutôt de cette fournaise. Un incendie à bord, le plus terrible des *sinistres!* Dans sa hutte, Gasparo prit des câbles et un sac de sauvetage puis, hors d'haleine, il retourna à la plage et grimpa sur l'une des roches les plus avancées dans la haute mer.

Cependant le navire incendié cinglait avec rapidité vers la Baie maudite; mieux valait encore risquer un naufrage sur des rochers inhospitaliers, que de périr dans les flammes. A le voir courant ainsi sur la crête des vagues on eût dit un monstre d'enfer.

Deux coups de canon de détresse retentirent en dominant un instant le bruit de la tempête, Gasparo attendit avec une anxiété facile à décrire, il pensait que l'équipage naufragé venait de mettre ses embarcations à la mer; il pensait juste, bientôt il vit deux lumières se séparer du bâtiment, sans doute deux fanaux attachés au bout d'une rame dans deux canots. Gasparo ne s'occupa plus du navire qui continuait à brûler et qui disparut bientôt en faisant entendre une sourde explosion; toute son attention s'était fixée sur les canots; parfois leurs lumières s'élevaient à une grande hauteur, d'autrefois elles semblaient s'engouffrer dans un abîme. L'une semblait s'abandonner au hasard et soit qu'elle fût moins à l'abri de la côte, soit qu'elle fut entraînée par un courant, elle se perdit, après de nombreuses oscillations, à l'horizon. Était-elle engloutie ou fondue dans la nuit, le Béarnais ne sut que penser; mais quand il ne la vit plus, il sentit son cœur se serrer péniblement, comme si quelque pressentiment lui eût dit que cette barque emportait quelqu'un à qui il était profondément attaché. La seconde, dirigée sans doute par une main sûre, par un homme qui connaissait la côte, continuait de s'avancer sur la Baie maudite, mais pourrait-elle jamais aborder sans se briser sur les récifs?

Tout à coup une voix s'éleva.

— Holà! l'homme du phare!... criait-elle.

Cette voix fit frissonner Gasparo, il avait cru reconnaître celle du le Warick; et si le Warick était dans la barque, Marie et leurs enfants s'y trouvaient donc aussi.

Cette pensée terrible de voir périr sous ses yeux ceux qu'il chérissait, devait encore augmenter l'énergie de Gasparo.

— Ils ne mourront pas puisque je veille sur eux! Dieu et Josepha, venez à mon aide, murmura-t-il (c'était sa prière dans les moments de grand danger).

Il reprit à voix haute:

— Je suis là, ui c'est moi Gasparo!

— Gasparo! repéta-t-on avec joie.

— Gasparo!

— Nous sommes sauvés alors! dit simplement le Warick.

— La vague atteint-elle le sommet de la falaise de la Baie maudite? cria-t-il encore.

— Oui.

— Bien! nous entrerons; as-tu attaché un câble à une roche?

— Oui.

— Apporte-le donc!

En ce moment le feu du phare éclairait Gasparo, les gens de la barque le virent sauter hardiment dans la vague avec le bout du cordage entre les dents, il arriva heureusement à la barque, que le ressac empêchait d'approcher de la plage, jusqu'à ce qu'une grosse vague, plus forte que lui, y vînt broyer la chaloupe ou l'y faire simplement échouer selon ce qui se trouverait sur son passage, sable ou rochers.

Mais Dieu et la tempête, qui n'est autre chose que sa grande voix, n'avaient pas encore dit leur dernier mot; la lame, au lieu de venir de la haute mer, se retira tout à coup du rivage avec un mugissement furieux, comme si elle eût voulu rejeter à l'Océan les victimes que le Béarnais tentait de lui arracher.

Mais le Warick avait prévu le cas.

— Tous à la corde! et raide! dit-il.

Dix malheureux obéirent. Gasparo n'avait pas eu le temps d'embrasser personne; mais il avait remarqué avec terreur que Josepha n'était pas parmi ses enfants.

Il tenait sa fille aînée dans ses bras.

Le Warlek tenait la seconde.

L'aîné des fils de Gasparo (l'autre, on s'en souvient, avait été mystérieusement enlevé), âgé déjà de quatorze ans et presque aussi courageux que son père, tenait sa plus jeune sœur, une enfant de trois ans.

Quant à Marie, elle n'avait voulu confier son salut à personne.

— La femme de Gasparo se sauve elle-même; avait-elle répondu hardiment aux supplications de tout le monde.

Outre ces sept personnes, la barque renfermait encore deux matelots et un passager. Cette grappe d'hommes et d'enfants entremêlés s'était accrochée au câble, ayant en tête un des matelots pour résister à la lame, en queue l'autre matelot et le passager pour prêter main forte à ceux qui faibliraient; entre ces deux ailes était Gasparo et les siens.

— Tenez ferme! fit le Warlek.

Le Warlek avait à peine prononcé ces paroles que la vague enlevait la barque; quiconque eût pu l'apercevoir dans la nuit, quand elle se releva à cinquante pas plus loin, l'eût vue vide : les naufragés étaient tombés à la mer, et le flot furieux les roulait dans ses plis comme dans un vaste linceul.

Mais, parmi cette foule, il y avait six hommes courageux, ils s'échelonnèrent du mieux qu'ils purent de distance en distance, et après une demi-heure d'une lutte inouïe, Marie et ses quatre enfants étaient sains et saufs sur le rivage.

Deux matelots et le Warlek se sauvèrent sans peine. Gasparo et le passager allaient en faire autant quand ce dernier se heurta contre un rocher. Gasparo entendit un cri déchirant, il se retourna, il était seul sur le câble, l'étranger avait disparu.

Aussitôt le Béarnais plongea, et après bien des efforts, finit par ressaisir celui qu'il voulait sauver, il était temps; car ses forces commençaient à l'abandonner.

Le lendemain de ce hardi sauvetage, qui rendit populaire à Lorient le nom de Paul Pierrebuff, que Gasparo portait déjà à cette époque, celui-ci demanda à sa femme une explication sur la disparition de Josepha.

Aussitôt tous ses biens vendus, ses affaires et ses comptes réglés, Marie et ses enfants, conduits par le Warlek, étaient venus à Bayonne, où ils s'étaient tous embarqués pour Lorient sur un navire marchand. La tempête les avait surpris presqu'au port, un incendie était venu achever de mettre la perturbation dans l'équipage. Comme au cri de *sauve qui peut*, tout le monde s'était jeté avec le plus grand désordre dans les embarcations, Josepha avait probablement pris place ou été porté dans la plus grande : celle qui avait disparu.

Gasparo fut désespéré; mais que faire?... Il ne devait être tranquillisé sur le sort de son enfant d'adoption que quand celui-ci mettrait le pied sur le pont de l'*Émerillon*, comme nous l'avons dit.

Gasparo avait eu la main heureuse, pour plus d'une raison, en sauvant le passager qui avait failli périr dans le naufrage.

Ce voyageur, riche, presque millionnaire, était en outre capitaine de frégate à bord d'un vaisseau de guerre. En débarquant à Bayonne, et sur le point de repartir bientôt pour les colonies, il avait voulu embrasser une dernière fois la seule parente qui lui restait; une vieille tante, sœur supérieure de l'hospice maritime de Lorient. Ce capitaine était influent, et sa tante était cette même sœur Ursule qui, trois ans plus tôt, avait remis dans le droit chemin un bandit du nom de Gasparo...

Deux ou trois jours après les événements que nous venons de raconter, Gasparo vit revenir notre passager; qui, après l'avoir remercié, était parti pour Lorient sans dire qui il était, mais en promettant de revenir bientôt.

Gasparo et la sœur Ursule ne s'étaient point perdus de vue, et la bonne sœur avait raconté dans tous ses détails l'histoire du Béarnais à son neveu.

— Bien, avait répondu celui-ci, je m'occuperai de lui.

Et le neveu tint parole, il vint mettre à la disposition de Gasparo un petit lougre qui, sans valoir l'*Émerillon*, était digne de le précéder.

Le courage de Gasparo et de le Warlek firent le reste. En 1846, au moment où Josepha monta sur le lougre, les deux marins faisaient le cabotage en amateurs, et le sauvetage par goût. Marie et ses enfants étaient restés à Lorient, et le fils aîné de Gasparo avait été le condisciple de Josepha à l'école navale; maintenant, il était aspirant à bord du *Friedland*.

Un mot nous suffira pour expliquer la composition de l'équipage de l'*Émerillon*.

Cet équipage avait été formé de vieux marins, ayant tous fait vœu, dans un moment de grand danger, de consacrer le reste de leurs jours au sauvetage des naufragés.

Et ces vœux-là, les marins les tiennent.

Revenons maintenant à l'*Émerillon*, commandé par intérim par Josepha, et courant follement se jeter au milieu de la tempête.

VI

Un sauvetage ou un abordage, au goût du lecteur.

Paul Pierrebuff était toujours appuyé sur le bastingage, et tandis que son regard observait la mer et le ciel, sa pensée s'égarait dans un dédale de réflexions; il se demandait s'il garderait Josepha ou s'il le renverrait, en se contentant de pourvoir à son avenir.

S'il le gardait, il prévoyait mille questions qu'il ne saurait comment résoudre; puis le fils ne deviendrait-il pas pour lui un souvenir fixe et permanent du père, un regret, pis encore, un remords incessant.

D'un autre côté, comment se décider à abandonner Josepha, et comment l'abandonner?...

La tempête ne donna pas le temps au capitaine de s'arrêter sur aucun des deux partis; elle commençait à se développer avec fureur; la nuit était venue, quoiqu'il ne fût encore que sept heures et qu'on fût au mois de juin. Josepha, au grand étonnement de l'équipage, manœuvrait bien et juste, en eût dit un marin consommé; mais ce n'était pas seulement un marin qu'il fallait en ce moment pour diriger l'*Émerillon*; c'était un pilote connaissant à fond les parages. On était à une faible distance des grèves mouvantes du mont Saint-Michel, et un coup de vent, une forte lame pouvait en un instant jeter le navire à la côte, alors il était perdu; point de sauvetage, point de salut à espérer sur ces sables qui *boivent*, c'est l'expression propre, tout ce qui y touche. Devant ce danger immense, cependant, l'équipage de l'*Émerillon* demeurait calme; Pierrebuff, le Warlek n'étaient-ils pas là!

Nous avons dit que l'*Émerillon* n'était qu'à un mille environ de la grève; six mois plus tôt, un brik-goëlette y avait échoué et s'y était si bien enlisé qu'aucun homme de l'équipage ne s'était sauvé, et que, trois heures après le naufrage, il ne restait même pas la pointe d'un mât hors des sables pour témoigner du sinistre et dire : « C'est là qu'ils sont. » Du lougre on ne voyait rien qu'une ligne sombre et indécise battue par les flots écumants; Pierrebuff, qui avait ordonné de tenir le navire dans cette direction, s'approcha sans se presser de son second et lui dit :

— Où pensez-vous que nous soyons, monsieur?

— A une lieue environ des grèves Saint-Michel, répondit sans hésiter l'aspirant.

— Connaissez-vous bien la côte?

— Oui, comme marin; si vous voulez gagner la haute mer; non, comme pilote, surtout si vous voulez aborder.

— Je ne veux ni gagner la haute mer, ni aborder, je veux attendre.

— Attendre quoi, et qui?

— Vous le verrez sans doute bientôt; car il est rare qu'un jour de tempête quelque navire n'ait pas besoin de secours par ici.

— Je vous comprends, dit Josepha.

Pierrebuff fit allumer quatre falots de nuit; ordonna de mettre un obusier en batterie, et de tirer un coup de canon de dix minutes en dix minutes. Les caboteurs savaient ce que signifiaient les falots et les coups de canon; ils se tenaient au large autant que possible. L'*Émerillon* filait toujours, soit dans une direction, soit dans une autre. Il bondissait sur la lame, plongeait dans la mer ou dans les nuages. Sa carène craquait, ses mâts criaient sous le vent, ses voiles claquaient comme des coups de feu.

Tout à coup on vit briller un fanal se balançant sur la houle de la haute mer. Pierrebuff hocha la tête.

— Encore un malheureux qui n'est pas d'ici, et ne sait guère où il va, dit-il. Allons à lui, qu'on se prépare pour l'abordage. Alerte, mes amis! Quant à toi, le Warlek, prouve-nous que l'*Émerillon* file ses seize nœuds à l'heure, et pique droit sur ce fanal.

Le Warlek obéit, et l'*Émerillon* fila comme une flèche.

On se préparait pourtant, en effet, pour l'*abordage!* mais au lieu de caisses d'armes et de munitions, c'étaient des câbles et des bouées de sauvetage qu'on apportait sur le pont.

Josepha regardait et admirait. En ce moment, Paul Pierrebuff était plus qu'un homme, presqu'un dieu à ses yeux.

Bientôt on fut à portée de voix du bâtiment encore inconnu.

— Qui êtes-vous? d'où venez-vous? où allez-vous? comment êtes-vous? héla Josepha.

A ces quatre questions, on fit ces quatre réponses :

— Nous sommes Français, nous venons de Cherbourg, nous allons à Lorient; mais nous n'y arriverons jamais, parce que nos mâts sont à la mer, que nos voiles sont avec nos mâts, que nous avons une voie d'eau qui nous met toutes les heures un pied d'eau de plus dans le ventre.

— Combien d'hommes à bord?

— Dix-huit hommes d'équipage et six passagers.

— Courage! je vous sauverai!... fit simplement Pierrebuff.

Devenu le jouet des lames, le navire naufragé passa lentement, comme un fantôme drapé dans un suaire, à quatre encâblures de l'*Émerillon*.

Il chassait sur la côte.

« Je vous sauverai! » avait dit Pierrebuff. Cependant, il faut en convenir, la chose présentait plus d'une difficulté.

Un voilier est un triste remorqueur. Le bâtiment à sauver avait deux fois la taille de l'*Émerillon*; faire passer les vingt-six hommes en danger à bord, c'était bien dangereux par ce gros temps.

— Donne la chasse, ordonna Pierrebuff au vieux timonier, serre-le de près.

Le Warlek obéit.

Disons ce qui se passait sur le brick. Il était de Bordeaux, son commandant connaissait peu la Manche, et encore moins Pierrebuff; au lieu de se réjouir de la rencontre de l'*Émerillon*, il s'en effraya donc... s'il pouvait s'effrayer encore de quelque chose dans la situation présente.

— C'est un pirate, dit-il à son second.

— Je le crois aussi, capitaine.

— Il faut fuir

— Où?

— A terre.

— Je crois qu'il cherche à nous éviter, dit Pierrebuff qui observait la manœuvre du brick.

— Oui, reprit le Warlek, je crois qu'il nous soupçonne plutôt l'envie de le couler bas que celle de le sauver.

— Vous courez à votre perte, cria Pierrebuf au capitaine du brick, vous allez sur les grèves du mont Saint-Michel.

Talonné par la peur, le capitaine marchand n'entendait rien, et il eût entendu, qu'il n'eût rien changé à sa manière de faire. Le bruit confus que produisit à son oreille l'avertissement de Paul Pierrebuff, ne fut pour lui qu'un stimulant; pour arriver plus vite à la tombe, il imposait des tours de force à son navire désemparé. Tout le monde l'aidait, chacun selon ses moyens et ses forces. Matelots et passagers mettaient la main à l'œuvre, avec ce courage insensé qui tient du désespoir. Les premiers essayaient de tirer parti de quelques loques qu'ils ajustèrent sur un tronçon de mât, les seconds pompaient sans relâche. Le brick, ou plutôt ceux qui le montaient, avaient des raisons d'espérer qu'ils échapperaient à l'oiseau de proie qui leur donnait la chasse : ils voyaient la ligne sombre qu'ils supposaient être celle du rivage, et ils pensaient que le pirate, si hardi et si avide qu'il fût, ne pousserait point l'audace jusqu'à venir les massacrer et les piller quand ils seraient à l'ancre; cependant, l'*Émerillon* continuait de les chasser en règle, il venait à eux avec une effrayante rapidité. Encore un quart d'heure et il s'abattrait sur sa victime!

— Je les sauverai malgré eux, avait dit Pierrebuff.

— Nous sommes perdus! dit le capitaine marchand à son équipage; nous n'arriverons pas, il nous tient. Qu'on monte sur le pont les armes de combat, et qu'on se prépare à soutenir courageusement l'abordage.

Une voix à l'accent formidable qui, un instant, domina le hurlement du vent et le rugissement de la mer, s'éleva comme pour donner raison aux craintes du capitaine :

— Arrêtez-vous! hurlait Pierrebuff dans son porte-voix, ou je vous coule bas, en vous envoyant une demi-douzaine de boulets dans les flancs.

L'instant était critique, les sables mouvants n'étaient plus qu'à cinquante brasses du navire marchand.

— Vous allez voir qu'il va falloir les sauver de force! disait le Warlek, pourvu que ces imbéciles ne nous tuent personne!

— Marche toujours, puisqu'ils ne veulent pas s'arrêter; mets leur notre mât de beaupré dans leurs enfléchures, après nous verrons.

A bord du brick, la menace d'être coulé bas avait produit son effet, tout le monde s'était disposé à défendre sa vie.

Un coup de canon éclata et un boulet brisa le gouvernail du brick. Pierrebuff avait pointé ce coup-là lui-même, cinq minutes plus tard, à son tour l'obéissant le Warlek enfonçait le mât de beaupré de l'*Émerillon* dans les agrès du brick.

Ceux qui montaient ce navire étaient si convaincus qu'ils étaient perdus, et avaient tellement hâte de fuir que ce furent eux qui s'élancèrent les premiers à l'abordage, en caressant l'espérance de s'emparer de l'*Émerillon*.

— Tiens, il n'y aura pas besoin d'aller les chercher, ils viennent d'eux-mêmes; fit le Warlek, en voyant un matelot du bord ennemi sauter à cinq pas de lui.

— Bas les armes! hurla Pierrebuff.

Les matelots s'arrêtèrent étonnés.

Paul Pierreboff donna l'ordre aux siens de se retirer autour de lui sur le gaillard d'arrière, et de ne s'occuper que de la manœuvre.

— Nous sommes pris à l'abordage, dit-il en souriant à son second.

En effet, en un clin d'œil, tous les hommes du brick étaient passés sur l'*Émerillon*. Ils se tenaient à l'avant serrés les uns contre les autres; tous armés jusqu'aux dents, et n'osant pourtant faire usage de leurs armes. Tous se demandaient : à bord de quel genre de navire ils se trouvaient; le silence, le calme de Pierrebuff et de ses hommes les effrayaient plus que ne l'eût fait l'attitude la plus terrible. »

Enfin, la voix de Pierrebuff s'éleva :

— Il n'y a plus personne à bord du brick? demanda-t-il.

— Non.

— Qu'on coule cette coquille.

On obéit, dix boulets suffirent, la voie d'eau aidant.

Pierrebuff ne voulait pas que le brick allât se jeter sur les sables mouvants, toute la cargaison eût été perdue; en mer, c'était différent, la tempête passée, on pourrait encore repêcher quelques épaves.

— Maintenant, gagne le large; fit Pierrebuff à le Warlek. Josepha, je vous remets le commandement.

— Bien, capitaine.

On regagna la pleine mer. Les naufragés, sans rien comprendre à leur situation, passèrent la nuit comme ils purent, mais sans se séparer et sans quitter leurs armes. Les marins de l'*Émerillon* semblaient ne pas les voir. Ils n'eussent pas traité plus indifféremment des ballots de marchandises.

Pierrebuff était descendu s'enfermer dans sa cabine pour réfléchir plus à l'aise à ce qu'il ferait à l'égard de Josepha.

VII

Hésitations et perplexités.

La position de Paul Pierrebuff était délicate, difficile, terrible. Il aimait Josepha avec passion, plus qu'il n'aimait ses propres enfants; parce que devenu honnête homme, il aimait Josepha comme un devoir accompli. Josepha devenant quelque chose, c'était-là pour Paul la joie éternelle de sa conscience.

— J'ai tué le père de cet enfant, se disait-il, je dois donc lui tenir lieu de père; cependant, le garder près de moi est impossible. De quel droit me permettrai-je d'arrêter sa carrière? Dans un but d'égoïsme pour être heureux! Ai-je encore le droit de demander le bonheur à Dieu? non, car je ne suis qu'un misérable assassin. Dieu m'avait repris cet enfant, c'était juste, il le devait; un hasard me le ramène pour me tenter, c'est une épreuve, j'en sortirai, et je rendrai l'enfant à Dieu, sans oublier qu'il est à l'âge où l'on a besoin d'un appui; et encore, pour que ma protection ne soit pas pour lui un opprobre, elle lui restera ignorée.

Cette décision prise, Pierrebuff ouvrit un petit coffret d'ébène qui se trouvait dans un coin de sa cabine, et en tira une liasse de billets de banque qu'il plaça sur une table; il y en avait pour vingt mille francs. Ensuite il écrivit ce qui suit:

« Monsieur.

« Madame votre tante m'a adressé, il y a quelque jours, la lettre de recommandation ci-jointe. Je crois qu'il est inutile que je vous assure qu'avant de connaître son protégé, j'étais décidé à tout faire pour lui; mais aujourd'hui, cet enfant est à mon bord, je le connais, je sais son nom; et, c'est parce que je le connais, et parce que je sais son nom que je me vois obligé à me séparer de lui.

« Vous connaissez toute ma vie, monsieur, eh bien, le jeune homme que madame votre tante me recommande, c'est le fils de Josepha. C'est donc pour le fils de Josepha, qu'au nom de madame votre tante et au mien, je viens vous demander votre protection. »

Gasparo joignit sa lettre à celle de la sœur Ursule, les mit dans la même enveloppe sur laquelle il traça l'adresse du frère de la sœur Ursule, contre-amiral à bord du *Suffren*, alors en station à Toulon.

Si pendant les vingt-cinq ans qui s'étaient écoulés, le capitaine de frégate était devenu contre-amiral, il n'avait pas oublié que Pierrebuff lui avait sauvé la vie dans la Baie Maudite. Depuis vingt-cinq ans qu'il suivait attentivement des yeux la conduite du patron de l'*Émérillon*, il ne lui avait pas vu faire le moindre faux pas. Aussi dans l'esprit et le cœur de M. D'A..., Paul Pierrebuff avait-il la plus honorable place.

Le lendemain de cette tempête pendant laquelle, à force de courage, de persistance, il avait sauvé vingt-quatre malheureux d'une mort certaine, Pierrebuff fit appeler son second.

Quand Josepha entra dans la cabine de Pierrebuff, celui-ci était assis, immobile, ses coudes sur la table, les yeux fixés sur une feuille de papier devant lui.

Chose étrange! sur ce papier, il voyait comme un sanglant échafaud se dresser, un condamné ou un martyr, lié, garotté sur la fatale planchette à bascule, lui disant, à lui Pierrebuff, en le regardant avec un regard triste et doux à la fois:

— Courage! Courage! Gasparo... fais ton devoir, éloigne l'enfant du bandit, l'agneau du loup, je te pardonnerai le mal que tu m'as fait et ta maudite et fatale amitié d'autrefois.

— Vous m'avez fait demander, capitaine? dit Josepha.

Paul se redressa, tout pâle.

— Oui, répondit-il, asseyez-vous; j'ai à vous parler, Josepha.

Le jeune homme obéit.

— Josepha, reprit brusquement Pierrebuff; j'ai été l'ami de votre père.

— Je l'ai pensé, à la façon dont vous m'avez accueilli à bord, monsieur.

— J'ai fait la contrebande avec lui.

— Oh! monsieur, de grâce, ne me parlez pas.

— Qu'importe, puisque votre père était innocent, je vous ai déjà dit et je vous le répète encore. Et puis, de ce passé, faut que je vous parle.

— Pourquoi?

— Parce que nous allons nous quitter

Pierrebuff avait fait cette réponse avec lenteur, en laissant tomber ses paroles une à une.

— Nous quitter! s'écria douloureusement Josepha.

Il s'était déjà pris d'amitié, d'estime et d'admiration pour le capitaine de l'*Émérillon*.

— Et pourquoi? ne puis-je faire votre affaire?

— Oh! si; mais *il faut* nous séparer.

— Comment, *il faut?* ne sommes-nous pas libres tous deux, et s'il nous plait de rester ensemble...

— Ce n'est pas votre place ici.

— Pourquoi?

— Parce que l'*Émérillon* est un lieu d'expiation, un refuge de criminels, un purgatoire, si vous voulez; moi, j'ai été longtemps contrebandier et pis encore. D'autres ont été encore plus mauvais que moi. Vous qui n'avez rien fait de mal, je vous le répète, ce n'est pas ici votre place.

— Qui vous prouve que je n'ai rien fait de mal?

— Que voulez-vous dire?... demanda Pierrebuff en tressaillant.

— J'ai failli tuer mon semblable.

— En duel?

— Oui.

Pierrebuff respira plus librement.

— Et le motif de ce duel?

— Un camarade, répondit Josepha avec tristesse, m'avait publiquement reproché d'être le fils d'un supplicié.

— Le misérable! s'écria Pierrebuff.

— Non, ce n'était pas un misérable; il avait dit la vérité, c'est moi qui avais eu tort de considérer la vérité comme une offense!

— Le nom de cet homme?

— Del Mona.

Pierrebuff devint livide de pâle qu'il était. Josepha s'était battu sans doute avec son frère. Il resta quelques instants avant de pouvoir surmonter son émotion, puis il reprit.

— Ce combat n'est pas un crime; maintenant revenons au sujet de notre séparation. Voici une lettre qui vous assure une haute et puissante protection; voyez l'adresse, vous ne quitterez pas la carrière que vous avez choisie, et dans laquelle vous réussirez, je vous le prédis.

Josepha avait lu l'adresse; il poussa un cri de joie, prit une main de Pierrebuff, la serra avec effusion, en s'écriant:

— Que vous êtes bon!...

— Allons bien, reprit Paul; vous êtes raisonnable, vous comprenez qu'ici vous n'auriez jamais rien fait; tandis qu'à bord de *Suffren*... maintenant en dernier mot: vous êtes sans fortune, pensez-vous?

— Oui.

— Vous vous trompez; j'ai entre les mains depuis vingt-cinq ans une petite somme qui vous appartient, et que les intérêts en fructifiant ont augmentée et portée au chiffre rond de cent mille francs. C'est pour que je vous restitue ce dépôt dont elle savait le secret, que la sœur Ursule vous a envoyé à moi.

Josepha croyait rêver.

— Mais la source de cette fortune?... demanda-t-il.

— Très-honorable.

— Vous me le jurez? Vous me jurez qu'elle ne vient pas du crime qui...

Pierrebuff mit sa main sur la bouche de Josepha.

— Taisez-vous, s'écria-t-il, ne blasphémez pas; je vous le jure, enfant, devant Dieu qui m'écoute, votre père est mort innocent.

Le front de Josepha s'éclaira comme d'une auréole, la mélancolique expression de sa physionomie disparut comme par enchantement.

Son père était mort innocent, Pierrebuff l'avait juré; c'est que c'était vrai.

— Mais, reprit-il, après un silence; ne pourriez-vous pas m'expliquer comment la justice a pu s'égarer au point...

— Non, je ne puis rien vous dire.

— Pourquoi?

— Parce que ce secret renferme une vengeance.

— Laquelle?

— Le véritable meurtrier existe.

— Eh bien, je vengerai mon père

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce que cette vengeance veut du sang et que vos mains doivent rester pures de tout crime.

— Homme étrange ! murmura Josepha.

— Je veux que le fils du supplicié, l'enfant de Josepha, mon ami, soit le type du parfait honnête homme.

— Mais qui vengera mon père?

— Je suis là et je veille ; mais oubliez, chassez même ces idées de vengeance, elles étiolent l'âme et dessèchent le cœur.

— J'essaierai...

— Maintenant prenez ces vingt-cinq mille francs, c'est le quart de votre avoir.

— Mais..

— Prenez, vous dis-je, cet argent est bien à vous.

Josepha mit comme à regret les billets de banque et la lettre de recommandation dans son portefeuille.

— Maintenant, adieu ! fit Pierrebuff.

— Encore un mot, un seul.

— Parlez.

— Le nom du véritable coupable dans l'affaire de mon père, que je puisse m'éloigner de lui, si je le rencontre jamais.

— Oh ! non, fit Paul, vous ne le saurez que le jour où je frapperai.

— Alors, adieu !

Les deux hommes se serrèrent la main et se séparèrent.

Pendant la conversation que nous venons de rapporter, le jour était venu magnifique. Sur la mer la tempête ne laisse aucune trace. La mer était calme et unie, au loin on voyait la plage si féconde des côtes de la Normandie. Avec le jour les naufragés, d'abord si effrayés, s'étaient peu à peu familiarisés avec leurs sauveurs. L'*Émerillon* avait marché en suivant une route indiquée par son capitaine.

Quand on fut en vue de Granville qu'on avait quitté la veille, le Warlek descendit trouver Pierrebuff.

— Capitaine, que faisons-nous des passagers ? lui demanda-t-il.

— Où sommes-nous ? dit Pierrebuff, oubliant la route qu'il avait tracée.

— Dans un quart d'heure, nous serons à Granville.

— Bien, tu t'y arrêteras le temps de les débarquer, et on ne mouillera pas.

— Vous ne voulez pas les voir ?

— Non, qu'on me laisse seul. A propos, le jeune homme d'hier part avec eux.

— Tiens ! je commençais à m'habituer à lui.

— Va-t'en au diable.

Le Warlek remonta sur le pont. Pierrebuff s'enferma dans sa cabine.

Un quart d'heure après l'*Émerillon*, sans mouiller, s'arrêtait juste où il avait stationné la veille. Comme la veille la patache de douane vint le visiter. On lui déclara le sauvetage en lui accusant les vingt-cinq passagers à débarquer.

Une demi-heure plus tard, une grande yole accostait l'*Émerillon*. Les vingt-cinq passagers, y compris Josepha, descendirent dans l'embarcation qui gagna le rivage.

Pierrebuff, aux allées et venues sur le pont, comprit ce qui se passait. Il souffrait, Josepha allait donc partir, le quitter pour toujours peut-être ; c'était affreux, c'était horrible, c'était la nuit affreuse et morne après le jour de soleil !

Quand il comprit que tous ceux qui devaient le quitter n'étaient plus sur l'*Émerillon* et que la yole était partie, Pierrebuff ouvrit le sabord de sa cabine pour voir Josepha une dernière fois, et lui adresser un dernier adieu.

Josepha lui sut gré de cette attention et lui cria :

— Adieu, capitaine.

Pierrebuff ne répondit pas. Il semblait avoir été subitement changé en statue, la plus profonde terreur se peignait sur son visage, il était affreusement pâle, et à coup sûr, son sang ne circulait pas librement.

Pourquoi cette émotion nouvelle ? Voici :

Sur l'un des bancs de la yole, Josepha était assis entre deux hommes ; or, dans l'homme de droite, Pierrebuff avait reconnu M. de Mérinval, dans celui de gauche Del Mona.

VIII

Les premiers jours.

Vingt-cinq ans s'étaient écoulés depuis l'enlèvement de Variana, et Pierrebuff avait reconnu Del Mona ; vingt ans s'étaient écoulés depuis l'assassinat de sir Edward, et le capitaine avait reconnu Francis de Mérinval !

Le capitaine de l'*Émerillon* était prompt dans ses décisions. Si Josepha prononçait son nom devant ses deux voisins, il était perdu ! il était donc important de voler au secours de Josepha !

D'un bond, Gasparo fut sur le pont de l'*Émerillon*.

— Le Warlek ! cria-t-il.

— Que voulez-vous?

— Une chaloupe à la mer, je vais à terre, et je te confie le commandement de l'*Émerillon*.

— Pour longtemps? demanda le Warlek surpris et inquiet de l'émotion de Pierrebuff.

— Je ne sais.

— Mais où vous retrouverai-je ?

— Reste dans ces parages et attends mes ordres.

— Bien.

Pierrebuff serra affectueusement la main de son vieux compagnon et sauta dans la chaloupe.

— Nagez ferme, dit-il à ses matelots, et rejoignez vite le bâtiment qui vient d'embarquer les naufragés de cette nuit, vous ne l'aborderez pas ; mais vous vous tiendrez à une distance qui permette de ne le point perdre de vue.

Le maître avait parlé, la chaloupe vola sur la lame.

Bientôt elle ne fut plus qu'à vingt brasses de la yole.

— Là, fit Pierrebuff, attendons.

Grâce à cette manœuvre, les naufragés et les matelots de l'*Émerillon* parurent débarquer presque en même temps sur la plage.

Revenons à Josepha :

Josepha, nous le savons, portait la petite tenue des officiers de marine. Placé entre Del Mona et de Mérinval dans la barque, il n'avait pu remarquer qu'il était tout un sujet d'examen et d'observation pour ses nouveaux compagnons.

Ces derniers n'ayant plus à redouter aucun danger, étaient revenus à faire des conjectures sur l'*Émerillon* et sur son équipage, et l'on comprendra du reste que leur curiosité devait être vivement surexcitée.

Quel était donc cet homme qui sauvait les hommes et ne voulait pas même les voir après les avoir sauvés? Les naufragés ne savaient qu'une chose parce qu'ils l'avaient entendu dire à bord : que le capitaine s'appelait Pierrebuff, et que s'il lui eût pris fantaisie d'aller dîner un jour par an chez tous ceux qu'il avait arrachés à la mort, il n'eût jamais mangé chez lui.

Ce renseignement, loin de satisfaire la curiosité de tous, n'avait fait que l'exciter, et la présence d'un officier de la marine royale à bord de l'*Émerillon*, était un mystère de plus à leurs yeux.

M. de Mérinval, lui, n'y résista point.

— Monsieur, dit-il en saluant Josepha, veuillez me pardonner mon indiscrétion, elle est bien excusable ; du reste vous avez puissamment contribué, je l'ai vu, à nous sauver la vie, il y aurait donc ingratitude flagrante de la part de mes compagnons, et de la mienne, à ne pas nous le rappeler et à ne pas vous demander si vous ne faites point partie de ce brave équipage de l'*Émerillon*?

Josepha s'inclina.

— Non, monsieur, répondit-il, je n'appartiens point à l'équipage de l'*Émerillon* ; je n'étais que passager à son bord, et je n'y suis resté que vingt-quatre heures.

— Mais vous y commandiez, cependant ?

— Oui, comme second.

— Et vous appartenez à la marine royale ?

— Oui, à l'école de Lorient, comme instructeur.

A cette réponse, Del Mona fit un mouvement de surprise et redoubla d'attention.

— Alors l'*Emérillon* est un navire de guerre ? continua d'interroger M. de Mérinval, pendant que les autres passagers écoutaient avec avidité et bouche béante cet entretien.

— Je ne sais.

— Et son capitaine Pierrebuff ?

— Je ne le connais pas plus que vous.

Continuer à poser d'autres questions était impossible. M. de Mérinval changea donc de batteries.

— Dans tous les cas, monsieur, reprit-il, quels que soient ceux qui nous ont secourus, nous ne leur devons pas moins une grande reconnaissance; mais, j'y pense, vous retournez sans doute à Lorient ?

— Oui monsieur.

Josepha n'avait pu se décider à gagner Toulon et à s'embarquer sans avoir vu la sœur Ursule, dont la protection lui semblait tout aussi mystérieuse que l'amitié de Gasparo.

— Eh bien, poursuivit de Mérinval, si vous venez à Lorient, je ne veux pas laisser échapper l'occasion, qui s'offre à moi, de m'acquitter... autant que possible... envers vous. J'habite Lorient, et pendant votre séjour, vous voudrez bien y être mon hôte; vous ne pouvez me refuser cela, monsieur.

Ces paroles semblaient partir du cœur, Josepha ne connaissait personne à Lorient; il accepta.

On toucha terre, et le soir du même jour, trois voyageurs montaient dans le coupé d'une diligence partant pour Lorient; sans s'apercevoir qu'un quatrième voyageur se hissait, à la dérobée, sur l'impériale.

Les trois voyageurs du coupé n'étaient autres que de Mérinval, Del Mona et Josepha. Celui de l'impériale, c'était Pierrebuff.

Deux mots sur M. de Mérinval.

Jamais le proverbe : *A chacun selon ses œuvres*, n'avait été plus faux que pour lui. Francis était un de ces hommes sur lesquels la fortune ne semble jamais se lasser de verser ses faveurs. N'eussent été les remords, s'il en avait, Francis devait être le plus heureux des hommes.

Il avait alors quarante-neuf ans, et il semblait encore tout jeune. Coquet, élégant, soigneux de sa personne, sans prétentions pourtant; on ne lui eût pas donné plus de trente-huit ans. Après le meurtre de sir Edward il s'était donc marié; et sa fortune se composait alors des trois cent mille francs volés à l'Anglais, et de son traitement d'ingénieur s'élevant à huit ou dix mille francs. Sa femme lui avait apporté cinq cent mille francs, avec des *espérances* (singulier mot appliqué à un héritage !) *estimées* un million. Ces espérances s'étaient réalisées au bout d'un an ou deux, c'est-à-dire que monsieur et madame Palami étaient morts tous deux dans l'espace de cinq mois. Quinze jours après la mort de sa mère, — morte la dernière, — madame de Mérinval donna le jour à une fille, qui devait être le fruit unique de ce mariage que le monde disait parfaitement assorti. En effet, madame de Mérinval était un ange dans toute l'acception du mot; quant à Francis, chacun s'accordait à le trouver un homme charmant.

Riche à cent mille francs de rente, possesseur d'une femme aimée et qui l'adorait, père d'une enfant belle *comme le jour*, Francis donna sa démission et vint se retirer en Bretagne, à une lieue de Lorient, qui soit dit en passant est une ville fort agréable; il n'habitait d'ailleurs son château des *Dunes* que l'été, l'hiver il vivait à Paris. Cette habitation des Dunes était bien la plus confortable des résidences qu'on puisse imaginer; la science d'un homme de goût, et le goût de deux femmes distinguées avaient tiré un merveilleux parti d'un terrain immense, bien planté, d'une lande, où des rochers d'un aspect pittoresque apparaissaient comme des flots, d'une petite rivière, — un affluent du Scorff, qui se jette dans l'Océan à Lorient, — des ruines d'un vieux castel breton, avec ses fossés, ses tours et tourelles, ses créneaux, ses souterrains et son pont-levis, d'une petite métairie, d'un lac en miniature, et d'une colline d'où on dominait la pleine mer. M. de Mérinval avait acheté très-bon marché ce domaine qui avait autrefois appartenu aux sires de Vitré, il avait dépensé deux cent mille francs à l'arranger, le modifier, le planter, l'édifier, le canaliser; et comme en Bretagne la main-d'œuvre était encore peu coûteuse à cette époque, et qu'une partie des matériaux, bois et pierres, était tirée de sa propriété, il était parvenu, quoique deux cent mille francs ne soient pas une somme folle en pareil cas, à faire un Eden de ce trou autrefois abandonné et ne rapportant rien.

Comme l'asile merveilleux créé par Adam, cet Eden arrangé par Francis avait son Ève. Ève de Mérinval, qui en 1848, le 7 juin, venait d'atteindre sa dix-huitième année.

Nous ne parlerons que pour mémoire de madame la comtesse de Mérinval qui, à l'exemple de son mari, semblait douée de la précieuse faculté de défier les outrages du temps, mais nous ne garderons pas la même discrétion à l'égard d'Ève, sa fille; Ève avait donc dix-huit ans, elle était de taille moyenne, mais svelte et admirablement prise; son buste, ses épaules étaient des modèles du genre, sa tournure, sa démarche, ses attitudes étaient gracieuses sans être maniérées. La voir marcher, courir, rêver ou réfléchir était déjà un bonheur. Il y avait en elle, selon le lieu où elle se trouvait, l'heure du jour et la disposition de l'esprit : de la madone que l'on prie et qui elle-même prie Dieu pour vous; de la nymphe dont le pied ne courbe pas les gazons qu'il touche; de la sylphide, cette blonde et blanche apparition des vieilles légendes; de la joyeuse fille des champs s'empourprant le teint à courir après un papillon; de l'enfant rêveuse et poétique; de la châtelaine faisant roucouler des colombes au lieu de dresser des faucons, et enfin et surtout de la femme, de cette délicieuse créature faite pour aimer et se dévouer.

Eve était blonde; sa peau d'un blanc de nacre avait ce velouté soyeux qu'ont les lis quand ils viennent de s'ouvrir; son front était haut, intelligent, comme éclairé d'une auréole, aucun souci ne l'avait encore touché de son aile sombre; dans ses yeux, sous ses grands sourcils et ses cils soyeux, son regard doux, limpide semblait refléter la pureté de son âme, le calme de sa conscience.

Au moral, Ève était une jeune personne un peu plus qu'accomplie, car quoi qu'en dise le monde, cette expression embrasse beaucoup trop de choses pour dire beaucoup.

Ève était autant l'enfant de la nature, que la jeune fille de la civilisation; la vie pratique lui avait donné autant de leçons au château des Dunes que les sœurs au couvent des Oiseaux. Desquelles avait-elle le mieux profité ? nous ne saurions le dire : dans un salon, et même engagée dans une conversation, sinon sérieuse du moins spirituelle, Ève faisait l'orgueil de ses parents. Seule dans les champs ou les bois, elle ne savait pas s'ennuyer; les chants des oiseaux, le bruit du torrent, la brise dans le feuillage, la tempête sur l'Océan, le murmure du ruisseau, l'insecte invisible, le scarabée aux ailes d'or, la fleur parfumée avaient des voix, des sons, des bruits, des accents intelligibles pour elle.

. . . .

Et maintenant que le lecteur est au courant de certains renseignements utiles, retournons près de nos voyageurs.

Il est difficile de passer une nuit côte à côte en voiture, surtout après en avoir déjà passé une ensemble, à regarder ensemble la mort bien en face, sans faire connaissance. On causa donc, mais sans se nommer. Josepha se présentait avec le service qu'il avait rendu, et son costume le dispensait des formalités habituelles.

L'offre de M. de Mérinval disait assez qu'il était riche, et la fortune fait sauter par-dessus bien des convenances, surtout en voyage.

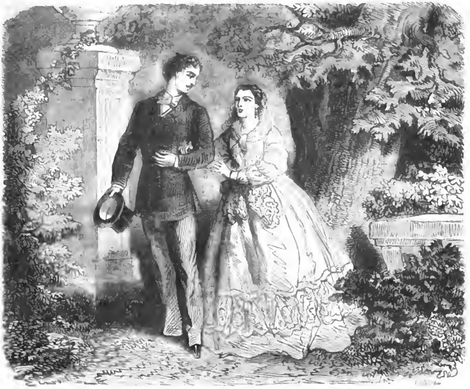
Le troisième voyageur se dit armateur à Cherbourg, il allait pour affaires à Brest et à Lorient, et c'était vrai.

Et puis, n'eût-il pas été ridicule pour nos trois personnages de se présenter eux-mêmes. Autant eût valu qu'ils se passassent réciproquement leurs passeports.

A une lieue de Lorient environ, M. de Mérinval fit arrêter la diligence en face du chemin vicinal, *la traverse*, comme disent les bonnes gens, qui aboutissait devant la grille dorée du château des Dunes.

A Granville, le comte avait fait mettre le télégraphe en mouvement, la comtesse et sa fille étaient averties de l'arrivée d'un étranger, le sauveur du père et de l'époux. Une voiture stationnait donc à la jonction du chemin avec la grande route; pendant qu'Ève et sa mère, bien qu'il fût à peine huit heures du matin, attendaient impatiemment au château.

M. de Mérinval et del Mona s'étaient assis à la même table à bord du brick naufragé. Quand il avait été question de se défendre, contre celui qu'ils supposaient un corsaire, tous deux s'étaient armés, et s'étaient dit en se plaçant l'un près



Donnez moi votre bras bien vite... à moins que je ne vous fasse peur.

de l'autre : « Nous sommes deux hommes d'énergie, associons notre fortune dans cette bagarre, combattons ensemble ; car dans un combat d'abordage, on peut se sauver réciproquement la vie dix fois. »

Après avoir partagé de tels périls, M. de Mérinval ne pouvait faire autrement que d'inviter del Mona à rester aux Dunes, pendant son séjour à Lorient. Ce fut ce qu'il fit de grand cœur ; car il aimait à recevoir, et del Mona avait tous les dehors de l'homme du monde. Il était étranger, il avait beaucoup voyagé, beaucoup vu, beaucoup retenu ; parlait bien et racontait mieux, sa parole était harmonieuse, son imagination vive, son langage coloré ; c'était un convive dont on ne pouvait que se faire honneur.

Les trois voyageurs quittèrent la diligence et prirent place dans la voiture de M. de Mérinval. Vingt minutes plus tard, le comte embrassait sa femme et sa fille, à qui il présenta ensuite M. del Mona et M. Marini.

Suivant le conseil de Pierrebuff, Josepha avait cru devoir dissimuler son vrai nom, tant qu'il serait à Lorient, où son duel avait fait assez de bruit pour que tout le monde en connût le motif, sans connaître personnellement les combattants.

Josepha avait vingt-sept ans, son enfance, depuis le jour où un hasard l'avait séparé de sa mère adoptive, avait été rude, comme on le verra bientôt, son adolescence avait été laborieuse et depuis qu'il était homme, Josepha s'était entièrement sacrifié à la carrière qu'il aimait. Était-ce ambition ou vocation chez lui ? un peu les deux.

Très-bon marin, il faut l'être pour rester comme instructeur dans une école navale, homme de sciences, doué d'un esprit calme, posé, réfléchi comme une figure de géométrie, il ne connaissait rien du monde et de ses préjugés, il ne savait rien de la vie et de ses angoisses. Une main charitable dont nous parlerons bientôt l'avait tenu à l'abri des griffes de la misère. Il faisait le bien parce qu'il avait le cœur bon, il évitait le mal parce qu'il avait le jugement sain. Il n'avait jamais laissé tomber de ses lèvres ce mot amour, qui ressemble à un gracieux sourire ; cependant, bien souvent dans ses nuits de veille et de travail, il s'était involontairement laissé aller à de vagues et douces rêveries, et s'était demandé : est-ce que la vie doit se borner à l'étude ?

Et puis, jusqu'alors, la vie que Josepha avait menée avait été assez triste. Avec cette pensée d'être le fils d'un homme exécuté, d'un assassin par conséquent, avec cette conviction qu'il était un maudit, un lépreux, un pestiféré au milieu de la société, Josepha avait fui le monde. Tout ce qu'il y avait d'ardent, de poétique en lui, s'était endormi au lieu de se développer.

Quand il arriva aux Dunes, ses yeux s'étaient déjà un peu dessillés, il avait vu comme la vague lumière d'un reflet, il avait senti comme la chaleur bienfaisante d'un rayon, le jour où Pierrebuff lui avait dit : « Votre père était innocent. » Son âme allégée d'un poids énorme, il avait souri à la vie, son cœur avait battu, il s'était pris à aimer Pierrebuff ; mais Pierrebuff l'avait quitté. La déception était venue à la suite de la sympathie ; trop tôt pour ce qu'il eût compris ce que c'était que l'amitié.

A son insu, Josepha avait une mine toute chargée dans son cœur; une étincelle devait suffire pour y mettre le feu et la faire éclater.

Cette étincelle devait tomber de la prunelle d'Ève de Mérinval.

La première fois qu'il vit Ève, Josepha fut totalement ébloui. Ce fut comme un feu dans son âme, il lui sembla qu'un rideau épais, qui jusqu'alors lui avait mystérieusement caché la vie, venait soudain de se déchirer devant lui. Sans rien comprendre à ce qu'il ressentait, il éprouva le désir d'être seul pour réfléchir. Seul, il se mit l'esprit à la torture; mais ce ne fut pas cette fois qu'il devina l'amour. Cependant il désirait ardemment revoir la belle Ève.

Quant à celle-ci, après avoir longtemps examiné le sauveur de son père, elle avait simplement dit, sans embarras comme sans empressement :

— Il est très-bien.

A table, Josepha se trouvait placé en face d'Ève; le second jour, à dîner, celle-ci remarqua que le jeune aspirant ne mangeait pas, mais, en revanche, qu'il la dévorait des yeux. C'était une nourriture comme une autre. Ève ne se sentit pas froissée de la persistance du regard du jeune homme, mais elle en rougit; Josepha vit son embarras, et comme il en devina le motif, il n'osa plus la regarder.

Ève lui sut gré de cette discrétion.

A l'insu de Josepha, ses yeux avaient parlé, puisque Ève avait été troublée. Ève, l'innocence même, avait compris, deviné un aveu que l'aspirant n'avait jamais pensé lui faire.

Le soir, dans sa chambre, Ève, pensant à Josepha, le revit la contemplant, et rougit encore; puis elle fit sa prière et se coucha; un rêve lui ramena devant la pensée ce regard qui semblait lui dire : « Je vous adore ! »

A la même heure, et de son côté, Josepha se disait que, depuis deux jours qu'il était à Lorient, il ne s'était pas encore occupé de voir la sœur Ursule.

— Comment diantre ai-je fait pour oublier cette affaire importante? se demanda-t-il innocemment, en se promettant bien d'aller à Lorient le lendemain.

Le lendemain, il revit Ève, et le voyage à Lorient fut encore oublié.

Cependant un changement notable s'opérait dans le jeune homme. Instruit par l'amour, ce maître divin, il s'était aperçu que jusqu'alors il s'était habillé comme un collégien, et non comme un homme; il devint plus soigneux de sa personne; grâce aux vingt-cinq mille francs de Pierrebuff, il put opérer une métamorphose complète dans sa mise et dans sa tenue.

Gagna-t-il à cette métamorphose? A nos yeux, non; la simplicité étant la suprême élégance de l'homme, et surtout du marin, mais aux yeux d'Ève.. peut-être oui.

Un soir, Josepha s'était éloigné de la villa, et, absorbé qu'il était dans ses pensées, il avait gagné l'endroit le plus désert, le plus accidenté et le mieux ombragé du parc. La nuit était superbe, et invitait à la prière, à l'amour, au recueillement; quand Josepha fut entré dans les ténèbres du bois, il sentit une main se poser sur son épaule. Il se retourna vivement, et vit auprès de lui un homme de haute taille qu'il ne put reconnaître, car, malgré la chaleur de la maison, l'inconnu se tenait mystérieusement enveloppé jusqu'aux yeux dans un large manteau.

IX

Révélations étranges.

— Josepha, dit l'apparition d'une voix grave, fuyez vite cette maison maudite, où vous n'auriez jamais dû entrer. Si vous y restez plus longtemps vous êtes perdu! Au nom de votre père, fuyez pendant qu'il en est temps, malheureux ! Vous êtes sur le bord d'un abîme. Si vous aimez jamais Ève de Mérinval, cette passion ne sera arrosée que de vos larmes, et si Ève vous aime, elle vous conduira tous deux au malheur, au déshonneur, à la mort peut-être. Le fils du condamné Josepha, exécuté en place publique, peut-il espérer donner jamais son nom à la fille du comte de Mérinval, le millionnaire?

L'homme au manteau avait disparu avant que Josepha fut revenu de sa surprise. Quel était cet homme qui savait si bien ses secrets? Il avait cru reconnaître la voix de Pierrebuff; mais il était certain que l'*Émerillon* était sur les côtes d'Angleterre, ce n'était donc pas le capitaine!

Josepha s'enfonça inutilement dans l'épaisseur du bois sur les traces de l'inconnu. Après avoir passé une grande heure à le chercher, il se laissa aller, fatigué, sur un banc.

Ces mots : « Si vous aimez jamais mademoiselle Ève de Mérinval, » renfermaient pour lui tout une révélation.

— C'est donc de l'amour, ce que j'éprouve pour Ève? se dit-il avec consternation.

Jusqu'à ce moment, toutes les fois qu'il avait pensé à mademoiselle de Mérinval, il n'avait éprouvé que de la joie. Cette fois, il sentit du désespoir. Une malédiction s'échappa de son cœur, il l'adressa à l'inexorable fatalité, au passé qui étreignait son avenir dans un cercle vicieux; à ce passé qui n'était pas le sien et dont il était victime. Dans ce moment de suprême angoisse, il en arriva presque, sans se rappeler que son père était innocent du crime qu'il avait payé de son martyre, à jeter un anathème sur cette malheureuse victime.

— Je ne puis être heureux, s'écria-t-il, eh bien! malheur à tous, malheur!

Puis il pleura; il maudit cet homme, cet inconnu qui, avec dix paroles, avait troublé sa douce quiétude.

Cependant, il fallait prendre un parti.

— J'aime Ève, se dit-il; moi, misérable; j'ose élever mon regard jusqu'à cet ange de pureté et d'innocence!

Mais si j'avais jamais un aveu à lui faire, le premier mot qui sortirait de ma bouche devrait être celui-ci : « Je vous ai menti, je vous ai trompée, je ne suis pas Marini, je suis Josepha, le fils du supplicié.

Que ferait-elle alors?...

Elle frémirait, détournerait la tête avec dégoût et me chasserait sans pitié.

Je dois donc fuir, l'oublier. Je fuirai.

Mais pourquoi la maison de M. de Mérinval était-elle une maison maudite pour lui? Si l'inconnu n'était pas Pierrebuff, un étranger, autre que le capitaine de l'*Émerillon*, connaissait donc l'histoire de sa famille et ses secrets? Enfin, qu'est-ce que c'était que Pierrebuff lui-même?

Au déjeuner, le lendemain, Josepha fit part au comte de son projet de se rendre à Lorient. Celui-ci s'empressa de mettre sa voiture à la disposition de son jeune ami; car une sorte d'intimité s'était engagée entre le comte et ses deux hôtes.

Mais pendant ce déjeuner, Ève avait observé Josepha, elle avait vu le front soucieux du jeune marin, sa pâleur, elle avait entendu sa voix légèrement tremblante. Une femme qui aime se trompe rarement et rien ne lui échappe; un certain désordre, imperceptible pour tout autre, dans la toilette de Josepha fut pour elle un indice que celui-ci avait passé une nuit d'insomnie. Le malheur est peut-être un des plus grands charmes de l'homme auprès de la femme : *Soyez malheureux et on vous aimera*, est presque un axiome. Axiome à l'honneur de la femme; car il glorifie en elle les plus nobles qualités de l'âme.

Donc, après le déjeuner, pendant que Josepha montait en voiture pour se rendre à Lorient, Ève refusait doucement à sa mère de sortir pour une promenade, et se retirait dans sa chambre. Quand elle fut seule, elle ne murmura que ces deux mots en poussant un profond soupir :

— *Il souffre !...*

Son cœur avait-il parlé? Non, mais elle se demandait pourquoi et comment Josepha était malheureux; elle en arriva à se décider à tenter de consoler Josepha en lui demandant le partage de ses chagrins et de ses peines; elle forma le projet de mettre un peu de baume sur les blessures de l'homme courageux qui, au péril de sa vie, avait sauvé M. de Mérinval.

Bien affermie dans sa résolution, Ève se promit de saisir la première occasion où elle se trouverait seule avec Josepha, ce qui était déjà arrivé, pour provoquer une confidence.

A Lorient, Josepha ne trouva pas la sœur Ursule, elle était allée faire une retraite de huit jours à Nantes pour un jubilé.

Comme Josepha voulait absolument la voir avant de quitter les Dunes, son départ fut retardé d'autant.

Huit jours s'écoulèrent sans qu'Ève pût mettre son projet à exécution, sans qu'elle parvint à s'expliquer pourquoi Josepha faisait tout pour l'éviter, pour la fuir, même.

M. de Mérinval et del Mona s'étaient enfin aperçus du changement opéré dans Josepha. Tous deux avaient interrogé le jeune marin avec intérêt et discrétion. Celui-ci avait mis ses préoccupations, ses contrariétés sur le compte de la perpersonne dont l'absence de Lorient ajournait indéfiniment son départ.

— Mais n'êtes-vous pas bien ici, avec nous? lui dit la comtesse.

— Oh! si madame; mais mon congé va expirer.

— Voulez-vous que je vous obtienne une prolongation? cela m'est facile; j'ai des amis, dit le comte.

— Oh! non, monsieur, mon avenir est en jeu; je ne veux pas avoir l'air de reculer devant mon premier embarquement. Cependant, croyez-le bien, je ne vous suis pas moins reconnaissant de vos généreuses intentions à mon égard.

Après une pareille réponse, il n'y avait plus d'insistance possible.

Un autre motif bien sérieux aussi poussait Josepha à brusquer son départ. Un jour, M. del Mona lui avait demandé à brûle pour-point :

— Monsieur Marini, connaissez-vous un del Mona à l'école?

Josepha qui s'attendait à cette demande à tout instant, ne broncha pas, et répondit :

— Seulement de nom, monsieur; mais pas personnellement, nous n'étions pas de la même division.

— C'est mon fils, monsieur, il vient de se faire une mauvaise affaire.

— Un duel, je crois.

— Oui, mais ce ne sera rien, et comme M. de Mérinval est assez bon pour m'offrir de lui faire passer sa convalescence ici, il sera bientôt parmi nous. Pourquoi diantre partez-vous? vous eussiez fait connaissance, les amis sont rares dans la vie et quelquefois plus utiles qu'on ne pense!

— Il faut que je parte, monsieur.

La conversation n'avait pas été plus loin, mais elle avait ranimé la résolution de Josepha.

— Demain, s'était-il dit, demain, la sœur Ursule sera de retour, je la verrai, et après-demain je partirai. Je ne puis m'exposer plus longtemps à être reconnu ici par l'homme que j'ai blessé.

Le lendemain, Josepha alla à Lorient, vit la sœur Ursule dont il ne put tirer que cette réponse insignifiante :

— Je me suis occupée de vous, parce que vous êtes un bon jeune homme et que vous êtes malheureux. M. Pierrebuff a bien fait de s'adresser à mon frère, je n'y avais d'abord pas songé, mais je lui écrirai et il ne vous laissera pas là. Le jeune homme que vous avez blessé va mieux, son père vient souvent le voir, et il pourra nous quitter dans deux ou trois jours.

Josepha, aussitôt de retour aux Dunes, avait annoncé son départ pour le lendemain soir.

Pendant l'absence de Josepha, le comte de Mérinval avait reçu une lettre qui devait singulièrement changer ses dispositions à l'égard de son protégé. Voici cette lettre :

« Monsieur,

« Une personne bien renseignée croit devoir vous informer, que vous logez sous votre toit un homme qui s'y est présenté sous un faux nom. Quoique la conduite de M. Marini, — je l'appelle ainsi pour la forme, — soit et ait toujours été irréprochable, le mystère dont il entoure son véritable nom vous semblera peut-être singulier, et vous fera sans doute chercher et trouver le motif qui le fait agir ainsi, motif que j'ignore.

« Agréez, etc., etc.

La lettre ne portait aucune signature. — Elle était de Pierrebuff, — c'était Pierrebuff qui avait parlé, comme nous l'avons dit, à Josepha, dans le parc. C'était Pierrebuff qui, voyant le peu de cas que le jeune homme faisait de ses avis, préférait le faire chasser des Dunes, plutôt que de le laisser plus longtemps en contact avec Ève.

La lettre anonyme jeta M. de Mérinval dans une grande perplexité.

Il s'enquit de l'heure à laquelle l'aspirant était parti pour Lorient. Quand il se fut assuré qu'il avait au moins deux heures devant lui, il se rendit furtivement dans la chambre de Josepha, où il s'enferma. La valise de Josepha était là... tout ouverte, le comte y fouilla et y trouva un portefeuille renfermant vingt-cinq mille francs en billets, plus la lettre de recommandation de Pierrebuff. — Mais cette lettre était cachetée.

— Il faut que je sache et je saurai! murmura le comte.

Il alluma une bougie, fit fondre la cire du cachet de la lettre qu'il ouvrit... non sans une certaine émotion. — Et il lut.

L'effet que produisit sur lui le nom de Josepha fut terrible. Ce nom pour lui, qui n'avait rien ignoré du procès, du jugement et de l'exécution du contrebandier, était plein d'une menaçante signification. Il équivalait à *vengeur*, écrit en lettres de feu. Le nom du signataire de la lettre éveillait bien aussi en lui quelques soupçons, quand il comparait la figure de Gasparo, telle que de vieux souvenirs la lui montraient, à celle, — qu'il n'avait fait qu'entrevoir, — du capitaine de l'*Emérillon*.

— Si c'était lui!... murmura le gentilhomme.

Puis il recacheta soigneusement la lettre, la replaça dans le portefeuille, remit le tout dans la valise et sortit de la chambre.

— Josepha! Josepha!... répétait-il, si c'est lui, son changement de nom me prouve qu'il sait tout, et qu'il reste ici avec des idées de vengeance. Oh! à tout prix j'éclaircirai ce mystère!

M. de Mérinval fit atteler une voiture et se rendit à Lorient. Les renseignements qu'il recueillit sur le prétendu Marini le confirmèrent dans son opinion. Josepha était né aux environs d'Oléron; son père avait subi la peine capitale pour assassinat. Admis à l'Ecole navale sur la recommandation d'un riche négociant brestois, qui l'avait élevé, et avait payé tous les frais de pension et autres, Josepha était resté comme aspirant instructeur à l'Ecole, jusqu'à l'heure où il en avait été renvoyé pour avoir blessé grièvement en duel un autre élève, M. del Mona.

— Maintenant que je suis certain de mon fait, se dit M. de Mérinval, avec une résolution terrible, — résolution qui n'étonnera pas chez lui, — maintenant c'est à moi de prévenir le coup qu'il veut me porter; cet homme doit mourir. Quant à ce Pierrebuff, il est loin, nous verrons plus tard...

Rentré chez lui, le comte apprit par sa femme le brusque départ de Josepha.

— C'est fâcheux, dit-il tout haut, mais s'il le veut!

Et à part :

— Il s'en va pour comploter ma perte avec Pierrebuff! Allons! à l'œuvre! il s'agit de le prévenir!

Voyons ce qui s'était passé au château pendant l'absence de M. de Mérinval.

X

Dans lequel il est démontré qu'on apprend quelquefois bien des choses en écoutant derrière les buissons.

Après avoir annoncé son départ pour le lendemain, Josepha éprouva ce désir qu'éprouvent presque toujours ceux qui sont véritablement épris près de quitter ce qu'ils aiment; le désir de revoir encore une fois et de parcourir les lieux qu'*elle* habitait, surtout ceux où il avait cru remarquer qu'elle s'arrêtait avec une certaine préférence.

Il était huit heures du soir; la nuit était magnifique; au ciel des milliers d'étoiles et une belle et blanche lune; la brise caressait les feuilles; les fleurs dégageaient leurs plus odorants parfums. Un rossignol chantait ses amours dans un massif, des vers luisants scintillaient dans les mousses.

— Quel beau temps pour aimer !... murmura Josepha avec un soupir. Aimer ! répéta-t-il; puis il fit une longue pause et reprit : Mais moi, je n'aimerai jamais, je ne serai jamais aimé !... je suis maudit... Maudit par les hommes, par la nature et par Dieu !

Tout à coup, comme quelques jours auparavant, il sentit une main se poser sur son épaule, et il entendit une voix dire à son oreille :

— Josepha, vous partez demain, vous faites bien, merci.

Le marin se retourna; l'*être*, si n'en était un, avait déjà disparu. Mais, dans une direction opposée, il vit une forme blanche qui s'avançait vers lui. Un instant il se crut le jouet d'un rêve, d'une hallucination; mais non ! il ne s'abusait pas ! c'était *elle !* c'était Ève qui s'approchait !

Aussitôt qu'elle avait su la détermination de M. Marini, la généreuse enfant n'avait pas hésité. Elle voulait se trouver seule avec le jeune homme; l'ayant vu sortir après le diner, elle l'avait suivi à distance.

Ceci, on le sait, se passait pendant que le comte était à Lorient.

Quand Ève vit que Josepha l'avait aperçue, elle s'empressa de hâter le pas; elle courut à lui, et lui prenant les mains, elle lui dit en riant, afin de dissimuler sous un ton de légèreté la gravité de son action :

— Ah ! monsieur Marini, je vous prends en flagrant délit de rêverie.

— Mademoiselle ! balbutia Josepha.

— Allons, donnez-moi votre bras bien vite... à moins que je ne vous fasse peur !

— Peur !...

La promenade commença dans le plus profond silence. Josepha croyait rêver. Ève, maintenant que le plus fort de sa démarche était fait, commençait à s'effrayer de sa hardiesse.

Enfin, Josepha sentit la nécessité de se convaincre que ce qui lui arrivait était réel. Il dit à Ève, d'une voix contenue et tremblante d'émotion :

— Oh ! parlez, mademoiselle, que je sois bien convaincu que vous êtes à mon bras pour oublier toute ma douleur ! Je vous prends pour une apparition.

— Votre douleur ? répéta Ève.

— Ai-je dit ma douleur ? je me suis trompé alors, car je suis le plus heureux des hommes.

— Vous partez demain, monsieur Marini ?

— Oui, mademoiselle.

— Eh bien ! avant que vous ne quittiez les Dunes, j'ai bien des choses à vous dire, et vous vous avez une confidence à me faire, j'en suis sûre.

— Une confidence !...

— Je vais m'expliquer : Vous avez sauvé la vie à mon père, n'est-ce pas ?

— Pas moi, le capitaine Pierrebuff.

— C'est en vain, monsieur, que vous essayez d'amoindrir vos mérites, vous ne réussirez pas. Vous avez sauvé la vie à mon père; par reconnaissance, n'est-il pas juste que je devienne votre amie, votre sœur ?

Ève insista d'une façon toute particulière sur ces deux derniers mots : *Votre sœur.*

— Tenez, reprit-elle, asseyons-nous sur ce banc et causons.

— Causons ! répéta Josepha.

Ils s'assirent. — Moins occupés d'eux-mêmes et de ce qu'ils allaient se dire, Ève et Josepha se fussent aperçus que depuis un instant ils étaient suivis.

Un homme, ou plutôt une ombre, tant ses pas étaient légers, les avait suivis et ne perdait aucune de leurs paroles. Quand ils se furent assis, l'ombre se glissa derrière un buisson qui touchait au banc sur lequel ils reposaient.

Ce fut Ève qui entama l'entretien.

— Monsieur Marini, dit-elle à Josepha, avez-vous encore vos parents ?

Cette question fit tomber Josepha des nues, où son bonheur l'avait fait monter.

— Non, mademoiselle, répondit-il en tressaillant, ils sont morts.

Josépha savait l'histoire de sa mère; mais il préférait la dire morte que déshonorée.

— Et des frères, des amis ?

— Personne; je suis seul au monde.

— Seul; mais vous avez des protecteurs ?

— J'en avais un que je connaissais; mais il n'est plus. Les autres sont de mystérieux inconnus qui me font du bien sans que je sache pourquoi.

— Mais qui vous a élevé ?

Josepha, qui ne voulait rien dire de son pays, reprit avec intention :

— Au plus loin que je fasse remonter mes souvenirs, je me rappelle une grande, bonne et sainte femme qui m'éleva comme un de ses propres enfants; elle en avait cinq; mais cette femme n'était pas ma mère; son mari, qui était mort, avait seulement été l'ami intime de mon père; je me rappelle encore que nous habitions une petite maisonnette au milieu des bois et dans un pays très-pittoresque, que celle qui me tenait lieu de mère ne travaillait pas aux rudes travaux des champs, comme la plupart des campagnardes, et qu'elle passait pour être à son aise.

— Qu'est-ce que faisait votre père ?

— Il était berger, fit Josepha en rougissant, non d'avouer une si humble profession, mais de mentir.

— Mais comment vous séparâtes-vous de l'excellente femme qui vous avait recueilli ?

— Une circonstance qu'elle ne m'expliqua pas, — j'étais trop jeune pour la comprendre, — la força de quitter notre pays, elle vint dans ces contrées; nous nous embarquâmes pour faire le voyage, quand nous touchions au port, une effrayante tempête, compliquée d'un incendie à bord, coula notre navire; dans le sauve qui peut général, nous fûmes séparés; je me jetai dans une embarcation, elle et ses enfants entrèrent dans une autre; et, depuis ce jour fatal, je n'ai jamais entendu parler de ma première bienfaitrice ni de ses enfants.

— Quel âge aviez-vous lors de cette séparation ?

— Neuf ans.

— A neuf ans, déjà si éprouvé ! fit Ève avec tristesse.

— Oh ! mademoiselle, ce n'est là qu'un prélude insignifiant et qui ne pouvait manquer à une existence comme la mienne, car, sans avoir à rougir d'aucune mauvaise action, je suis un de ces maudits prédestinés qui doivent vivre dans l'ombre et le silence, comme s'ils n'avaient pas un cœur pour aimer et des qualités qui les fassent aimer.

— Que voulez-vous dire ? demanda Ève avec intérêt.

— Je me comprends, mademoiselle, et peut-être vous en ai-je déjà trop dit; mais vous oublierez vite la maussade histoire que je viens de vous raconter. Est-ce que le chant funèbre d'un oiseau de nuit doit rester dans votre souvenir !

— Oh ! que c'est mal de parler ainsi ! Ne vous ai-je pas prévenu que je voulais devenir pour vous une amie, et mieux encore, une sœur.

— C'est impossible; car je pars demain, et je ne puis retarder mon départ d'un jour, d'une heure.

— Qu'importent l'absence et la distance quand on s'aime, répliqua ingénument Eve.

— Quand on s'aime!... avez-vous dit, s'écria-t-il en portant à ses lèvres, par un mouvement involontaire, la main de la jeune fille.

Elle ne retira pas sa main.

Il y eut un silence, un doux silence; un silence éloquent.

Chose terrible, c'était à Eve qu'il était donné de renverser d'un mot tout ce bonheur.

— Achevez-moi, je vous prie, la confidence de vos souvenirs?

Ces mots, *vos souvenirs*, suffirent pour rappeler Josepha à la réalité, c'était comme si on lui eût dit : ton passé, celui de ta famille, l'histoire de ton père exécuté, l'histoire de sa mère l'épouse infidèle?...

Il frémit et ne murmura que ces mots; mais d'une voix déchirante :

— Pauvre insensé! j'étais fou!

Ève crut avoir mal entendu :

— Que dites-vous?

— J'ai dit que j'étais fou, j'ai osé un instant croire au bonheur! Mes souvenirs, enfant, mais vous les confier ce serait souiller votre âme d'ange, si je le faisais, je serais un misérable. Mes souvenirs! mais ils sont de ceux qu'on ne confie à personne! Mes souvenirs! mais quand j'en parle, — et je ne puis en parler qu'à un seul homme, au capitaine Pierrebuff, — il me semble que mes paroles me brûlent les lèvres. Je vous l'ai dit : je suis un paria, la malédiction éternelle pèse sur moi, la réprobation du monde m'accable, et il ne m'appartient pas de me plaindre! Fuyez-moi, Eve, oh! je vous en prie, fuyez-moi, abandonnez-moi à mon malheureux sort!..

Josepha s'exprimait avec exaltation.

— Vous m'effrayez, dit la jeune fille,

Josepha sourit ironiquement :

— Je vous effraie! reprit-il, comment pourrait-il en être autrement? Est-ce qu'instinctivement, toute créature humaine ne doit pas frémir d'horreur à mon approche? Est-ce que tous ceux qui m'ont touché ne doivent pas rougir du contact passager qu'ils ont eu avec moi? Je vous effraie, Eve, c'est juste, ce doit être; et je ne comprends pas comment vous avez pu me parler comme vous l'avez fait, il n'y a qu'un instant, me proposer d'être mon amie et ma sœur, comment vous avez pu me permettre de serrer votre main!

Cette fois ce fut la main d'Ève qui chercha celle du marin.

— Oh! monsieur Marini, dit-elle, je vous en prie, je vous en supplie; sortez de cet état d'exaspération contre votre destinée, ne vous exagérez pas ainsi vos malheurs, et croyez mon amitié plus dévouée, plus efficace que vous ne le faites. Je vous l'offre cette amitié, je vous l'accorde sans restriction, sans vous demander aucune confidence qui vous soit pénible; acceptez-la, et si elle peut apporter quelque consolation, quelque remède à vos souffrances, je serai heureuse.

— Doux ange! murmura Josepha en étouffant un sanglot.

Mais non c'est impossible, il n'y a pas de remède à mes souffrances, je vous le répète, elles ne sont pas de celles dont on se console. N'insistez pas, Eve, croyez-moi, oubliez le peu que j'ai été dans votre vie. Demain je serai loin, je ne vous reverrai sans doute jamais; mais en vous quittant, je ne veux pas emporter le remords de vous avoir trompée; je ne m'appelle pas Marini, Eve...

— Que dites-vous?

— Je dis, que sous un faux nom, j'ai trompé vos parents et vous; j'ai abusé de l'hospitalité qu'ils ne m'eussent pas accordée s'ils eussent su qui j'étais; pardonnez-moi tous ces crimes, Eve. Je ne m'appelle pas Marini, mais Josepha, et M. del Mona fils, qui sera ici avant huit jours, vous apprendra ce que je suis. Adieu, Eve, adieu, pour toujours!...

Et sans s'apercevoir qu'Eve tombait sans connaissance, Josepha s'enfuit à travers le bois.

La crainte de faillir à sa détermination l'empêcha de se retourner; il fut du reste loin bientôt, et ne vit donc pas un homme sortir du buisson et s'approcher du banc où Eve était restée seule... évanouie.

Quand Eve revint à elle, ce fut grâce aux soins de M. del Mona, qu'elle reconnut avec un étonnement mêlé de crainte.

XI

Insomnie.

Del Mona et Eve revinrent ensemble au château. Mademoiselle de Mérinval, pâle, défaite et désespérée, avait accepté l'offre que l'Espagnol lui avait faite de s'appuyer sur son bras.

La jeune fille attribua sa défaillance à un malaise causé par la fraîcheur de la nuit. Tremblant que del Mona n'ait entendu quelques mots de l'entretien qu'elle avait eu avec Josepha, elle lui demanda :

— Suis-je restée longtemps évanouie?

— Je ne saurais vous dire, mademoiselle, répondit l'Espagnol avec un calme qui indiquait une grande habitude de dissimuler. Quand vous reprîtes l'usage de vos sens, il n'y avait qu'un instant que j'étais près de vous. Un hasard, la beauté et le calme de la nuit m'avaient conduit dans cette partie du parc qui est la plus belle. Quand je vous ai aperçue, j'ai cru un instant à une apparition; mais bientôt j'ai été tristement rappelé à la réalité; je dis tristement, croyez bien que ce n'est pas que la réalité ne vaille le rêve, mais ma première pensée fut de supposer un malheur ou au moins un accident.

— Et je suis désolée, monsieur, de vous avoir ainsi arraché à une rêverie qui, sans doute, avait pour vous quelques charmes, répondit Eve, en essayant de sourire.

A la porte du château, Eve et del Mona se séparèrent pour rentrer chacun chez soi.

Seule, mademoiselle de Mérinval se livra, sans contrainte, à toute sa douleur. Elle aimait Josepha : les aveux du jeune marin n'avaient donc pas produit sur Eve l'effet qu'il en attendait. Aveuglée peut-être, par son amour même, elle n'avait vu aucune indélicatesse dans ce changement de nom, qui ne pouvait porter préjudice à personne.

Ceci expliqué, Eve se prit à penser à la séparation éternelle dont Josepha la menaçait.

— Il va partir!... se dit-elle, il va me quitter! et il est malheureux!... pourtant, il me l'a dit, il m'aime!...

Et moi aussi, je l'aime!

Non, il ne peut partir; il ne partira pas!...

Il ne partira pas, c'est impossible...

Et elle se mit devant une table, sur laquelle se trouvait tout ce qu'il faut pour écrire.

Ce qu'elle allait faire, au point de vue des convenances, était [illegible]-grave; mais la passion véritable a-t-elle jamais raisonné? Cependant, Eve hésitait, cette hésitation ne dura guère; quoiqu'elle fût profondément émue et qu'elle tremblât comme si elle eût eu la fièvre, elle écrivit rapidement. On eût dit qu'effrayée par la hardiesse de son action, elle avait hâte d'en finir.

Voici sa lettre :

« Monsieur Josepha,

« Vous ne partirez pas demain, je ne le veux pas, et si vous m'aimez réellement vous obéirez. J'ai tellement foi en vous, j'ai une si grande confiance dans votre délicatesse que je ne rougis pas de vous dire : « Je vous aime », et avec cette certitude vous devez espérer assez pour avoir le courage de surmonter les difficultés d'une position terrible peut-être; mais qui, j'en suis convaincue, n'a pas été faite par vous.

« Partir aussi précipitamment que vous voulez le faire et sans nous revoir, ce serait me prouver que vous voulez rompre.

En avez-vous le droit? Non ; car ce serait faire votre malheur et le mien, et vous ne voudrez pas me rendre malheureuse. Hier, votre adieu m'a produit un effet si affreux que je me suis évanouie et n'ai pu vous répondre. Aujourd'hui, je ne vous répondrai pas adieu; mais je vous dirai : « ce soir, à 9 heures, au même endroit qu'hier. »

« Votre sœur,

« E. DE M... »

Cette lettre terminée, Eve se sentit plus tranquille. Elle se coucha, — il était trois heures du matin, — et s'endormit doucement.

Josepha ne dormit pas de cette nuit, lui aussi tandis qu'Eve lui écrivait, il écrivait de son côté à la jeune fille. Et il lui écrivait dans les termes suivants :

« Vous êtes, mademoiselle, la seule âme généreuse qui se soit attachée à moi, qui ait compati à mes malheurs. Quoique vous ne soyez encore qu'un enfant, que vous n'ayez jamais connu l'isolement, la souffrance et les larmes, votre cœur s'est préoccupé de la tristesse qui surchargeait mon front. C'est beau, noble et grand de votre part. Vous êtes un ange, soyez bénie!

« Quant aux deux mots que vous m'avez dit, et que je ne répèterai pas, je ne puis y croire. Vous-même vous vous êtes trompée. Ce que vous éprouvez pour moi n'est que de l'intérêt, de la pitié et non un sentiment plus tendre; il en serait autrement que ce serait un grand, un affreux malheur. Vous serez bientôt à même d'en juger.

« Vous avez insisté hier, pour que je vous fasse le récit complet de ce que vous avez appelé généreusement mes infortunes, — ce que j'appellerai, moi, ma vie ignominieuse, — et je ne l'ai pas osé. Je l'ose à cette heure.

« Préparez-vous à lire des choses terribles; et si dès les premières lignes, vous sentez l'effroi, la terreur vous gagner, jetez ma lettre au feu, vous en saurez assez.

« Il est des êtres qui semblent fatalement nés pour le malheur; mon père fut de ces êtres, si ceux qui l'ont bien connu disent vrai. Je naquis en 1819, je n'ai jamais connu ma mère; le métier de berger que faisait mon père lui causant une répugnance qu'elle ne put surmonter, elle quitta son mari et son enfant, après deux ans de mariage. Jamais, depuis, personne n'a su ce qu'elle était devenue.

« Quoique ma mère ait été bien coupable, quoique sa faute ait été la cause de tous nos malheurs, je ne me sens pas le courage de la juger, et encore moins celui de la maudire; aussi ne m'appesantirai-je pas sur certains détails de son histoire, et ferai-je en sorte de ne plus vous reparler d'elle.

« Resté seul, mon père se fit contrebandier. Un de ses amis l'avait entraîné dans ce métier; je ne vous parlerai pas non plus de cet homme, car c'est lui qui m'a recueilli, c'est sa femme qui m'a élevé. Et puis cet homme est mort, et l'on n'adresse aucun reproche à ceux qui dorment dans la tombe! Dieu seul a droit de compter avec eux!...

« Quoi qu'il en soit, un jour un crime fut commis dans le pays, on avait assassiné un riche voyageur anglais. Je ne saurais dire par quel concours de circonstances mon père fut amené sur le lieu où le crime avait été commis; mais on l'y trouva à côté de deux cadavres : celui de la victime et celui de l'assassin. On accusa mon père d'être le complice de ce dernier, qui n'était autre que son ami le contrebandier.

« Dans mon pays, les Pyrénées, si les contrebandiers sont nombreux, les assassins et les voleurs sont rares. Les populations s'émurent. Le vindicte publique crut à la culpabilité de mon père, il fut arrêté, jugé, condamné et *exécuté*, de sorte que je suis le fils d'un supplicié, d'un assassin!...

« Ici, je pourrais clore ma lettre, vous en savez assez maintenant, mademoiselle, pour comprendre toutes mes réticences d'hier, et le mystère dont je me suis entouré. Cependant je ne puis résister au désir de vous dire encore que le capitaine Pierrehuff, qui a sauvé la vie à votre père, et la sœur Ursule, supérieure de l'hospice maritime de Lorient, tante de l'amiral qui commande le *Suffren*, auquel elle m'a recommandé, ont connu tous deux mon père, et m'ont juré qu'il était innocent du crime qu'il avait si cruellement expié.

« Je reviens à mon enfance; elle fut triste. Recueilli par la famille du contrebandier, j'eus rarement occasion d'y apprendre à sourire. Nous étions là, sept malheureux parias. Quoique vivant dans une certaine aisance, le dernier mendiant n'eût pas voulu se dire notre ami.

« Jugez-en par quelques faits que je vais vous citer, et qui sont encore aussi présents à ma pensée que s'ils s'étaient passés hier.

« Un jour, un homme vint nous demander l'aumône. Marie, ma mère adoptive, qui avait le cœur bon, lui donna quelques sous, un morceau de pain, du lard et lui fit boire un verre de vin. Quand ce pauvre, qui était passagèrement dans le pays, sortit de notre chaumière, un bûcheron lui dit :

« — Comment, l'ami, vous recevez l'aumône de la veuve de l'assassin, s'il en est ainsi et qu'on le sache dans le pays, toutes les portes se fermeront devant vous.

« — Je ne savais pas... fit le pauvre.

« Et, quoique à regret peut-être, il déposa ce que lui avait donné Marie sur un banc, près de notre porte; puis il s'éloigna avec le bûcheron, en jetant un regard de mépris sur celle qui lui avait tendu une main bienfaisante.

« Une autre fois, par une nuit où le vent grondait avec violence, le feu prit à notre chaumière. Comment? tout nous porte à croire qu'il fut allumé par la malveillance de quelques voisins, qui tenaient sans doute à nous chasser du pays. Personne ne nous porta secours.

« — Qu'elle brûle cette nichée de bandits, disaient ceux qui nous détestaient le plus.

« Seuls et aidés de Dieu, nous parvînmes à nous rendre maîtres du feu. L'aîné de nous avait alors treize ans, et il y avait des enfants encore au berceau dans la chaumière.

« Quelques jours après, Marie revint un jour du marché, en proie à une cruelle émotion. Quoi qu'elle fît, elle ne put nous cacher ses larmes, et nous lui demandâmes tous, avec empressement, la cause de ses nouveaux chagrins.

« — Mes pauvres enfants, nous dit-elle, je ne sais plus comment nous allons faire pour vivre.

« — Pourquoi? demanda Jean, son fils aîné; tu n'as plus d'argent? eh bien! mère, ne te désole pas; je suis fort, nous travaillerons; n'est-ce pas, Josepha, n'est-ce pas, Richard (c'était son frère cadet, il était de mon âge et nous nous aimions beaucoup) que vous m'aiderez?

« — Oui, répondîmes-nous, Richard et moi.

« — Oh! mes enfants, nous répondit Marie, je ne doute pas de votre bonne volonté. Grâce à Dieu, ce n'est pas l'argent qui nous manque, le malheur qui nous arrive est bien plus grand que si nous n'étions que pauvres.

« — Qu'est-ce que c'est donc? demanda Jean.

« — Les marchands ne veulent plus me vendre. L'un deux a été jusqu'à me dire : « Allez-vous-en, je ne veux pas de votre argent, il est souillé du sang versé près du *vieux pont*. »

« Richard et moi, qui n'avions alors que sept ans, nous ne comprîmes pas bien tout ce que cette réponse avait d'odieux et d'infamant pour nous; mais Jean le comprit parfaitement, et comme il était très-violent de caractère, sa colère éclata. Ce fut les dents serrées de rage, les cheveux hérissés, les poings fermés, les yeux étincelants et le visage empourpré, qu'il dit à sa mère :

« — Ma mère, le nom de ce marchand?

« — Que feras-tu?

« — Je veux venger l'injure qu'il t'a faite.

« Marie, ne répondit à son fils que par un profond soupir, elle connaissait Jean, elle ne voulut pas l'exposer à se venger par un crime. La pauvre femme trouvait que trop de sang déjà pesait sur elle et sur nous. Pour nous consoler, elle nous disait qu'avant peu nous quitterions le pays.

« Le lendemain de cette scène, un malheur bien plus grave encore vint tous nous plonger dans la plus affreuse consternation. Richard, l'enfant dont je vous ai parlé, celui qui était juste de mon âge et avec lequel j'étais le plus étroitement lié, nous fut mystérieusement enlevé sans que nous pussions découvrir rien de ce rapt audacieux, dont on accusa un ours.

« Quand on parla de cette singulière disparition, nous entendîmes dire autour de nous :

« — Tant mieux pour cet enfant ! si quelque âme charitable a eu pitié de lui et l'a enlevé. Au moins, il ne portera pas le nom de son père, et ce sera toujours un d'arraché à une éducation pernicieuse et à une carrière criminelle ; car tous ces enfants-là tourneront mal. Bon chien chasse de race.

« Je pourrais vous citer bien d'autres faits encore ; mais à quoi bon ? ceux-là suffisent, je pense.

« Cette horrible vie dura deux ans. Enfin elle cessa ; un jour un homme, que Marie nous dit être son parent, vint nous chercher pour nous emmener dans ce pays même, en Bretagne, où nous devions, disait-il, changer de nom et vivre tranquilles et oubliés. C'était tout ce que nous demandions à Dieu.

« La veille de notre départ, quand Marie eut réalisé son petit avoir, elle me prouva une fois de plus qu'elle s'occupait autant de mon avenir que de celui de ses enfants.

« — O quel bonheur ! me dit-elle, de quitter ce maudit pays, où je craignais que Jean ne se fît quelques mauvaises affaires ! Et puis, mon pauvre petit Josepha, ailleurs, je pourrai te mettre à l'école, sans qu'on te chasse, ni qu'on t'injurie et qu'on te batte, et tu deviendras bien savant, n'est-ce pas, pour me rendre heureuse ?

« Je devrais avoir le cœur aussi dur qu'un roc, après tout ce que j'ai souffert ; eh bien ! toutes les fois que je me rappelle ces paroles de cette pauvre mère, je puis bien lui donner ce nom, des larmes me viennent aux yeux, et j'éprouve une indicible émotion.

« Enfin, le jour du départ arriva. Nous mîmes à la voile à Bayonne. Je vous ai dit comment une tempête me sépara de ceux que je ne reverrai jamais sans doute ; car comment les retrouverais-je, s'ils ont changé de nom comme ils en avaient l'intention ? Si je les rencontrais, les reconnaîtrais-je ? Vingt ans se sont écoulés depuis le jour où je les ai vus pour la dernière fois.

« A peine fus-je descendu dans la chaloupe, que la lame éloignait avec furie du navire incendié et poussait vers la haute mer, que je m'aperçus que Marie et ses enfants avaient pris place sur une autre embarcation, dont on ne voyait déjà plus le fanal que comme un point vague paraissant et s'effaçant à chaque instant.

« Vous dépeindre ma douleur... impossible. Je suppliais en vain les matelots de me conduire à ma mère. Mon désespoir était si grand, le péril si imminent, l'instant si solennel qu'on ne rit pas de ma demande, on se borna à n'en point tenir compte. Alors, je voulus me jeter à la mer pour rejoindre les seuls êtres que j'aimais. — Un homme eut pitié de moi ; — tout le monde est charitable dans le danger, — il me prit dans ses bras, où je ne tardai pas à m'évanouir.

« Quand je revins à moi, ou plutôt à la raison, car j'avais fait une longue et cruelle maladie, pendant laquelle j'avais presque toujours eu le délire, j'étais à Brest, couché dans une chambre somptueusement meublée, relativement au simple et rustique mobilier que j'avais toujours eu sous les yeux.

« L'homme qui m'avait si charitablement recueilli était un des plus forts négociants de Brest, il avait fait vœu, au moment où la tempête nous menaçait tous de mort, de ne jamais m'abandonner si, par miracle, il échappait au péril.

« Il fut sauvé et tint largement sa parole, comme vous verrez, et quoiqu'il lui coûtât un peu, dans les premiers temps, d'épancher ses bonnes grâces et ses dons sur le fils d'un assassin.

« Heureusement pour moi qu'il n'avait ni femme ni enfants, sans cela, je ne crois pas qu'il eût eu la force de résister aux objections que sa famille n'eût pas manqué de lui faire à mon égard.

« Il n'avait que des neveux qu'il n'aimait pas beaucoup, je ne sais pourquoi, et qu'il ne voyait jamais ; je lui ai même souvent entendu dire qu'ils avaient été mauvais pour lui, qu'il les déshériterait ; mais il ne put rien en faire, il mourut d'une attaque d'apoplexie foudroyante.

« Quoi qu'il en soit, aussitôt que je fus en état de le comprendre, il vint me voir. C'était un homme de cinquante ans, à figure riante et douce, son air était affable, sa voix agréable et pénétrante, tout en lui avait quelque chose de paternel.

« — Comment vas-tu, mon enfant ? me demanda-t-il.

« Je le regardais avec étonnement, je ne savais même pas que j'avais été malade et huit jours en danger de mourir.

« — Tu as été bien malade, reprit-il ; mais tu vas mieux. Dans huit jours, nous serons sur nos jambes.

« — Merci de vos bons soins, lui dis-je, mais ma mère et mes frères ?... — c'était ainsi que j'appelais Marie et ses enfants.

« — Je venais pour t'en parler.

« — Où sont-ils ?

« — Je ne sais...

« Cette réponse me mit tout en larmes.

« — Voyons, mon enfant, ne te désole pas ; nous les retrouverons. Comment les appelles-tu ?

« — Gasparo, et moi Josepha.

« — Josepha Gasparo, alors ?

« — Non, Josepha seulement.

« — Mais, alors, comment se fait-il que tu ne portes pas le nom de ta mère ?

« — C'est que la mère dont je vous parle n'est pas ma mère, lui répondis-je naïvement.

« — Allons, mon enfant, reprit le négociant, je vois qu'il y a dans ton histoire un mystère qu'il est important que je connaisse ; veux-tu avoir confiance en moi et me dire tout ce que tu sais ?

« — Oh ! oui, monsieur, surtout si vous me promettez de me faire retrouver ma mère.

« — Je ferai tout mon possible pour cela, parle.

« Je racontai à l'étranger tout ce que je viens de vous écrire, ce fut peut-être un peu moins clair ; mais ce fut assez compréhensible pour que mon libérateur éprouvât une pénible impression de ma confidence.

« — Tu ne diras cette histoire à personne, me dit-il, c'est à cette condition que je consens à me charger de toi.

« — Oui, monsieur ; mais ma mère ?

« — Je vais m'occuper d'elle.

« En effet, peu soucieux de garder chez lui le fils d'un assassin, mon bienfaiteur fit de nombreuses et longues recherches ; elles n'eurent aucun résultat, et comme le négociant s'était peu à peu habitué à moi, qu'il me trouvait le caractère doux et docile, il me dit

« — Josepha, ta mère est introuvable, tu vas rester avec moi ; tu seras très-bien ici, je te traiterai comme mon enfant, si tu es sage. Je vais commencer à m'occuper sérieusement de ton avenir et, par conséquent, de ton instruction, qui me semble bien négligée. Mais, avant, il faudrait que tu me dises ce que tu veux faire. Tu vas avoir neuf ans, tu dois déjà avoir un peu de raison, parle...

« — Je veux devenir savant.

« — Bien ; comme la science mène à toutes les carrières, demain, tu entreras au collége.

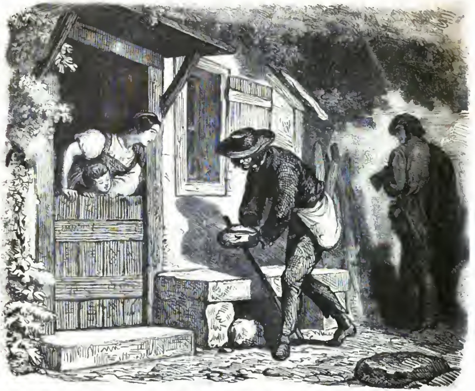
« En effet, le lendemain je fus placé dans un collége. Ici finit l'histoire de ma jeunesse et commence celle de mon adolescence.

XII

Adolescence de Josepha.

« Je vous ai dit que le négociant qui m'avait recueilli avait des neveux, ces neveux ; dont il ne voulait même pas entendre parler, je ne sais pourquoi, n'en convoitaient pas moins l'héritage de leur oncle qui était fort riche. Ils avaient même pris différentes mesures qui devaient tendre à leur assurer une succession qu'ils craignaient de voir aller ailleurs que dans leur bourse.

« Entre autres mesures, ils entretenaient un espion chez leur oncle. Cet homme, le premier caissier, possédait toute la confiance de son maître. Payé par les héritiers, ceux-ci l'a-



Il déposa ce que lui avait donné Marie sur le banc.

vaient chargé de surveiller tout ce qui se passerait chez leur oncle; mais surtout d'évincer, par tous les moyens possibles, tous les gens qui pourraient s'introduire chez l'armateur avec des idées justifiées ou non de captation.

« Le caissier qui comptait bien pour lui-même tirer quelque chose de cette manière d'agir, se fût bien gardé de ne pas mettre tout son zèle à exécuter les ordres reçus.

« Mon arrivée chez son maître fut pour lui comme un coup de foudre, ma présence pouvait devenir pour lui et les neveux la source de bien des mécomptes, car, si l'armateur m'introduisait chez lui, c'est qu'il avait déjà de vagues idées d'adoption.

« Il s'agissait de savoir qui j'étais. Comme notre homme n'était pas toujours délicat dans le choix de ses moyens, il ne crut mieux faire, quand il nous sut en conférence avec son maître, que d'écouter derrière la porte; de cette façon il apprit le secret que M. Dar, c'était le nom du négociant, m'avait expressément recommandé de garder pour moi.

« L'indiscrétion de ce fourbe de Jeanlot devait me faire un tort immense.

« J'étais au collége où je travaillais beaucoup afin de regagner le temps perdu. Mes maîtres et M. Dar étaient contents de moi, quand les machinations de Jeanlot éclatèrent. Il s'était arrangé en sorte que le secret de ma naissance fût connu dans toute la ville sans que personne pût bien préciser ceux qui les premiers en avaient parlé. Peu à peu je vis se former autour de moi un vide. Comme autrefois au village, mes nouveaux camarades me fuyaient. On ne me disait encore rien, mais on chuchotait derrière moi. Un incident et le scandale éclatait dans la pension.

« M. Dar, de son côté, avait appris les bruits qui couraien la ville; il vint me voir, et me dit avec un ton sévère que je ne lui connaissais pas :

« — Tu as parlé, Josepha.

« — Non, monsieur, je vous jure...

« Depuis un an, j'étais chez M. Dar, il me connaissait assez pour savoir que je n'étais pas menteur; il me crut et murmura :

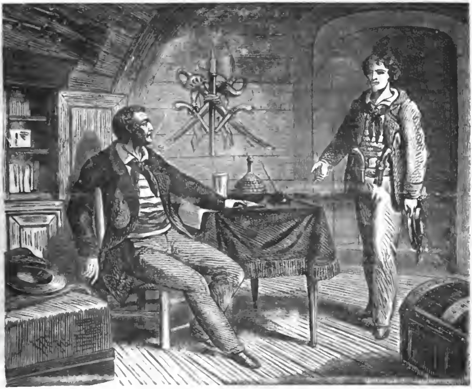
« — C'est bien singulier... aurais-je un espion chez moi? mes bandits de neveux sont bien capables de se mettre en frais pour me jouer ce mauvais tour; mais malheur à eux si j'en acquiers la preuve!

« Sur cette menace, M. Dar me retira du collége et me ramena chez lui. Il avait compris que ma position ne serait bientôt plus tenable au milieu de mes camarades.

« Pendant quelques jours, il tint courageusement tête à l'orage et répondit aux observations de ses amis :

« — Cet enfant est orphelin, je lui tiens lieu de père; que me reprochez-vous? Une bonne action. Il est pauvre, je l'aide de ma fortune, quel plus noble usage puis-je en faire? C'est le fils d'un assassin, d'un homme dont la hache du bourreau a fait justice. Mon action n'est que plus méritoire à mes yeux, un homme est fils de ses œuvres avant d'être fils de son père; cet enfant est rempli de qualités, je ne l'abandonnerai pas.

« M. Dar devait cependant faiblir devant cette noble détermination. Cette belle réponse que j'ai entendue et que je vous ai citée textuellement ne convainquit personne; et la maison de mon bienfaiteur commença à devenir déserte, personne ne voulant plus s'asseoir à la même table que moi.



Vous m'avez fait demander, capitaine?

« L'armateur, qui ne voyait personne de sa famille, et qui cependant aimait la société, fut très-sensible à la défection de ses amis; pour les rappeler, il leur fit une concession : il me fit manger dans ma chambre et me pria de ne plus descendre au salon. Ses amis ne revinrent pas. La maison qui abritait le fils du supplicié semblait être pour eux une maison maudite.

« Mon bienfaiteur me parut véritablement affecté de sa solitude, c'était à moi, si j'avais du cœur, à prendre un parti ; ce fut ce que je fis.

« — Monsieur Dar, lui dis-je un matin sans autre préambule, vous avez plusieurs navires, n'est-ce pas?

« — Oui ! mais pourquoi cette question?

« — Je veux servir comme mousse à bord d'un de ces navires.

« M. Dar comprit mon sacrifice, me prit dans ses bras, m'embrassa, m'appela son fils, me promit de ne jamais m'oublier.

« — Cet état est bien pénible, ajouta-t-il.

« — Cet état me plaît, lui dis-je.

« — Tu es bien faible.

« — La manœuvre me développera.

« — Eh bien, soit, je vais te recommander à un de mes amis, et un jour tu seras toi-même un de mes capitaines au long cours. C'est une carrière comme une autre.

« Deux jours après, le sacrifice était accompli ; je dis le sacrifice parce qu'alors je n'avais pas comme aujourd'hui le goût de la marine, et que la mer me faisait peur. Le 10 août 1828 nous quittâmes Brest; en voyant la côte disparaître mon cœur se serra. Je dis un triste adieu à tous ceux que j'aimais, Marie, ses enfants et M. Dar.

« A dix ans j'avais fait le voyage des Indes, je m'étais familiarisé avec le spectacle imposant de l'Océan furieux; aussi bien sous le rapport de la pratique que de la théorie, j'étais le mousse le plus capable de l'équipage. Le capitaine, qui seul à bord connaissait mon secret, était un digne homme sans préjugés; m'ayant reconnu quelques dispositions, il me prit en affection et s'occupa beaucoup de mon instruction. Son second, qui m'enseignait les mathématiques ainsi que lui, se félicitait de mes progrès.

« Ce voyage dura 18 mois, ce furent les 18 plus beaux mois de ma vie, ils me comptèrent les quelques moments de tranquillité que j'aie eus. Je pris un goût très-prononcé pour mon état. Je me plaisais sur mon navire, la solitude et la majesté de l'Océan, l'immensité du ciel avaient de grands charmes pour moi. Au milieu d'eux je pouvais au moins penser à mon aise, rêver quand mon esprit y était disposé, oublier mes souvenirs et ne pas maudire le monde dont je n'ambitionnais pas la société.

« Nous rentrâmes à Brest, et comme je manifestais à M. Dar le désir de ne pas rester à terre à attendre que le *Sphinx*, — nom du bâtiment, — fût prêt à repartir, je changeai de navire et j'eus grand tort. J'appareillai à bord du *Rapide*.

« Un hasard fit qu'un matelot Brestois, connaissant mon histoire, se trouvât à bord, et me reconnut. Je fus bientôt en butte à toutes les vexations. Le capitaine, qui me voulait du bien, n'osa me protéger ouvertement contre eux. Le *Rapide* fut pour moi un enfer, et j'y restai quatre ans plus malheureux qu'à terre, je ne pouvais fuir la société de l'équipage qui ne m'épargnait pas ce que les marins appelle des *compliments de matelots*; c'est-à-dire des injures et de grossières plaisanteries.

« Mais j'abrége cette narration déjà bien longue; j'ai passé la nuit à l'écrire, il fait grand jour, et je ne sais si j'aurai le temps de la terminer de façon à vous la remettre après le déjeuner. Je me contenterai d'ajouter que je fus si malheureux à bord du *Rapide*, que trois fois j'essayai de me suicider; mais la mort ne voulut pas de moi.

« Quand j'eus 17 ans, M. Dar me fit entrer à l'École de Lorient.

« A l'école, comme partout ailleurs, le secret que je traînais après moi, comme un boulet, transpira, et ma vie devint bientôt ce qu'elle avait été à peu près partout; celle d'un délaissé. Là, cependant, ayant affaire à des jeunes gens bien élevés pour la plupart, je n'eus pas à essuyer de sanglants affronts. Tous se seraient crus déshonorés en me parlant. Le mépris le plus glacial, le plus silencieux, le plus écrasant, signalait seul ma présence ou mon arrivée. Derrière moi les plus âgés blâmaient les chefs de l'école de m'avoir admis comme élève, pestaient contre le ministre qui, à la prière de M. Dar, avait signé pour moi un ordre spécial d'admission. Sous un gouvernement parlementaire M. Dar, député libéral modéré, jouissait d'une certaine influence.

« A force d'habitude, de volonté, je me fis un front d'airain et passai impassible au milieu de cette tempête sourde, bien plus terrible et surtout plus humiliante que celle que j'avais essuyée sur le *Rapide*. Pendant toute ma vie ne devais-je pas, dans ma carrière, rencontrer de temps à autre des élèves de l'école qui, bien certainement, se feraient partout comme un devoir de dire qui je suis.

« Enfin je passai aspirant de première classe et restai attaché comme instructeur à l'école. Ce fut un malheur pour moi et pour les élèves dont l'instruction me fut confiée. Ceux-ci ne m'obéissaient pas ou mal, et moi je n'osais les punir ou me plaindre dans la crainte de n'arriver qu'à un éclat qui m'eût été pénible.

« J'arrive à un des événements les plus importants de ma vie, à ce duel que j'eus, il y a environ deux mois, avec un élève, duel qui détermina mon renvoi de l'école, contre lequel personne ne put réclamer pour moi; M. Dar, mon protecteur, était mort depuis un an.

« Je ne vous cacherai pas le nom de mon adversaire, vous le connaîtrez avant peu, et vous ne pourriez manquer d'apprendre la vérité. Il s'appelle Carlos del Mona; c'est le fils unique du nouvel ami de votre père. J'eusse su cette dernière particularité avant d'accepter l'hospitalité que m'a si généreusement offerte M. de Mérieval, que jamais je n'eusse mis le pied au château des Dunes.

« Carlos ne m'avait jamais parlé, quoique nous fussions du même âge et occupant le même emploi. Parfois, cependant, je l'avais surpris arrêtant sur moi des regards étranges, dans lesquels il était facile de deviner plutôt de la haine que du mépris. Quand nous nous rencontrions, son regard étincelait, son front se plissait sur ces sourcils froncés. Bien souvent, involontairement effrayé de cette haine que je devinais mortelle, que je sentais grandir dans l'ombre et qui me semblait attendre impatiemment l'heure d'une vengeance, je cherchai à pénétrer ce mystère, ce fut en vain; je n'avais jamais connu aucun Espagnol du nom de del Mona, je devais donc être un étranger pour mon collègue. Carlos eût été Anglais, que je l'eusse tout de suite supposé être le fils de l'homme que mon père avait assassiné, tant la haine de ce jeune homme me semblait visible et invétérée.

« Une querelle entre nous devait éclater, je l'évitais; Carlos, lui, n'attendait qu'une occasion. La première parole qu'il devait m'adresser devait être une insulte.

« Un jour, le service partagé entre nous fit naître une discussion que Carlos fit bientôt dégénérer en dispute et qu'il termina en ces termes :

« — Monsieur, en portant la tête si haute, vous pourriez demander au bourreau ce qu'il a fait de celle de votre...

« Il n'acheva pas, le soufflet que je lui donnai lui ferma la bouche.

« Un duel fut décidé immédiatement, je n'avais aucune notion en escrime; mais j'acceptai avec une sorte de joie le combat. J'allais donc sur le terrain, et les armes à la main, être enfin l'égal d'un homme!

« Cependant quelques amis de del Mona, ceux surtout qui m'accablaient le plus de leur mépris, réunis en aréopage, soutinrent que Del Mona, quoique je l'eusse souffleté, n'avait pas été insulté et que, du reste, on ne se battait pas avec un *être* comme moi! Del Mona, dont ce duel sans doute satisfaisait la haine, en jugea autrement, et il fut enfin convenu que le combat aurait lieu le lendemain matin, et à l'épée.

« Quel horrible chose que le préjugé. Ce fut surtout dans cette circonstance que je m'en aperçus. Le duel faillit ne pas avoir lieu parce que tout le monde me tourna le dos quand je cherchai un témoin. Enfin un aspirant, que je ne connaissais pas, — il ne faisait plus partie de l'école depuis longtemps, — vint me trouver et me dit en me tendant la main :

« — Vous avez besoin d'un second.., je sais qui vous êtes, je connais le motif de votre duel, je vous assisterai.

« Je faillis me jeter dans les bras de cet homme, il me semblait que quelque chose de sympathique me poussait vers lui; mais je n'osai. Quant à lui, quoiqu'il eût une de ces figures rudes et énergiques qu'ont certains hommes, il me regardait avec une grande douceur. On eût dit qu'une puissance indépendante de sa volonté le forçait à rester un étranger pour moi; mais qu'il me connaissait et m'aimait.

« A moi, il me faisait l'effet d'être mon bon ange, comme del Mona m'avait toujours semblé être mon mauvais génie.

« Nous partîmes. Sur le terrain, del Mona lui-même et les deux élèves présents parurent très-étonnés de l'assistance que me prêtait l'inconnu; ils semblèrent même observer une certaine déférence vis-à-vis de lui.

« Le duel eut lieu. Vous en connaissez les résultats.

« Aussitôt après, je demandai à mon compagnon comment il s'appelait, et si mon amitié et ma reconnaissance ne l'humilieraient pas.

« — Non, me dit-il; mais dans une heure j'aurai quitté Lorient. Quant à mon nom, je me nomme Pierrebuff.

« Et il me quitta après m'avoir serré la main.

« Ce nom de Pierrebuff, que je ne connaissais pas encore, ne m'expliqua qu'une chose : la déférence que l'on témoignait généralement à celui qui m'avait servi de témoin. Il passait pour être le fils de Pierrebuff, le fameux pilote de la Manche, connu à l'école pour avoir fait plus de cent sauvetages plus hardis les uns que les autres.

La vertu de Pierrebuff rejaillissait sur son fils; comme la fin ignominieuse de mon père rejaillissait sur moi.

« Chassé de l'école, je ne dus d'être recommandé au capitaine de l'*Émérillon*, dont j'ignorais encore le nom, qu'à l'intérêt que j'avais inspiré à mon témoin; qui, à mon insu, m'avait trouvé une protectrice : la sœur Ursule, qui fit le reste...

« Ici se termine ma triste histoire. Je vous en prie, mademoiselle, ne voyez pas une plainte dans ce récit. Ai-je le droit de me plaindre? Combien de malheureux, dans ma position, n'eussent pas trouvé Marie, ses enfants, M. Dar, la sœur Ursule et les Pierrebuff, père et fils!

« Si je suis entré dans d'aussi grands détails, c'est pour bien vous faire comprendre que vous devez oublier un homme qui ne sera jamais reçu chez personne; à la table duquel personne ne voudrait s'asseoir, auquel nulle femme ne pourrait donner le bras sans rougir.

« Quant à moi, cette longue confidence partant du cœur m'a soulagé. Je vous quitterai ce soir; mais, croyez-le bien, je n'oublierai jamais que vous m'avez offert vos consolations et votre amitié.

« Je n'ajoute pas un mot de plus; car j'ai peur de celui qui descendrait de mes lèvres à ma plume. Pensé, prononcé ou écrit par moi, ce mot cependant si doux deviendrait un blasphème.

« Adieu, encore une fois et pour toujours !

« JOSEPHA. »

XIII

De quelle façon Del Mona parvint à se procurer un héritier.

Quoique Josepha prétendît dans sa lettre que cette longue confidence l'avait soulagé, il était moralement épuisé quand il la termina; il avait appelé tout son courage à son aide pour faire ce pénible aveu, et ce fut avec peine qu'il signa cette confession étrange.

Comme il se demandait quel moyen il emploierait pour faire parvenir sa lettre à mademoiselle de Mérinval, il s'aperçut qu'il était neuf heures et demie. Dans une demi-heure on sonnerait le déjeuner.

Il se mit vite à sa toilette, se composa un maintien et un visage. Il avait à faire ses adieux à ses hôtes.

A dix heures et quelques minutes, il descendit dans la salle à manger.

Cependant il était quelqu'un qui n'avait pas plus dormi que Josepha, cette nuit-là, aux Dunes. Ce quelqu'un, c'était del Mona.

Quoique atterré par ce qu'il avait entendu dans le bois, del Mona avait eu assez d'empire sur lui-même pour garder ne calme imperturbable tant que mademoiselle de Mérinval avait été à son bras.

Mais aussitôt seul, lui aussi, il sentit le besoin de réfléchir et de prendre un parti; car sa position devenait embarrassée sous plus d'un rapport.

D'abord, cette passion partagée d'Ève et de Josepha mettait un obstacle à ses projets de mariage pour son fils et Ève; mais ce contre-temps n'était rien. Le pire, c'était le passé qui se dressait devant lui pour lui barrer le chemin qui devait le conduire à une fortune colossale.

Ce passé, c'était l'enlèvement de Mariana et la mort du père de Josepha, qui, par une chaîne de maillons non interrompus, se rattachait à cet enlèvement. Et n'était-il pas l'auteur de ce rapt? Quels pouvaient et devaient être les sentiments de Josepha à l'égard de l'homme qui avait lâchement séduit Mariana et causé le malheur de toute sa famille? La haine et un désir effréné de se venger. L'Espagnol, comme on le voit, jugeait les choses avec son propre caractère, et le parti qu'il allait prendre devait se ressentir de ses mauvais instincts.

Jusqu'alors, del Mona avait bien appris que son fils s'était battu avec un nommé Josepha; mais il n'avait vu dans ce nom qu'un nom de baptême, assez fréquemment employé en Espagne, en Italie et dans le midi de la France; il avait été loin de penser au fils de Mariana. Comment eût-il pu croire que le fils d'un supplicié, élevé dans un pays à peine civilisé, sans fortune et sans la moindre protection, pût jamais avoir été admis dans une école navale; mais la confidence qu'il venait de surprendre, les réticences de Josepha, le mépris avec lequel il avait parlé de lui-même, ne laissèrent aucun doute dans l'esprit de del Mona. Le second de l'*Émérillon* était bien le fils de Josepha le contrebandier.

Cette conviction bien acquise, del Mona s'expliquait ainsi le duel dans lequel son fils avait été blessé. Josepha, dans un voyage qu'il avait fait depuis peu dans son pays natal, avait sans doute appris la part qu'un certain del Mona avait eue dans les causes du malheur de sa famille; et aussitôt de retour à l'école, il s'était empressé de faire de son mieux pour tuer le fils de ce del Mona, en attendant qu'un hasard le mît en présence de ce dernier. Au reste, les raisons pour expliquer ce duel ne manquaient pas à l'Espagnol, comme on le verra bientôt.

Le hasard attendu par Josepha était venu, et ce dernier n'avait pas hésité à quitter son poste à bord de l'*Émérillon*; d'où il fallait conclure qu'il poursuivait sa vengeance avec une persistance digne d'un Basque ou d'un Breton, et l'heure où frapperait Josepha ne devait pas être éloignée, puisqu'il avait annoncé son départ pour le lendemain : à moins que ce départ ne fût qu'une feinte destinée à endormir et tromper l'ennemi. Connaissant parfaitement les dispositions intérieures et extérieures du château des Dunes, Josepha se retirait probablement avec tout ce qu'il lui importait de savoir.

Dans cette position, que del Mona devait en grande partie à un effort de son imagination, puisque Josepha ne savait rien des affaires de ceux qui avaient perdu son père, il se demanda s'il attendrait simplement l'ennemi, en se tenant sur une prudente défensive, ou s'il ne serait pas plus prudent encore de frapper le premier et de faire tomber Josepha dans quelque guet-apens bien tendu.

Le guet-apens était bien dans le caractère de del Mona; mais un grave motif le poussait encore à s'arrêter de préférence à ce dernier parti.

Depuis l'enlèvement de Mariana, qu'il avait éperdûment aimée, et qu'il aimait encore presque autant qu'au premier jour de leurs amours, c'est-à-dire au point d'obéir à ses moindres caprices, del Mona avait été singulièrement favorisé de la fortune. Aucune de ses combinaisons n'avait échoué; toutes ses entreprises, si chanceuses qu'elles fussent quelquefois, avaient réussi au-delà de ses désirs. De contrebandier, il était successivement devenu marchand, négociant et armateur. En 1846, il évaluait sa fortune à plusieurs millions. Semblable au joueur à qui la chance n'a jamais fait défaut, del Mona ne doutait de rien, et depuis quelques mois il s'était lancé dans les opérations de haute banque, et avait soumissionné différents emprunts négociés par le gouvernement.

Cependant, au grand regret de del Mona et de Mariana, la Providence était restée sourde à leurs vœux et leur avait refusé un héritier; ils n'avaient jamais eu d'enfant. On eût dit que Dieu, dans sa justice, avait frappé de stérilité cette union criminelle. Mariana fut la plus vivement affectée de cette stérilité, qu'elle considérait peut-être comme une juste punition du ciel.

Quand elle apprit la triste fin de son mari, elle eut un remords; la voix du devoir avait enfin parlé, bien tard, hélas! dans le cœur de cette femme; et ce cri de suprême angoisse s'était enfin échappé de son âme :

— Que va devenir mon enfant, maintenant orphelin?

C'était à l'époque où, sans souci de la mémoire du supplicié à peine endormi dans sa tombe, del Mona, talonné par la passion, pressait Mariana de devenir sa femme.

Mariana pensa à tirer parti du vif désir de son amant en faveur de l'enfant, sur le sort duquel elle pleurait tous les jours.

— Écoute, dit-elle un jour à del Mona; je consens à être ta femme; mais à une condition.

— Laquelle?

— Nous n'avons pas d'enfant, del Mona; nous n'en aurons jamais.

— Qui sait!...

— Crois-moi, renonce à cette chimérique espérance et prête-moi un instant toute ton attention : Josepha est mort.

— Un bandit! un assassin!

— Tais-toi, del Mona; ne dis pas de ces choses devant moi, car elles me révoltent, je suis certaine que Josepha était innocent du crime dont on l'a accusé.

— Et puis... quand cela serait.

— Cela est... et c'est parce que cela est que j'ai résolu ceci : Josepha, en mourant, a laissé un fils qui est mon enfant. Eh bien! del Mona, je ne veux pas que cet enfant soit complètement orphelin, et qu'il n'ait que la charité publique pour pourvoir à ses besoins. Si j'ai été mauvaise épouse jusqu'au point d'abandonner mon mari et de le pousser au crime, je ne veux pas être plus longtemps mauvaise mère; je ne veux pas que, livré à lui-même, corrompu par le mépris du monde, mon fils devienne un jour un bandit, un assassin; je ne veux pas surtout, et vous devez le comprendre, avoir un jour à me reprocher la mort infamante de mon enfant; c'est assez d'un remords.

— Ce qui équivaut à me dire, reprit del Mona avec une grande douceur, que tu veux ton enfant?

— Précisément.

— Eh bien! j'y consens.

Mariana se jeta en pleurant dans les bras de son amant, les larmes de cette malheureuse étaient des larmes de joie, son repentir avait eu sa récompense. Elle allait donc enfin pouvoir élever son enfant, vivre avec son fils et travailler, en expiation de ses fautes, à en faire un homme de bien.

— Mais mon consentement est subordonné à plusieurs conditions, reprit enfin del Mona.

— Lesquelles? demanda Mariana; oh! j'y souscris d'avance.

— La première, tu seras ma femme.

— Aussitôt que j'aurai embrassé mon enfant, je serai ta femme. Ensuite?...

— Tu ne me reparleras jamais du passé ni de Josepha, comme tu viens de le faire.

— Je te le promets.

— Et cet enfant ne saura jamais sa véritable origine; le nom de son père ne sera jamais prononcé devant lui, il ne s'appellera pour toi, comme pour le monde, que Carlos del Mona.

— Comment cela?

— Il passera pour être notre enfant.

— Je ne comprends pas bien.

— Écoute-moi, reprit del Mona de sa voix la plus insinuante; tu auras ton fils, je te le rendrai à ton amour, tu l'élèveras à ta guise. Mais, moi, je ne veux pas que cet enfant, dans ma maison, soit un reproche vivant sous le nom de Josepha. Je ne veux pas qu'il me rappelle, à chaque instant, l'homme que nous avons trompé et poussé dans la voie du crime, comme tu le disais il y a un instant. Ce serait un supplice que je ne me sens pas la force de supporter. Cet enfant ne devra donc jamais entendre parler de son père, le nom de Josepha devra être pour lui un nom étranger; il devra se croire notre fils, du reste nous légitimerons sa naissance, le jour de notre mariage, et il ne s'appellera jamais que Carlos del Mona; de cette façon, le monde qui finit toujours par tout savoir, n'aura pas à nous reprocher d'avoir recueilli le fils d'un supplicié, ce qui, dans ma position, est très-important à éviter.

— Malgré tous les avantages que mon fils retirera de cette adoption, s'écria Mariana, je comprends que ce que tu me proposes-là est un crime, aux yeux de la loi, et un sacrilége aux yeux de Dieu. Je ne sais, mais de vagues pressentiments me disent que tu me caches le fond véritable de ta pensée, et j'hésite à me faire une fois encore ta complice.

— Un crime! un sacrilége! se récria del Mona.

— Un crime, oui; car pour faire ce que tu dis, il faut établir un faux acte de naissance de l'enfant.

— Je m'en charge, l'enfant sera né en Espagne, et j'aurai tous les papiers nécessaires.

— Bien, maintenant ne trembles-tu pas, après avoir dépouillé Josepha de sa femme, de son bonheur et de sa vie, de lui voler encore son enfant!

A cette question, del Mona pâlit; mais son émotion fut de courte durée; il reprit :

— Tu es folle; c'est le bonheur de ton fils que je veux, que je te demande : raisonne un peu, ne vaut-il pas mieux qu'il s'appelle del Mona que de porter un nom à jamais déshonoré? N'est-il pas préférable qu'il soit bien le fils d'un homme qui sera millionnaire dans dix ans, et l'argent est tout dans ce monde, que d'être le fils d'un homme mort sur l'échafaud, quand bien même cet homme eût été innocent.

— C'est vrai, fit Mariana.

— Tu consens alors?

— Oui.

— Tu me jures sur la tête de ton enfant, d'exécuter toutes nos conditions, de garder tous nos secrets?

— Je le jure.

— Eh bien! moi je vais tenir ma promesse. Ce soir même, je partirai et dans huit jours tu auras embrassé ton enfant, tu seras ma femme.

— Encore un mot, del Mona? dit Mariana à son amant, qui se disposait à la quitter.

— Parle.

— Je veux croire à tes bonnes intentions; mais, rappelle-toi bien ce que je vais te dire. Si plus tard, d'une façon ou d'une autre, tu rendais mon enfant malheureux, ce serait notre mort à tous les trois; j'en fais le serment.

Del Mona rassura Mariana et la quitta, après l'avoir tendrement embrassée.

Depuis la mort de son mari, Marianna était très-souffrante; elle ne put être du voyage, et se décida à laisser son mari partir seul. Le soir, del Mona quittait Toulouse, où il résidait alors.

Dans sa chaise de poste, l'Espagnol réfléchit à la singularité de sa position. Presque certain de ne jamais avoir d'enfant, l'adoption d'un étranger ne lui répugnait en rien. Au contraire, ce projet lui souriait assez, il aurait au moins quelqu'un à qui s'attacher, qui l'aimerait et pourrait lui succéder un jour sous son nom même. Une idée à laquelle l'Espagnol ne pouvait cependant s'habituer, c'était que ce fût bien réellement le fils de Josepha qu'il adoptât.

Pour lui, il s'agissait de tromper Marianna, par une substitution. Le fils de n'importe quel misérable, peu lui importait; mais celui de Josepha, jamais!

Cette substitution semblait facile à l'Espagnol; Marianna avait quitté son fils, quand celui-ci n'avait encore que onze mois, elle ne l'avait jamais revu depuis.

Tout en comptant sur le hasard pour l'aider à se tirer de cette passe assez difficile, del Mona arriva en vue de Saint-Pé. Quand tout à coup, il vit sur la route un petit bambin de sept ou huit ans, juste l'âge qu'il fallait à l'enfant dont il était en quête. Cet enfant pleurait et se plaignait fort, ses vêtements étaient déchirés, ses mains, sa figure étaient égratignées et sanglantes. Quatre ou cinq petits mauvais sujets, *juchés* sur un tas de pierres, à vingt pas plus loin, *tiraient à l'oie* (suivant leur expression), le pauvre petit malheureux, avec des marrons d'Inde dont ils avaient fait provision.

Apitoyé sans doute sur le sort de ce petit martyr, del Mona descendit de sa voiture et s'approcha de l'enfant.

Sa présence suffit pour mettre en fuite les *petits sauvages*.

Del Mona interrogea l'enfant, et voici les réponses qu'il put en tirer :

— J'ai huit ans, je me nomme Richard Gasparo et je suis bien malheureux; car tous les jours, mes petits camarades me battent comme vous venez de voir, parce que, disent-ils, je suis le fils d'un assassin et que je ne dois pas jouer avec eux.

En appelant ses souvenirs à son aide, del Mona se rappela Gasparo, le complice de Josepha, qui avait succombé dans la lutte contre sir Edward.

— Autant cet enfant-là qu'un autre, pensa-t-il; il fut un temps où Gasparo était mon ami, je puis bien faire quelque chose pour un de ses enfants.

— Voudrais-tu venir avec moi? demanda del Mona à l'enfant.

Richard regarda del Mona avec des yeux agrandis par un profond étonnement. Il avait bien un peu peur; mais les chevaux, la voiture, l'élégante toilette, les bonnes manières du *Monsieur* le décidèrent à répondre

— Où irons-nous, monsieur?

— Dans un pays où tes petits camarades ne te battront plus, où tu seras heureux et tranquille.

— Et ma mère, mes frères?

— D'abord, je te dirai que les gens chez lesquels tu as été élevé ne sont ni tes parents, ni ta mère, ni tes frères; tu n'avais été mis chez eux qu'en nourrice.

— Alors je ne suis pas le fils d'un assassin? demanda Richard avec joie.

— Non.

— Et ma mère alors?

— Je la connais, je te conduirai chez elle ; c'est elle qui m'envoie te chercher.

— Partons alors, j'ai hâte de la voir.

— Non, pas encore ; tu vas retourner chez toi, et demain matin je t'attendrai ici au petit jour. Mais ne conte à personne que tu m'as vu et ce que je t'ai dit ; sans cela je te laisserais ici.

— Je ne dirai rien.

Afin de ne pas enlever un enfant étranger, devant un postillon qu'il ne connaissait pas, del Mona donna quelques pièces de monnaie à Richard et remonta en voiture. Il s'arrêta à Saint-Pé, où il coucha. De son côté, Richard, qui avait surtout en horreur les coups que ne lui épargnaient pas les enfants du voisinage, ne dit rien de ce qui lui était arrivé. Il se coucha, mais ne dormit pas ; il attendait le jour avec impatience.

L'aurore vint enfin. Richard se leva ; ses habits journaliers ayant été déchirés la veille, il mit ses vêtements des jours de fêtes, embrassa sa mère avec un léger serrement de cœur ; puis, s'enfonça dans les bois voisins, en disant : qu'il allait chercher des fraises pour le déjeuner.

Deux heures plus tard, il était à Lourdes avec del Mona, qui le faisait passer pour son fils, « qu'il venait, disait-il, de chercher chez sa nourrice. »

On monta en voiture, au grand contentement de l'enfant ; mais, au lieu de revenir directement à Toulouse, del Mona vint à Paris, et voyagea quinze jours.

Il voulait dépayser l'enfant ; égarer sa trace, dans le cas où des recherches seraient faites pour le retrouver ; étudier un peu son caractère et enfin, commencer son instruction, afin qu'il pût l'aider dans l'exécution de ses projets.

XIV

De Richard Gasparo à Carlos del Mona.

L'amour maternel a parfois des caprices bizarres. Ainsi, une mère ayant plusieurs enfants préférera presque toujours celui qui a le plus de défauts et le plus mauvais naturel, celui qui, par conséquent, lui causera plus de tourments. Et cependant, cela s'explique : une mère ne doit-elle pas, en effet, s'attacher davantage à celui de ses enfants qui aura le plus longtemps besoin de ses soins, de ses conseils ?

C'est ce qui était arrivé à Marie pour Richard ; ce dernier était bien le moins favorablement doué des enfants de Gasparo ; comme Jean, son aîné, il avait déjà quelque chose de la sombre énergie de son père, de son esprit vindicatif, de son caractère entier, indomptable, jaloux et cupide ; mais il n'avait aucune des bonnes qualités de Jean. Son cœur était sec, et quoiqu'il fût bien jeune, on sentait déjà l'égoïsme percer dans cette âme inculte, qui ne saurait jamais s'imposer la tâche d'aucun dévouement.

Richard aimait cependant sa mère, ses frères et Josepha ; mais son affection prenait plutôt sa source dans l'habitude qu'il avait de vivre avec eux, que dans un sentiment plus tendre.

Aussi, Richard fut-il bien plus joyeux d'apprendre qu'il n'était pas le fils d'un assassin, que chagrin de quitter Marie et ses frères, qu'il s'habitua bien vite à ne plus considérer que comme une nourrice et des frères de lait.

Cependant, c'était cet enfant que Marie préférait. Aussi sa douleur fut-elle immense quand elle le perdit ; mais toutes ses recherches, comme on le sait, n'eurent aucun résultat.

Après quinze jours d'étude, quand del Mona crut bien connaître son futur héritier, il pensa que le moment de commencer l'instruction de l'enfant était venu.

Ils voyageaient en chaise de poste. Un jour del Mona dit à Carlos, qui s'était déjà fait à ce nom ainsi qu'à l'habitude d'appeler del Mona. « Mon père. »

— Carlos, comment te trouves-tu avec moi et que penses-tu de ta nouvelle vie ?

— Je me trouve très-heureux.

Del Mona fut bien un peu étonné de la froideur et du suprême égoïsme de cette laconique réponse, il pensa que la reconnaissance ne serait jamais une des grandes vertus de Carlos, qui n'avait même pas eu un mot de remerciement pour témoigner sa gratitude à l'homme qui avait tant fait pour lui.

— Pour ce que je veux faire de lui, se dit del Mona, il est peut-être à préférer que cet enfant ait cette sécheresse de cœur !

Et après cette réflexion d'une haute portée philosophique, l'Espagnol reprit :

— Tu désires, bien entendu, que cette existence continue ?

— Oh ! oui !

— Et tu ne te soucierais pas de retourner dans ton village ?

— Non.

— Eh bien, pour que cela n'arrive pas, écoute-moi attentivement, et retiens bien tout ce que je vais te dire ; c'est ton histoire que tu dois être à même de raconter à qui que ce soit.

— J'écoute, répondit Carlos.

— Tu es mon fils et celui de la dame que tu verras demain. Nous t'avons mis en nourrice, lorsque tu n'avais qu'un an, chez des paysans Pyrénéens qui t'ont élevé comme un petit villageois et chez lesquels je suis allé te chercher ; c'est tout pour le monde.

— Ce n'est pas difficile.

— Mais pour ta mère, et c'est là l'important, tu dois t'être appelé jusqu'à ce jour Josepha, et non pas Richard Gasparo.

— Mais il y avait un Josepha à la maison.

— Le fils de l'ami de Gasparo qui a été exécuté ?

— Oui.

— Eh bien, ce Josepha est et sera toujours ton ennemi mortel, il a usurpé ton nom ; mais que t'importe maintenant ? puisque tu ne dois plus t'appeler que Carlos del Mona.

— Comme vous ?

— Oui ; mais m'as-tu bien compris ?

— Je le pense, je suis votre fils et celui de *votre femme* ; répondit l'enfant. Marie n'est que ma mère nourricière. C'est là tout ce que j'ai à dire aux curieux qui m'interrogeront. Maintenant, pour ma mère, je me suis toujours appelé Josepha.

— Très-bien, fit del Mona ; il y a bien quelque chose qui doit t'étonner dans tout cela ?

— Oui, répondit l'enfant ; c'est que je passe aux yeux de ma mère pour être le fils de Josepha, et que vous, vous prétendiez être aussi mon père.

— Je t'expliquerai cela plus tard ; quand tu seras plus en âge de me comprendre.

L'enfant approuva d'un signe de tête.

— Maintenant encore une observation ?

— Laquelle ?

— Pour tout le monde, excepté pour ta mère et moi, tu dois ignorer le pays où tu as été élevé, et ne pas même connaître les noms de Gasparo et de Josepha. La moindre indiscrétion à ce sujet, en apprenant peut-être à ceux à qui tu en parlerais comment tu as été élevé avec les enfants de deux assassins, nous forcerait à t'abandonner.

— Oh ! je serai discret.

— Et ne perds pas de vue que si jamais, vis-à-vis de ta mère ou à l'égard d'étrangers tu manques à une seule de mes recommandations, je te renverrai sur-le-champ au milieu de tes petits montagnards qui, il y a à peine quinze jours, te lapidaient à coups de pierres.

L'enfant affirma qu'il saurait s'observer, et il tint parole.

Le lendemain, il était dans les bras de Marianna qui faillit mourir de joie en le voyant.

Carlos joua son rôle avec une rare habileté; il alla jusqu'à feindre de l'affection pour Marianna, afin de répondre aux caresses que celle-ci lui prodiguait; il simula des larmes d'attendrissement, il grimaça de douces et bonnes paroles, singea de tendres caresses, qui mirent si bien la joie dans le cœur de la pauvre mère, qu'elle recouvra tout de suite la santé. Son mariage avec del Mona fut célébré avec mystère, et la position de Carlos parfaitement régularisée.

Del Mona ne savait que penser de l'admirable façon dont *son fils* avait pris son rôle au sérieux. Éprouvait-il ce qu'il semblait sentir ou jouait-il la comédie? Dans ce dernier cas, l'Espagnol pouvait espérer avoir fait en dissimulation un élève qui surpasserait son maître.

Marianna était toute à son bonheur, elle trouvait Carlos charmant. La présence de l'enfant lui faisait oublier ses fautes et ses remords; l'ombre du supplicié ne lui apparaissait plus aussi menaçante. Ne prenait-elle pas soin du fils de Josepha? et cette action ne devait-elle pas être méritoire aux yeux de ce dernier, qui, du séjour des élus, devait enfin lui pardonner.

Marianna prit le parti de faire pour Carlos ce que Gasparo devait faire plus tard pour le véritable fils du supplicié : elle voulut se dévouer à cet enfant et se faire son esclave; ce fut avec bonheur qu'elle entreprit cette tâche si douce au cœur d'une mère.

Le bonheur de Marianna faisait celui de del Mona. Elle était pour lui d'une tendresse et d'une prévenance inconnues jusqu'alors, dans un ménage où elle avait toujours eu la main haute. Elle ne savait par quelle attention lui témoigner sa reconnaissance de ce qu'il avait fait pour elle en lui rendant son fils.

Pour cet heureux ménage, les années passaient comme des jours. Marianna vivait plutôt dans le ciel que sur la terre, del Mona était le plus heureux des hommes; la fortune qui ne cessait de le combler, et l'amour qui, pour lui, semblait devoir être éternel, habitaient sous son toit. Carlos, toujours à son rôle, vivait comme un enfant gâté; mais comme il était intelligent et studieux, les faiblesses de Marianna, auxquelles s'associait volontiers son mari, n'avaient nui en rien à ses études.

Il atteignit ainsi sa quinzième année. Del Mona crut que le moment était enfin venu de compléter ce qu'il appelait l'éducation du jeune homme afin que celui-ci ne cherchât pas à éclairer ce qu'il y avait d'obscur dans sa position, et que, de ses recherches, ne jaillît point quelqu'événement fâcheux.

Un jour donc, il fit appeler Carlos dans son cabinet et commença l'entretien en ces termes :

— Carlos, je ne suis pas ton père.

— Je le sais.

— Je ne suis que ton oncle par alliance. Ta mère...

— Assez, mon père, interrompit Carlos d'un ton très-respectueux, du reste. Pourquoi inventer une fable pour remédier à ce qu'une autre fable peut avoir d'obscur. Je sais toute la vérité.

— Malheureux! s'écria del Mona avec colère. Une explication aurait-elle eu lieu entre Marianna et toi?

— Y pensez-vous? S'il en était ainsi, serais-je ici?... Celle que j'appelle ma mère y serait-elle, convaincue qu'elle serait de la façon dont vous l'avez trompée?

— C'est vrai, mais alors?...

— Alors!... l'année dernière, ma mère est allée aux eaux dans les Pyrénées; je l'ai accompagnée. J'ai recueilli adroitement quelques renseignements. Qui se serait méfié d'un enfant de quatorze ans? Avec un peu d'intelligence, j'ai deviné ce que les renseignements ne me disaient pas. Ainsi, je sais tout.

Del Mona était atterré. Carlos reprit :

— En un mot, je sais que je suis simplement le fils de Gasparo, dont je ne reverrai jamais, sans doute, la famille parce qu'elle a quitté le pays et sans doute changé de nom; je sais que vous m'avez substitué au fils de Josepha pour éviter d'être toute votre vie en tête-à-tête avec le fils de l'homme dont vous aviez séduit la femme, ce qui eût été peu récréatif, j'en conviens.

— Et que comptez-vous faire de toutes ces connaissances? demanda del Mona d'un ton où perçait autant de crainte que de colère.

— Mais ce que j'en fais depuis un an, c'est-à-dire continuer à être le plus heureux possible. Outre la reconnaissance que j'ai de toutes vos bontés, est-ce que nos intérêts, monsieur, ne sont pas liés pour la vie? est-ce que je ne dois pas rester pour la vie Carlos del Mona? est-ce que vous ne devez pas continuer à être mon père?

Del Mona respira, et l'homme bandit serra, franchement cette fois, la main du bandit adolescent. (Nous pensons que le mot *bandit* n'est pas une qualification injurieuse à l'endroit de del Mona et de son complice.)

— Mais le vrai Josepha? demanda del Mona.

— Il vit.

— Et que comptez-vous faire à son égard?

— Attendre que je sois en âge de me battre en duel, le chercher jusqu'à ce que je l'aie trouvé, et le tuer, répondit Carlos avec le plus grand calme; j'apprends l'escrime exprès pour cela.

— Comment, vous tueriez votre frère de lait?

— C'est une ombre devant mon soleil, et puis, reconnaîtrait-il Richard Gasparo dans Carlos del Mona?

— Mais, malheureux, c'est le fils de la femme qui, depuis sept ans, vous tient lieu de mère.

— Et qui deviendrait pour moi une furie, si un hasard lui mettait sous les yeux le véritable Josepha.

— Vous seriez sans pitié pour elle?

— Oui, je tiens trop à son amitié pour agir autrement, ricana Carlos.

— Vous tueriez Josepha si vous le rencontriez un jour?

— Oui, sans hésiter, et autant dans votre intérêt que dans le mien.

— Bien, c'est ce que je désirais savoir.

— Êtes-vous content de moi?

— Enchanté.

Après cet entretien, la vie habituelle avait repris son cours. A 18 ans, Carlos était entré à l'école de Cherbourg; à 25, il était passé, sur sa demande, instructeur à l'école de Lorient.

Un jour, il avait vu sur l'annuaire de la marine : « Josepha, aspirant de première classe, instructeur à l'École navale de Lorient. » Aussitôt il avait songé à se rapprocher de celui qu'il s'était si bien promis de tuer à l'occasion.

On connaît les résultats de ce rapprochement. Carlos n'avait pas tiré un grand parti de ses connaissances en escrime. Dieu, un hasard, avait inspiré à Josepha un de ces coups merveilleux qui sont la sublime maladresse des ignorants, et ce coup avait été bien près, en lui passant par le cœur, d'envoyer le ferrailleur où il se flattait de mettre son adversaire.

Dans tous les cas, si Josepha n'avait pas même soupçonné qu'il se battait contre un fils de Gasparo, contre un homme usurpant sa place auprès de sa mère à lui, Carlos fut bien loin de penser que son frère aîné, sous le nom de Pierrebuff, servait de témoin à son ennemi.

Chose étrange! Josepha eût pu parfaitement rester au château des Dunes, auprès d'Ève. Ce n'était pas les del Mona qui auraient osé y prononcer le nom de Josepha, parce que Marianna devait arriver bientôt chez le comte. Quant à Ève, elle eût bien certainement gardé religieusement le secret de celui qu'elle aimait. Restait M. de Mérinval qui, poussé par la lettre anonyme de Pierrebuff, était allé avec fruit aux renseignements.

XV

Isolement.

La position de del Mona nous semble suffisamment expliquer pourquoi un homme de sa trempe, le lendemain du jour où il avait indiscrètement reçu la confidence de Josepha, s'arrêtait plutôt au parti de tendre un guet-apens à son ennemi qu'à tout autre moyen moins extrême.

Quand l'Espagnol descendit pour le déjeuner, il hésitait encore et se disait :

— Attendons les événements.

Ce déjeuner fut triste comme un repas d'adieu. Le comte et del Mona ne devaient pas revoir Josepha. L'un dit qu'il était appelé à Paris par une affaire importante qu'il fallait traiter tout de suite; le second devait passer chez un ami la soirée avec son fils, qui, le soir même, sortait de l'hospice; et tous deux ne rentreraient que fort tard.

Josepha serra la main au comte et à l'Espagnol, qui, tous deux, montèrent dans une voiture différente : l'un pour aller à Vannes, où il devait passer en allant à Paris; l'autre, pour se rendre à Lorient. Il ne restait plus de voiture au château; mais le comte devait renvoyer la sienne, de façon à ce que Josepha pût en profiter pour son départ.

Ève et Josepha n'avaient pas tant espéré. Ils se trouvèrent bien vite, échangèrent leurs lettres et un léger serrement de main, mais ce fut tout.

Émus tous deux, mais d'une manière bien différente, ils n'avaient pas eu la force d'échanger une parole.

Ève était effrayée de l'audace qu'elle avait eue, en osant, la première, et par écrit, faire l'aveu de son amour.

Josepha était honteux d'avoir eu le courage de faire un aveu, lui aussi : l'aveu de sa misère et de son ignominie.

Aussitôt qu'ils eurent fait l'échange de leurs lettres, le gros manuscrit contre le petit billet, les deux jeunes gens s'enfuirent dans leur chambre où ils s'enfermèrent.

En arrivant dans sa chambre, Josepha, vaincu par une émotion plus difficile à dépeindre qu'à comprendre, car tous ceux qui ont aimé avec passion ont éprouvé quelque chose de semblable, s'affaissa sur un siége; il lui semblait que son cœur avait cessé de battre.

Enfin il ouvrit la lettre; il la lut d'un seul regard, si je puis m'exprimer ainsi, et comme dans un éblouissement; il ne fut réellement frappé que de ces mots : « *je vous aime,* » répétés deux fois et écrits d'une main tremblante.

« Je vous aime! » Il oublia tout : sa position, le passé, la scène de la veille, la lettre qu'il venait d'écrire, son prochain départ, pour les relire, ces mots écrits pour lui en lettres de feu; il les répétait avec une joie qui tenait du délire; ils avaient pour son oreille comme une divine harmonie qui le berçait mélodieusement.

Sans avoir conscience du temps, sans se demander ce qu'éprouvait Ève en lisant sa longue confidence, Josepha passa le reste de sa journée à lire et à relire sa bienheureuse lettre. Pour lui, ce fut un moment que ces heures qu'il passa en tête-à-tête avec ce léger chiffon de papier; et quand la cloche lui annonça le dîner, il crut se tromper; mais non, six heures avaient sonné...

— Allons! murmura-t-il.

Puis, pâle, mais calme comme un homme qui a pris une ferme détermination, il se leva.

Il fallait se soumettre; habitué au malheur depuis l'enfance, Josepha eut encore le courage héroïque de se courber sous le faix écrasant de son inexorable destinée.

Il répara promptement le léger désordre de sa toilette, se composa un visage calme, et, après avoir serré précieusement la lettre d'Ève, il descendit.

Il était depuis quelques instants dans la salle à manger, quand un domestique vint lui dire :

— Monsieur, madame la comtesse vous prie de l'excuser, mais elle ne peut descendre; mademoiselle vient d'avoir une crise nerveuse terrible, et la présence de sa mère est absolument nécessaire auprès d'elle.

— L'effet de ma lettre! pensa Josepha.

— Au reste, reprit le domestique, madame pense que cette crise n'aura aucune suite fâcheuse, et elle espère voir monsieur dans la soirée, afin de lui faire ses adieux.

Josepha était seul, réfléchissant tristement... anxieusement.

Ève avait eu une crise nerveuse, mais quelle était sa gravité? Avait-elle été suivie d'un évanouissement léthargique ou d'un de ces accès de délire pendant lesquels le malade divague et confie ses plus secrètes pensées à ceux qui sont autour de lui?

Josepha se posait toutes ces questions, mais ce qui l'inquiétait le plus c'était de savoir la jeune fille en danger peut-être!

— Misérable que je suis! l'aurais-je tuée? se dit-il.

Pour se trouver à Lorient à onze heures, comme c'était convenu avec le capitaine du navire sur lequel il devait s'embarquer, Josepha devait quitter les Dunes à dix heures.

Alarmé sur le sort d'Ève, il se mit cependant à faire sa valise en se disant encore :

— Si d'ici à dix heures madame de Mérinval me fait demander et me rassure sur l'état de sa fille, je m'éloigne aussitôt et pour toujours. Sinon, je me retire, et je me cache dans les environs jusqu'à ce que je sois rassuré.

A neuf heures et demie, le domestique entra dans la chambre de Josepha.

— Monsieur, madame me charge de vous dire qu'elle ne peut quitter sa fille, et qu'elle regrette bien vivement...

— Bien, bien, fit Josepha.

— Monsieur part?

— Oui.

— Comme il ne reste pas de voiture au château, j'ai ordre d'accompagner monsieur et de lui porter sa valise.

— Inutile; vous me l'enverrez à Toulon par les messageries, bureau restant.

— Bien, monsieur.

Le valet s'était éloigné de nouveau; Josepha descendit dans le parc en murmurant :

— Oh! je la verrai avant de partir!

XVI

L'effet du manuscrit.

Josepha gagna le banc où il s'était assis la veille auprès d'Ève. Placé ainsi, il faisait face au château, et ses yeux ne se détachaient pas de la fenêtre de la chambre d'Ève, la seule fenêtre qui fût éclairée alors au premier étage.

De son poste d'observation, il se tint ce raisonnement :

— Tant que cette lumière brillera aux fenêtres d'Ève, c'est que madame de Mérinval, toujours inquiète sur l'état de sa fille, sera auprès d'elle. Si la lumière se retire, c'est qu'Ève allant mieux, sa mère rentrera chez elle. Alors... alors, nous verrons ce que je ferai!

Sans bien savoir ce qu'il voulait faire, ni ce qu'il dirait à Ève dans le cas où il pourrait parvenir jusqu'à elle, sans plus réfléchir à ce que son action, en ce cas, aurait de répréhensible, Josepha attendit.

Laissons-le attendre, et voyons ce qui se passait au château.

Il est impossible de rendre la première impression qu'avait ressentie Ève en lisant le manuscrit du fils du supplicié. On n'analyse pas l'effet d'un coup de foudre. Ève fut littéralement anéantie. Enfin, la pensée revint dans son esprit égaré.

— Ah! le malheureux; quel subterfuge pour me dire qu'il ne m'aime pas! murmura-t-elle.

Elle ne croyait pas ce qu'elle avait lu.

En effet, était-ce possible, était-ce croyable qu'elle se fût éprise d'amour pour le fils d'un assassin. Si Josepha était ce qu'il disait dans sa lettre, est-ce qu'un pressentiment instinctif, une intuition ne lui eussent pas dit à elle, l'innocence même :

— Mais regarde donc cet homme, ne vois-tu pas que le sang de son père, versé par la hache du bourreau, ruisselle sur son front?

Seule au château avec sa fille, madame de Mérinval, dans la journée, eut l'idée d'aller voir si celle-ci voulait l'accompagner à la promenade, elle entra donc chez Ève.

Quel ne fut pas son effroi en la voyant renversée sur son fauteuil, ne donnant aucun signe de vie.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! Qu'est-il arrivé? s'écria la malheureuse mère en courant à sa fille.

Quel miracle n'opérerait pas l'amour maternel? Sans revenir encore à elle, Ève poussa un léger soupir et fit un mouvement.

— Oh! mon Dieu, sois béni!... s'écria la comtesse qui, en prenant la main de sa fille, aperçut la lettre que celle-ci tenait encore dans ses doigts crispés. Elle saisit cette lettre... en chercha la signature...

— Josepha!... dit-elle comme en cherchant dans ses souvenirs les plus éloignés, ce nom m'est inconnu, et cependant il me semble...

La comtesse s'arrêta. Rappelée à elle par les caresses de sa mère, Ève avait enfin ouvert les yeux. Aussitôt elle avait vu sa lettre entre les mains de la comtesse, et désespérée à l'idée que le secret de Josepha allait être connu d'une autre personne qu'elle, elle avait trouvé dans ce désespoir la force d'arracher les papiers des mains de sa mère, puis elle était retombée brisée sur son siége.

— Ma fille! fit la comtesse d'un ton sévère.

— Ma mère! répondit Ève.

— Cette lettre?

— Elle m'appartient.

— Que contient-elle, pour vous avoir mise dans l'état où je vous ai trouvée?

— Vous le saurez plus tard.

— Mais ce nom, Josepha?

— Vous avez donc lu cette lettre, mon Dieu!

— Non, je vous jure, mais ce nom?

— Tenez, ma mère, ne parlons pas de cela maintenant si vous ne voulez pas me voir mourir!

Madame de Mérinval aimait sa fille par-dessus tout; sans insister davantage, elle sortit pour chercher du secours.

Aussitôt seule, Ève glissa la lettre sous l'oreiller de son lit, puis commença à se déshabiller.

Quand la comtesse rentra, voyant sa fille plus souffrante que jamais, elle eut encore la touchante discrétion de ne point lui parler de la mystérieuse lettre.

Pourtant, à propos du nom de Josepha, elle avait fini par se rappeler que son mari, avant son mariage, avait eu pour ami un Anglais nommé sir Edward de Grodsingel; que cet Anglais avait été assassiné par un nommé Josepha, qui lui-même avait été exécuté le jour où elle s'était mariée; un fait remarquable lui rappelait ce supplice :

En revenant de l'église, la voiture renfermant les deux nouveaux époux avait été forcée de s'arrêter pour laisser passer Josepha et son escorte.

Quelle coïncidence! le même jour, à la même heure, un crime ayant été commis, le coupable se mariait et l'innocent montait sur l'échafaud.

Ève avait la fièvre, et bientôt une crise nerveuse se déclara; ce ne fut qu'à dix heures du soir qu'elle se calma, mais avec le calme le souvenir revint chez elle; comme elle désirait rester seule pour relire la lettre de Josepha, lecture peut-être bien dangereuse pour elle, elle feignit de vouloir dormir, et dit tendrement à sa mère :

— Tu peux te retirer, mère, je me sens beaucoup mieux.

La comtesse secoua négativement la tête.

— Non, dit-elle, je resterai près de toi.

— Mais tu vas horriblement te fatiguer.

— Du tout; je serai très-bien dans ce grand fauteuil.

Ève se tut.

Un grand événement devait pourtant bientôt appeler madame de Mérinval loin de sa fille. A onze heures et demie, elle entendit un bruit de voix confuses et d'allées et venues devant la façade du château. Elle regarda par la fenêtre; la nuit était sombre, elle ne vit qu'une foule remuante et inquiète s'agitant au pied du perron principal. Mais elle entendit ces mots répétés tout bas par plusieurs voix :

— Ah! quel malheur!... Est-il mort?... connaît-on l'assassin?... l'a-t-on arrêté?... Que va dire la comtesse?... et mademoiselle Ève?... Pauvres femmes!

La comtesse s'élança hors de la chambre...

— Enfin, je suis seule! murmura Ève qui n'avait rien entendu, elle.

Et elle prit la lettre de Josepha pour la relire.

Cependant Josepha, que nous avons laissé dans le parc, avait, ainsi que la comtesse, entendu les bruits qui s'y étaient produits tout d'un coup.

Sans sortir de l'ombre, il se leva et dirigea son regard dans la direction de ces bruits...

Il vit plusieurs personnes réunies au pied du balcon principal. Quelques-unes parmi elles tenaient des flambeaux. Toutes parlaient à la fois et d'un ton très-animé.

Que signifiait cela? Comme tout ce qui n'était pas Ève préoccupait fort peu Josepha, il retourna son regard vers les bienheureuses croisées.

A l'une de ces fenêtres qui était ouverte il vit une silhouette de femme, qu'il reconnut, à de longues anglaises, pour être celle de la comtesse; puis, au vacillement de la lumière, il devina que la porte s'ouvrait et que, il n'en put plus douter à la lumière qui passait derrière une longue file de croisées donnant sur un couloir, madame de Mérinval sortait de la chambre de sa fille pour se rendre au pied du perron, où sa présence était sans doute absolument nécessaire.

— Enfin!... s'écria Josepha.

Disant ce mot, Josepha sortit du petit bois... mais il s'arrêta court bientôt. Dans la foule rassemblée au pied du perron, il avait entendu prononcer son nom de Marini accolé à ces mots : « mort... assassin... arrêté. »

Josepha frissonna d'abord. Que se passait-il donc? Il n'osa s'approcher du groupe, parce qu'aux yeux de tous les gens du château il était parti pour Lorient. Enfin, il vit le groupe monter lentement une des rampes du grand perron et disparaître par la porte de l'antichambre dont nous avons parlé.

Josepha crut avoir mal entendu, il se dit qu'il avait le délire, et après s'être assuré que la lumière brûlait toujours chez Ève, il s'élança comme un insensé vers le pavillon qu'elle habitait.

Au pied du balcon, il s'arrêta une fois encore en murmurant :

— Que vais-je faire?

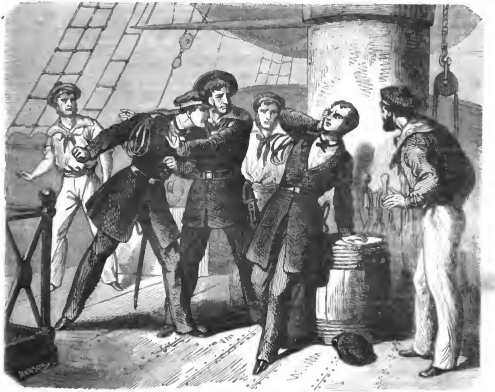
Mais il était poussé, ou plutôt attiré par une force irrésistible, il s'avança vers la porte qui ouvrait sur l'escalier; fort heureusement pour lui, comme on le verra plus tard, que cette porte était ouverte. Il entra et monta jusqu'au premier étage. Là, et à l'entrée du couloir, il s'arrêta pour écouter.

Afin que les bruits légers vinssent mieux jusqu'à son oreille, il retenait sa respiration. Le silence et le calme régnaient partout. Silence de la tombe, calme de la mort.

Josepha eut une pensée sinistre.

— Si Ève était morte ou mourante, se dit-il; oh! je le saurai!...

Et sans plus balancer, il frappa à la porte de la jeune fille. Elle achevait, en cet instant, la seconde lecture du manuscrit.



La soufflet que je lui donnai lui ferma la bouche.

— Qui est là? dit-elle.

Josepha ne répondit pas. Il entra. Il entra dans ce sanctuaire où aucun homme n'avait encore jamais mis le pied.

— Vous ici, Josepha! s'écria Ève, heureuse et effrayée tout à la fois.

En entendant ce nom « Josepha » si doucement prononcé, le fils du supplicié comprit que l'horrible secret de sa confession n'avait pu glisser une pensée de haine et de dégoût dans le cœur d'Ève, envahi et comblé déjà par l'amour.

— Oui, c'est moi, dit-il.

— Mais...

— Mais un domestique m'a dit, de la part de madame votre mère, que vous étiez souffrante, et, dans un moment de désespoir insensé, je suis venu! Mais, vous le savez, Ève, vous n'avez rien à redouter de moi. Vous m'avez proposé hier d'être mon amie, mon ange consolateur, ma sœur, j'accepte pour ce moment le seul vrai bonheur que Dieu me comptera peut-être dans la vie. Du reste, rassurez-vous, je ne resterai près de vous que le temps d'échanger un court adieu et de vous faire une question, à laquelle vous pouvez répondre d'un mot.

— Parlez! dit Ève en levant ses beaux yeux sur Josepha, qui sentait le bonheur s'échapper du regard de la jeune fille pour monter jusqu'à lui.

Sa tête appuyée sur sa main si mignonne, ses cheveux à demi dénoués, son sein agité et faisant bondir les plis d'un peignoir qui lui montait jusqu'au cou, Ève était adorable.

— Vous avez lu ma lettre? demanda Josepha.

— Oui.

— Et vous ne me méprisez pas?

— Vous mépriser, parce que vous êtes malheureux; mais ce serait infâme!... Vous m'avez dit la vérité, n'est-ce pas?

— Oh! oui, Ève, la vérité, et toute la vérité; mais que voudriez-vous donc de plus affreux?

— Vous m'avez mal comprise, Josepha. Je voulais parler de l'innocence de votre père. Vous y croyez?

— Oh! oui.

— Et moi aussi j'y crois! mais comment l'établir; car il faut penser sérieusement à sa réhabilitation, si vous m'aimez.

— Si je vous aime, Ève, plus que la vie, plus que l'honneur...

— Eh bien! il faut travailler à cette réhabilitation.

— Que faire?

— Ce doit être le but de toute votre vie.

— Oui, puisque ce n'est qu'à ce prix que je peux espérer vous obtenir jamais.

— Le coupable existe, dites-vous?

— Oui, Pierrebuff l'affirme.

— Eh bien! il faut le trouver; faites de vaillantes et infatigables recherches, et que Dieu vous vienne en aide, Josepha.

La pauvre enfant, elle ne pensait guère qu'en ce moment même elle appelait la justice et la vengeance de Dieu sur la tête de son père!

— Dans tous les cas, reprit Ève, afin de relever votre courage abattu et en présence de ce que notre position a d'exceptionnel, je ne crains pas de vous le répéter de vive voix, Josepha, je vous aime, et, je vous en fais le serment, je n'appartiendrai jamais qu'à vous. Donnez-moi le baiser des fiançailles.

Ève avait parlé d'un ton convaincu. Elle tendit à Josepha son front candide et pur.

Le marin y déposa un chaste baiser.

Un pacte saint et pur que celui-là, quand deux âmes se donnent l'une à l'autre de cette façon.

Les heures fuient rapidement pour les amants heureux, et, certes, Ève et Josepha étaient des heureux parmi les heureux! Aussi le jour était-il déjà grand quand ils pensèrent enfin à se séparer.

Ce moment de la séparation fut douloureux. Enfin, après avoir une dernière fois serré la main à Ève, qui, tout éplorée, lui disait encore : « Du courage! » Josepha se dirigea vers la porte, mais cette porte s'ouvrit devant lui, et il se trouva en face de madame la comtesse de Mérinval.

XVII

Ce que vaut la parole du comte de Mérinval.

La comtesse, qui, pour bien des raisons que nous expliquerons bientôt, devait croire Josepha partout ailleurs qu'au château des Dunes, était demeurée pétrifiée en l'apercevant... et où cela, mon Dieu! dans la chambre de sa fille!

Josepha fit un mouvement pour se jeter à ses genoux en s'écriant : « Pardon, madame, croyez bien que... »

La comtesse le retint d'un geste hautain, et s'adressant à sa fille :

— Dois-je supposer, en trouvant ici ce misérable, que vous l'aimez? dit-elle.

Au mot *misérable*, les deux amants pâlirent et échangèrent un regard d'angoisse. Ils pensèrent que la comtesse savait toute la vérité.

La comtesse savait bien d'autres choses que la vérité.

Cependant Ève eut du courage pour deux, elle répondit avec une noble assurance :

— Madame, vous l'avez dit, j'aime M. Josepha ou Marini, comme vous voudrez.

— Mais, malheureuse, cet homme...

— *Cet homme*, comme vous voulez bien l'appeler avec un ton de mépris, interrompit Ève, est malheureux et a droit à mon estime. Je sais tout, madame, je *sais* qu'il est victime des préjugés du monde, qui le flétrit injustement de la terrible épithète de *fils du supplicié*; mais, madame, si le père de monsieur était innocent, ne serait-ce pas un martyr, et son fils ne serait-il pas doublement victime?

— Innocent! s'exclame la comtesse avec un ton d'étrange ironie.

— Oui, madame, innocent, dit Josepha.

— Eh bien! monsieur, reprit madame de Mérinval, je veux vous faire la part belle; soit, j'admets que la justice se soit fourvoyée, que les témoins aient menti et que votre père soit mort innocent; mais vous?...

— Mais moi, madame!... demanda Josepha en relevant noblement la tête, qu'avez-vous à me reprocher, si ce n'est mon amour pour mademoiselle?

— Cet amour insensé, qui dans toute autre circonstance serait déjà condamnable, n'est rien pourtant en ce moment près du crime que vous avez commis!

— Un crime!

Les deux jeunes gens se regardèrent stupéfaits.

La comtesse reprit, s'adressant à Ève :

— Je comprends votre étonnement, ma fille, car vous devez encore tout ignorer; mais lui, qui sait tout, qui doit me comprendre, et de reste, j'espère qu'il voudra bien me suivre; car il faut que j'aie avec lui une explication que vous ne pouvez entendre.

— Monsieur Josepha, fit Ève, si vous m'aimez, vous devez savoir combien tout ce qui vous touche m'intéresse, et vous resterez ici; car je veux tout savoir.

— Vous l'exigez, ma fille! reprit la comtesse d'une voix sifflante. Et vous, monsieur, vous aussi, vous voulez que je parle devant Ève?

— Oui. Comme je n'ai commis aucune action dont je puisse rougir, reprit Josepha, je vous prie instamment de vous expliquer devant mademoiselle.

— Quelle audace! murmura madame de Mérinval.

Et, tout haut :

— Eh bien! soit, je vais m'expliquer.

Les deux amants étaient si attentifs qu'on eût dit que des lèvres de la comtesse allait sortir, ou leur arrêt de mort ou la consécration de leur bonheur.

Ce furent des paroles de mort que prononça la comtesse.

— Mademoiselle, fit-elle en ne s'adressant qu'à sa fille, comme si elle eût eu honte de parler à Josepha, vous avez raison d'aimer cet homme, car il a failli cette nuit vous faire orpheline, en essayant d'assassiner votre père, qu'il a blessé grièvement.

Ève tressaillit involontairement... Josepha ne bougea pas, lui. — Il ne comprenait pas.

— M'avez-vous entendu, monsieur, reprit la comtesse en saisissant le jeune homme par la main, je vous dis que vous êtes un assassin! Le comte, mon mari, a été attaqué hier sur la route des Dunes à Lorient, comme il revenait ici chercher des papiers qu'il avait oubliés, après avoir laissé sa voiture, à laquelle un accident était arrivé, chez un charron d'un village voisin.

— Mon père attaqué? s'écria Ève avec épouvante.

— Oui, et blessé de deux coups de poignard; mais, tranquillisez-vous, ces blessures ne sont pas mortelles.

Josepha était en proie à la plus vive émotion. L'explication de la comtesse lui rappelait et lui expliquait enfin les bruits qu'il avait entendus, les allées et venues qu'il avaient remarquées pendant la nuit au pied du grand balcon. Une sueur froide et abondante perlait sur son front, une pâleur livide avait envahi son visage.

Le malheureux se rappelait que son père, quoique probablement innocent, ayant été accusé d'un assassinat, avait été arrêté, jugé, condamné et exécuté.

— Et vous m'accusez de ce crime, madame? balbutia-t-il.

— Le comte vous a reconnu, monsieur! et quoique laissé pour mort sur la route, comme il n'a pas été volé, qu'on ne peut supposer qu'une vengeance ou un motif secret, quel autre que vous...

— Mais ce motif secret?

— Vous saviez bien que mon mari ne donnerait jamais sa fille au fils de Josepha l'assassin de sir Edward, et que, malgré votre nom de Marini, il finirait toujours par découvrir qui vous êtes.

— Mais, madame, si bien établie que soit votre accusation, si convaincue que vous soyez et quoique les apparences puissent contre moi, je vous répète que vous vous trompez, et qu'il est matériellement impossible que j'aie commis le crime.

— Comment cela.

— Parce que je n'ai pas quitté le château.

— Où avez-vous passé la nuit, alors?

— Ici, fit courageusement Ève, voyant que par respect pour elle, Josepha ne voulait pas répondre.

— Ici... ici... répéta la comtesse avec terreur; mais alors vous êtes la complice de cet homme, malheureuse enfant, vous l'avez caché après son crime et lui, le misérable! sans faire aucun cas de votre honneur et de votre réputation, il n'est venu ici que pour se créer un alibi!

Josepha et Ève étaient à la torture et se demandaient comment finirait cette affreuse scène.

Madame de Mérinval garda un long silence, Ève et Josepha l'observaient attentivement comme s'ils eussent voulu deviner sa pensée.

Elle reprit :

— Dans tous les cas, monsieur, que vous ayez ou que vous n'ayez pas passé la nuit ici cela ne vous disculpe en rien. Vous n'avez pu pénétrer ici avant minuit et vous avez quitté votre appartement à 9 heures et demie. Je ne vous demande pas l'emploi de ces deux heures et demie ; mais j'établis ceci, c'est qu'il ne fallait pas deux heures pour attaquer M. de Mérinval, qu'on a eu l'audace de frapper à deux cents pas de sa résidence.

— Je vous répète, madame, que je n'ai pas franchi l'enceinte de votre propriété.

— Libre à vous de le dire, monsieur ; libre à des étrangers de le croire ; mais, moi, que voulez-vous que je pense, ne dois-je pas croire mon mari qui vous a reconnu ; ne dois-je pas, avec le terrible soupçon que j'ai contre vous, être indignée de vous trouver ici.

— Madame, je vous le répète, les apparences sont contre moi ; mais je suis innocent.

— Innocent ou non, vous avez agi très-adroitement ; car vous m'avez mis dans l'obligation de vous sauver malgré moi.

— Comme je n'ai pas commis le crime dont vous m'accusez, madame, je ne demande aucune grâce, je ne veux d'aucune pitié. Ce sera malheureux, terrible pour moi ; mais je vous en prie, dites à M. le comte de me faire arrêter. La justice saura bien trouver le vrai coupable.

— La justice se trompe quelquefois, monsieur Josepha ; rappelez-vous votre père ! fit Ève avec angoisse.

— C'est vrai, mademoiselle ; mais après ce qui vient de se passer ici, en votre présence ; après les soupçons que vient d'émettre madame votre mère et qui ont peut-être trouvé un écho dans votre esprit ; je ne vois qu'un procès, qu'une instruction qui puissent, en faisant sans doute jaillir la vérité, me disculper à vos yeux et aux yeux de ceux qui m'accusent.

— Monsieur Josepha, s'écria Ève, je comprends toute la gravité et toute la haute dignité de votre désir ; mais, je vous en prie, ne vous décidez pas à courir les chances d'un procès. Je vous crois innocent, je vais même plus loin, je suis sûre que vous l'êtes ; cela ne vous suffit-il pas ?

Madame de Mérinval avait écouté patiemment le court dialogue des deux jeunes gens, elle y mit fin par ces mots :

— Du reste, cette arrestation, ce procès, quoique le comte ait décidé que c'étaient les seules choses qu'il y eût à faire, ne peuvent plus avoir lieu.

— Comment cela ! fit Josepha ; et si je vais me livrer moi-même à la justice, en lui disant les soupçons qui planent sur moi ?

— Vous ne le ferez pas, monsieur.

— Pourquoi ?

— Aimez-vous ma fille ?

— Comme un fou.

— Tenez-vous à sa réputation ?

— Oh ! madame, que me demandez-vous là ;

— Eh bien, monsieur, réfléchissez, et dites-moi si un procès dans lequel il sera démontré que vous avez passé la nuit ici est possible ?

Josepha courba la tête sous l'inexorable vérité.

— C'est précisément en ceci, monsieur, que vous avez agi avec une rare adresse, en nous mettant dans la position de ne pouvoir vous poursuivre sans déshonorer notre fille.

Cette dernière insulte fut au-dessus des forces et de la patience de Josepha, il devint livide.

— Vous pensez ce que vous dites, madame ? demanda-t-il à la comtesse.

— Oui, monsieur, et je crois que ce serait l'avis de tout le monde en pareil cas.

— Bien, madame, je vous prouverai que je suis innocent, et qu'en venant ici je n'ai pas cru user d'un stratagème odieux pour cacher un crime.

— Et que ferez-vous pour cela ?

— Quelque chose de bien simple, madame : en sortant d'ici, je vais me faire arrêter et pendant l'instruction, aussi bien que le jour du jugement, je me bornerai à nier le crime mais sans donner l'emploi de mon temps.

— Malheureux ! fit Ève.

— Quoi, mademoiselle ?

— Mais on vous condamnera.

— Qu'importe ! je ne compromettrai pas votre honneur.

— Et on vous exécutera...

— Qu'importe encore, mademoiselle, votre nom n'aura pas été prononcé dans le procès, vos parents apprendront à me connaître et seront enfin convaincus qu'il peut exister autant de probité et de délicatesse dans le cœur du fils d'un supplicié que dans celui d'un gentilhomme.

— Vous ne ferez pas cela, monsieur, s'écria Ève avec feu.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne le veux pas. Je vous prie de ne pas le faire ; je vous défends d'y penser même.

— Mais c'est mon honneur que vous me demandez, Ève.

En entendant Josepha appeler Ève de son nom de baptême seulement, madame de Mérinval lui jeta un regard plein de courroux et de haine.

— C'est votre vie que je veux, monsieur, fit Ève avec fermeté.

— Ma vie ! Mais vaut-elle le mépris que conserveront de moi vos parents ?

— Que vous importe leur mépris, si je vous estime, moi ! Écoutez-moi tous deux, reprit Ève avec une terrible énergie et une sombre exaltation. Quoi qu'il arrive, Josepha, si vous êtes arrêté, je n'accepterai ni le sacrifice de votre vie, ni celui de votre déshonneur. A votre dévouement qui est sublime comme votre âme, noble comme votre cœur, j'opposerai la vérité. Mon honneur, ma réputation dussent-ils en souffrir, j'irai trouver vos juges, je leur dirai tout : c'est-à-dire que vous avez passé la nuit ici. Agir autrement serait d'une lâcheté insigne, et je suis incapable d'en commettre une.

— Malheureuse ! s'écria madame de Mérinval sérieusement épouvantée de la résolution de sa fille.

— Je vous jure que je le ferai, madame.

Dans son désespoir, madame de Mérinval eut recours à Josepha :

— Mais vous, monsieur, vous qui l'aimez, vous qui, en raison de l'affection qu'elle vous rend, exercez sur elle une certaine influence, détournez-la de cette infernale détermination.

— Ève... commença Josepha.

— Pas un mot de plus, Josepha, interrompit Ève ; vous connaissez maintenant ma résolution, elle est irrévocable : vous ne pouvez la changer qu'en ne faisant pas ce que vous avez dit. N'ajoutez pas un mot de plus, ce serait me faire croire que vous me méprisez.

Maintenant, ma mère, il n'y a qu'un moyen de sortir de cette situation.

— Parlez, mademoiselle.

— Personne ne sait que M. Josepha est ici ?

— Non, sans doute.

— Eh bien, qu'il y passe la journée ; à la nuit il fuira, gagnera le navire qui devait l'emmener ; vous obtiendrez de mon père qu'il ne porte aucune plainte contre lui, tout en faisant rechercher le coupable qui ne peut être monsieur.

— Mais votre père l'a reconnu.

— Il s'est trompé.

— Mais voudra-t-il...

— Faisons toujours fuir M. Josepha ; nous verrons à le décider ensuite.

— J'accepte, fit la comtesse.

— Et vous, Josepha ? demanda Ève.

— Moi, j'obéirai, mademoiselle.

En effet, les choses se passèrent comme il venait d'être convenu. M. de Mérinval, informé des événements, donna son approbation. Josepha passa la journée chez Ève, que la comtesse ne quitta pas ; et, à minuit, il sortit furtivement du château.

Afin de ne rencontrer personne dans le parc, il avait pris un sentier détourné qui aboutissait à une porte donnant sur un sentier coupant la montagne, et qui n'était guère fréquenté que dans le jour, et par quelques paysans *coupant au plus court.*

Ève avait indiqué, devant sa mère, le sentier à Josepha, et elle lui avait remis la clef de la petite porte percée dans le mur d'enceinte du parc.

Josepha touchait à ce mur, quand il sentit une main robuste s'appesantir sur son épaule. Il se détourna, sans trop de surprise; car il croyait voir la mystérieuse apparition, l'original inconnu, qui l'avait déjà accosté deux fois et s'était permis de lui donner d'excellents conseils.

Mais au lieu de l'apparition, Josepha vit un gendarme, qui se doubla instantanément d'un second gendarme, qui furent renforcés de deux autres gendarmes. On eût dit que le bois était devenu une caserne.

On devine ce que messieurs les gendarmes dirent à Josepha; le malheureux fut arrêté, et la nuit même il coucha dans la prison de Lorient.

M. de Mérinval avait tenu sa parole. Restait Ève; mais sans doute qu'avant de s'arrêter au parti extrême d'accuser Josepha, le comte avait trouvé un moyen d'empêcher sa fille de porter aide à l'infortuné marin.

XVIII

L'embuscade.

En quittant le château des Dunes, del Mona, on s'en souvient, avait un projet arrêté contre Josepha, ce projet devait aboutir à un guet-apens, sans doute à un assassinat; mais qu'importait à l'Espagnol, il ne connaissait pas les moyens-termes.

Cependant, del Mona n'avait même pas la bravoure de l'assassinat, homme à homme, il n'eût certes pas osé attaquer le marin; il sentait donc le besoin de s'adjoindre un complice, et il savait où le prendre, celui à qui l'Espagnol réservait ce beau rôle ayant encore plus d'intérêt que lui à la disparition de Josepha.

Ce complice convoité et presque assuré, c'était Carlos del Mona, pour qui, en effet, la réunion du vrai Josepha et de Marianna eût eu de terribles conséquences.

Del Mona arriva à l'hospice que Carlos, parfaitement guéri, devait quitter le lendemain.

Carlos avait du reste peut-être un peu brusqué cette sortie, parce que depuis quelques jours il avait cru remarquer quelque chose de bizarre dans les manières de celui qui lui tenait lieu de père. Il lui avait bien demandé le sujet de ses préoccupations; mais del Mona lui avait répondu :

— Je me préoccupe de ton bonheur, tu sauras comment lorsque tu seras guéri.

Dans la précipitation de Carlos à sortir de l'hospice, il y avait donc de la curiosité; mais il y avait encore d'autres motifs.

Del Mona avait dit à son fils la gracieuse réception dont il était l'objet au château des Dunes; puis il avait ajouté avec une intention marquée :

— Et M. de Mérinval a une fille charmante âgée de dix-sept ou dix-huit ans : un excellent parti sous tous les rapports.

Une dernière raison invitait Carlos à presser sa sortie de l'hospice et à hâter sa guérison.

Marianna avait été invitée, par l'intermédiaire de son mari, à venir passer le temps de la convalescence de son fils au château des Dunes; et on l'attendait à tout instant.

Carlos, qui se croyait dans la nécessité d'avoir au moins quelques égards pour une femme qui *l'idolâtrait* en l'appelant son fils, ne voulait pas qu'elle fût forcée de venir le voir à l'hospice.

Puis sa blessure amenait l'histoire de son duel, et son duel pouvait faire sortir le nom de Josepha de la bouche de quelque voisin imprudent, et ce mot était la première lumière d'une illumination terrible, dissipant les ténèbres dans lesquelles on s'était complu à laisser s'obscurcir l'esprit et le cœur de la veuve du supplicié.

Quoi qu'il en soit, quand del Mona arriva auprès du lit de son fils il trouva celui-ci levé, habillé, musqué, frisé, tiré à quatre épingles.

Dans la prévision qu'il verrait Ève dans la journée même, Carlos avait disposé toutes ses batteries.

— Tu es prêt? lui demanda del Mona.

— Depuis une heure.

— Partons, alors.

Les deux hommes sortirent de l'hospice et montèrent en voiture.

— Au port, fit del Mona au cocher.

— Comment, au port?

— Mais dame, oui!

— Pourquoi pas aux Dunes?

— Ah! gredin, je crois que vous avez hâte, nouvel Adam, de voir votre chère Ève.

— Je vous avoue franchement que je brûle d'impatience de voir et d'aimer cette femme qui, d'après vous, réunit toutes les perfections.

— Toutes, mon cher; mais...

— Mais?

— Mais cette femme adorable, riche, jeune, belle, et aussi vertueuse que tu es corrompu.

— Vous me faites des compliments...

— Non, je ne dis que la vérité.

— Enfin?

— Enfin, cette femme il faut la gagner.

— Comment cela?

— As-tu du courage, Carlos?

— Quelle demande!

— Eh bien, cette femme, pour l'obtenir, il faut commettre un crime.

— Un crime! répéta Carlos avec un effroi involontaire.

Jusque-là il n'avait encore été que méchant sans être criminel.

— Il s'agit de Josepha, reprit del Mona.

— De Josepha! s'écria Carlos avec colère; parlez alors...

Del Mona raconta alors à Carlos tout ce qui lui était arrivé depuis son départ de Cherbourg.

— Aussitôt ta lettre reçue, je me mis en route sans rien dire de ton duel à ta mère, que j'eus beaucoup de peine à empêcher de me suivre; car, la pauvre femme, tu sais combien elle prend feu pour tout ce qui t'intéresse! — Mais pourquoi donc n'en avais-tu pas parlé plus tôt, de ce Josepha? il me semble que la découverte de cet oiseau de mauvaise augure valait au moins...

— Je comptais me débarrasser de lui sans que vous eussiez à vous occuper de ce misérable.

— Excellente intention; mais laisse-moi continuer mon récit.

— Je vous écoute.

Del Mona dit à Carlos son naufrage, la façon miraculeuse dont il avait été sauvé, et enfin, de détails en détails, il en vint à l'entretien d'Ève et de Josepha qu'il avait surpris la veille.

— Comment! s'écria Carlos, Josepha est chez M. de Mérinval, où ma mère peut arriver à chaque instant?

— Oui.

— Et il a osé porter ses regards sur Ève! Et vous n'avez rien fait pour faire cesser ce rapprochement?

— Non; impossible de démasquer Josepha, plus tard, on eût sans doute fait part de cette histoire à ta mère, et pour le chasser sans divulguer son secret, que nous sommes bien forcés de respecter, il ne fallait pas y songer, il nous a sauvé la vie au comte et à moi.

— C'est juste.

— Et puis je comptais sur toi, je t'avais prévenu que j'aurais des confidences à te faire le jour de ta sortie de l'hospice. Tu sais maintenant ce que j'avais à te dire.

— Et vous dites que Josepha part ce soir ?

— A dix heures il quittera le château des Dunes.

— Comment viendra-t-il à Lorient ?

— A pied, il ne reste aucune voiture au château ; le comte a l'une, et je suis venu avec la seconde.

— Eh bien, à onze heures Josepha aura cessé de vivre, fit Carlos d'un ton sinistre. Comme vous l'avez dit, mon père, il faut mériter Ève, il n'y a pas à reculer. Avez-vous des armes ?

— Lesquelles.

— Des épées, par Dieu !

— Tu es un sot, mon fils. Un duel ! T'ai-je parlé d'un duel ? Il y a deux poignards dans la poche de cette voiture et je les garantis bons.

— Bien, et l'endroit d'où nous puissions facilement assaillir notre homme ?

— Je le connais.

— Très-bien alors ; maintenant comment passons-nous notre journée ?

— J'ai encore avisé à cela. A cinq heures nous allons dîner chez un armateur de mes amis, à sept heures et demie nous nous rendons au théâtre dans la voiture de M. de Mérinval, que nous faisons attendre à la porte jusqu'à la sortie. A huit heures, dans un entr'acte, nous nous mêlons à la foule, nous partons rapidement nous débarrasser de notre homme, et nous revenons paisiblement écouter la fin de la pièce.

— Allons, tout est bien.

Les deux del Mona passèrent en effet la journée comme ils venaient de convenir, et à neuf heures ils étaient sur la route de Lorient aux Dunes.

Après avoir fait un quart de lieue, del Mona dit à Carlos, en lui montrant un endroit où la route faisait un creux dont ils descendaient une des pentes :

— C'est là.

En effet, l'endroit était favorablement disposé pour une attaque. Au creux de la route, celle-ci passait sur un petit pont bâti sur un ruisseau où il ne coulait de l'eau que les jours d'orage. Sous l'arche très-basse de ce pont on cacherait le cadavre, à droite et à gauche un bois pour fuir, sur les deux côtés de la route un fossé assez profond dans lequel devaient se cacher les deux assassins.

L'un se mit à droite, l'autre à gauche et à dix pas plus haut que son complice, de façon à fermer la retraite à la victime qui, de cette façon, serait assaillie à gauche, à droite, en avant et en arrière.

Un léger signal, venant de l'autre côté de la route, avertit Carlos de se tenir sur ses gardes. Il était neuf heures et demie.

Carlos plongea un regard sur la route, il vit un homme enveloppé dans un ample manteau qui descendait le versant de la colline à pas précipités.

Il n'y avait plus à reculer : aussitôt que le voyageur avait été passé, del Mona était sorti du fossé de façon à barrer la retraite à celui que devait arrêter Carlos qui, se décidant enfin, tomba d'un bond sur la route et se trouva face à face avec l'homme au manteau.

XIX

L'assassinat.

En quittant son château des Dunes, M. de Mérinval, comme le lecteur a pu le penser, avait aussi ses projets, et ces projets n'étaient pas moins hostiles à Josepha que ceux des del Mona. Seulement, plus brave ou plus prudent que l'Espagnol, le comte avait cru bien faire en agissant seul.

Depuis le meurtre de Sir Edward et de Gasparo, M. de Mérinval avait compris ce qu'il en coûte parfois de s'adjoindre un complice.

Après avoir longtemps mûri son plan voici ce qu'il avait fait : il avait quitté les Dunes en disant qu'il se rendait à Paris en passant par Vannes. Mais le comte avait si bien pris ses mesures pour revenir bientôt aux Dunes, qu'outre le désir d'y revenir prendre des papiers qui lui manquaient, il eut un autre motif pour justifier de son retour. A trois lieues des Dunes, et vers les cinq heures du soir, un des essieux de la voiture se rompit ; on dut renoncer à faire un pas de plus.

M. de Mérinval ordonna à son cocher d'aller avec la voiture au village le plus proche, où il ferait rapidement réparer le désastre.

— Vous coucherez dans l'auberge où vous mettrez les chevaux, acheva le comte ; quant à moi, je vais retourner au château prendre les papiers qui me manquent.

— A pied ? demanda le cocher.

— Mais certainement ; j'ai encore, Dieu merci ! de bonnes jambes.

— Mais les chemins ne sont pas sûrs.

— Pour un poltron comme vous, peut-être...

Le domestique crut devoir s'arrêter dans ses observations.

En effet, M. de Mérinval partit, il était bien armé et avait son manteau roulé dans son bras, en cas de mauvais temps sans doute.

Au lieu de joindre le château, il gagna par des sentiers déserts la route de Lorient.

Ce fut ainsi qu'il arriva à l'endroit où les Del Mona se tenaient embusqués, et où il comptait se cacher lui-même pour attendre Josepha.

Tout à coup le comte vit un homme, qu'il ne connaissait pas, se dresser devant lui.

On sait que le comte et Carlos ne s'étaient encore jamais vus. Du reste, l'un était déguisé par une fausse barbe, l'autre était enfoui dans son manteau.

— Que voulez-vous ? demanda le comte à l'inconnu.

— Ta vie ! répondit une voix sourde et étouffée.

Et le comte sentit une lame fine et acérée lui glisser entre les côtes, à quelques centimètres au-dessous du cœur.

— Je suis perdu ! s'écria-t-il ; cependant il ne tomba pas, et sortit un bras de dessous son manteau. La main de ce bras tenait un long poignard. Le comte allait se défendre quand il se sentit frapper d'un second coup par derrière.

Il voulut se reculer de façon à faire face à ses deux ennemis ; mais en faisant ce mouvement il fit tomber son manteau, et del Mona le reconnut.

— Arrête, Carlos, arrête, grand Dieu ! nous nous sommes trompés ; c'est M. de Mérinval.

En ce moment le comte, affaibli par la perte de son sang, s'affaissa en murmurant :

— Les deux del Mona, eux aussi, des assassins !...

Un ricanement sinistre partit du bois, et une voix, qui n'avait rien d'humain et que les trois assassins crurent cependant reconnaître, ajouta :

— Oui, comte de Mérinval, les deux del Mona, comme toi, sont des assassins, et à tous trois il vous fallait la même victime, Josepha, le fils de l'innocent supplicié. Toi, de Mérinval, parce que la part que tu as prise dans le meurtre de sir Edward a fait tomber la tête de son père, et que tu as peur qu'il ne se venge. Toi, del Mona, parce que tu as séduit et enlevé la femme de Josepha, qui, de désespoir, s'est fait contrebandier, et que tu crains que son fils ne te punisse comme tu le mérites.

— C'est lui, Josepha ! s'écrièrent à la fois les trois assassins.

Carlos s'était déjà précipité dans le bois qu'il battit en tous sens ; mais sans rien découvrir,

— Il nous échappe, fit-il en revenant auprès de ses complices.

— Non, fit le comte, j'ai une idée, et il faudra que Dieu ou le diable se mêle de nos affaires s'il se tire de celle-là.

— Voyons l'idée.

— Aidez-moi à me rapprocher des Dunes, puis vous retournerez à Lorient comme si rien ne s'était passé d'extraordinaire; car vous ne devez en rien être mêlés à cette affaire; quand vous vous serez éloignés, j'appellerai au secours de façon à me faire entendre. Si on ne venait pas, je trouverai au besoin la force de me mettre debout et de tirer le cordon de la cloche.

— Mais cette idée? demanda del Mona.

— Nous ne pouvons parler ici, répondit le comte à voix basse et en désignant le bois d'un regard significatif, s'il était encore là...

— Mais, enfin, que comptez-vous faire?

— Soyez tranquilles et fiez-vous en moi. Ce que vient de nous dire cet homme est vrai, donc, nous sommes complices et travaillons à la même œuvre; si vous êtes venus ici dans le but d'assassiner Josepha, c'est la même intention qui m'y a amené. Vous vous êtes trompés, mais à quelque chose malheur est bon parfois, ces coups de couteaux vont nous sauver tous trois en nous débarrassant de Josepha; mais, que diable! Carlos, vous auriez pu frapper moins fort, je souffre horriblement et n'en puis plus. Aidez-moi à gagner la porte du château.

Les del Mona firent ce que voulait le comte.

Deux heures plus tard, après avoir vu jouer la fin de la pièce au théâtre, ils revenaient au château, dans une voiture de M. de Mérinval, conduite par un cocher du château.

Celui-ci, en arrivant à la grille d'honneur, arrêta brusquement ses chevaux.

Il avait vu une masse noire et ressemblant à un homme étendue en travers de la porte.

Le comte avait trop préjugé de ses forces, il s'était évanoui avant d'avoir eu le temps d'appeler au secours ou de sonner.

— Ohé! l'ivrogne, fit le cocher. Allez dormir plus loin.

La masse ne répondit pas. Le cocher fit claquer son fouet aux oreilles de celui qu'il supposait être ivre; les chevaux, sentant l'écurie, piaffaient d'impatience.

— J'espère qu'il a le sommeil dur; mais comment faire? Je ne puis descendre, mes chevaux lui passeraient sur le corps pendant que je mettrais pied à terre.

— Qu'est-ce qu'il y a donc? demanda del Mona pour la forme, car mieux que le cocher il savait à quoi s'en tenir sur la nature de l'incident.

— Un ivrogne qui nous barre le chemin, et je crains que mes chevaux ne l'écrasent.

— Je descends, fit Carlos.

En effet, il mit pied à terre et s'approcha du comte.

— Mais cet homme est blessé, il est plein de sang! dit-il en soulevant le comte.

Del Mona rejoignit son fils en feignant une grande précipitation. La curiosité fit enfin mettre pied à terre au cocher, qui prit une des lanternes de sa voiture et l'approcha du visage du blessé.

— Le comte de Mérinval! s'écrièrent à la fois del Mona et l'automédon.

Carlos ne dit rien, il était censé ne jamais avoir vu M. de Mérinval.

On sait comment, et au milieu de quel déluge de larmes, de quel concert d'exclamations, le père d'Ève avait été porté chez lui.

II

Le complot

Le lendemain, vers les onze heures du matin, le comte était couché, il venait d'être pansé pour la seconde fois. Le docteur l'avait déclaré hors de danger. Madame de Mérinval était auprès de son mari, pâle et horriblement défigurée, elle venait de chez sa fille, où elle avait surpris Josepha, comme nous l'avons dit.

— Qu'as-tu, Blanche, fit M. de Mérinval à sa femme; on serait tenté de croire, si on ne connaissait ton affection pour moi, que l'assurance du docteur, que mes blessures sont sans gravité, te fait peine au lieu de te tranquilliser. Serais-tu la complice de mon assassin?

Et le comte eut ce sourire qui accompagne généralement une plaisanterie.

— Votre assassin, je viens de le voir, répondit Blanche.

— Tu ne plaisantes pas?

— Vous devriez voir à mon visage, Francis, que je ne suis pas d'humeur à plaisanter.

— Enfin, explique-toi.

— Votre assassin est en ce moment caché dans la chambre de votre fille.

— Dans la chambre d'Ève! fit le comte avec terreur.

— Oui.

— Mais tu es folle, ma chère.

— Il serait peut-être à désirer que je le fusse.

— Que veux-tu dire, enfin?

Madame de Mérinval raconta à son mari la scène qui venait de se passer chez sa fille.

Pendant ce récit, le comte donna les signes de la plus violente émotion. A peine s'il pouvait ajouter foi à ce que lui disait sa femme; tantôt livide de terreur, tantôt pourpre de colère, il s'écria plusieurs fois :

— Ma fille, aimer un tel misérable! ma fille, se dévouer, sacrifier sa vie, son honneur pour sauver la vie et l'honneur de l'enfant d'un *guillotiné*. Oh! mais c'est affreux! c'est une punition du ciel!

Dans sa rage, ou dans son effroi, il divaguait presque, et plusieurs fois il faillit se trahir en avouant qu'autrefois il avait commis un grand crime et que l'heure du châtiment était enfin sonnée.

Mais le récit fut long, et avant que sa femme n'eût fini, le comte eut le temps de recouvrer son sang-froid habituel.

En terminant, Blanche demanda à son mari

— Eh bien! que comptez-vous faire?

— Vous avez raison, Blanche, il faut avant tout sauver cet homme; l'honneur d'Ève est à ce prix.

— Est-ce bien ce que vous pensez, Francis?

— Vous ai-je jamais donné sujet de douter de ma parole, Blanche? demanda Mérinval d'un ton un peu froid.

— Oh! merci, Francis, de votre générosité!

— Croyez-vous qu'autant que vous je ne tiens pas à l'honneur de ma fille?

— Si, mais cet homme est votre assassin!

— Qu'importe...

— Et vous vous étiez promis de le dénoncer...

— Oui, dans un premier moment de colère, où je me croyais plus en danger que je ne le suis réellement, et puis je ne savais rien de tout ce que vous venez de m'apprendre; mainte-